This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

27525 f. 1133
5-8

From the Library of

GRAHA
POLLA

LES APHRODITES

LES

APHRODITES

OU

FRAGMENTS THALI-PRIAPIQUES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU PLAISIR

PAR

ANDREA DE NERCIAT

—

Priape, soutiens mon haleine.
PIRON, *Ode à Priape.*

—

NUMÉROS CINQ ET SIX

1793 — 1864

BODLEIAN
P
-5 APR 1970
LIBRARY

NUMÉRO CINQ.

—

EST-IL POSSIBLE! POURQUOI NON?
DU TRAGIQUE! POURQUOI NON?
EH BIEN! DE L'HÉROIQUE!
PASSE POUR CEUX-CI!

EST-IL POSSIBLE! POURQUOI NON?

PREMIER FRAGMENT.

Douze jours après l'aventure des sept parieurs.

Le lieu de la scène est une maison de campagne peu distante de Paris et plus près encore de l'hospice des Aphrodites.

Il est dix heures du matin. Le jour est superbe. Deux dames, sortant de leur lit et dans leur costume de nuit, sont venues de leur appartement se promener dans une longue allée de quatre rangs d'arbres faisant quinconce, et qui forme en même temps une terrasse d'où l'on jouit du plus charmant paysage terminé par la perspective lointaine de Paris.

Madame de Montchaud (*). — Oui, ma cousine, le mérite de cet homme fait grand bruit...

Madame de Valcreux (**). — Cesse donc, mon cœur, de me traiter de cousine : cela sent la province à pleine gorge. Dis-moi mon amie, ou Rosette, comme l'on me nommait étant fille; en un mot, tout ce que tu voudras : mais cousine, c'est d'un mauvais ton dont, au bout de six semaines de séjour à Paris, il est bien étonnant que tu ne te sois pas encore corrigée.

(*) Madame de Montchaud, vingt-quatre ans, ni grande, ni petite, d'ailleurs grosse et succulente dondon, aux cheveux châtain-blond, en énorme quantité; cette dame commence à être un peu molle, mais ses traits ont beaucoup d'agrément. Elle a conservé quelque chose de béat dans le maintien : on saura pourquoi. Ses yeux, un peu petits, étincellent de luxure, son sourire est charmant. La main et le pied sont ce qu'elle a de mieux.

(**) Madame de Valcreux, d'un an plus jeune, cousine maternelle de l'autre, elle lui ressemble un peu; mais madame de Valcreux est brune et plus ferme, sa physionomie a plus de caractère. Elle a aussi plus de couleur, la peau plus fine, et toute la blancheur que peut comporter le brun très-foncé des cheveux. La pauvre femme a un bien grand défaut : c'est d'être si vaste, si profonde! cela fait pitié, et cependant on la verra se moquer de ses semblables! On ne se connaît pas... Ces dames n'ont pu devenir qu'assistantes chez les Aphrodites : on saura ce que c'est.

Madame de Montchaud. — Je m'observerai, mais je voulais te parler de ce monsieur de Trottignac. Il ne me sort pas de l'esprit depuis le récit qu'on m'en a fait. Ne serais-tu pas aussi bien aise de savoir ce que c'est que ce phénomène?

Madame de Valcreux. — Dès le premier jour j'en aurais eu le cœur net, si l'avis ne m'était pas venu de la part de Bombardac. Ce serait donc la première fois qu'il aurait écrit quelque chose de vrai, car tu sais, mon cœur, qu'il n'y a pas de plus fameux menteur que notre cher cousin le vicomte.

Madame de Montchaud. — Je n'aurais eu, comme toi, nul égard à sa lettre, mais quand hier madame de La Conassière, qui est si difficile, et n'est pas louangeuse surtout, m'a très-sérieusement assurée qu'elle n'avait jamais rien eu d'aussi marquant, je suis demeurée convaincue que ce Trottignac est d'un grand prix. Il l'a fait quatorze fois à cette femme!

Madame de Valcreux. — Quatorze!

Madame de Montchaud. — Bien rondement, en huit heures!

Madame de Valcreux. — C'est donc à

dire vingt-huit fois, car avec elle tout coup est double, attendu qu'on y fête à la fois et saint Noc et saint Luc.

Madame de Montchaud. — Voilà de la méchanceté; pourquoi cela?

Madame de Valcreux. — D'abord parce que je ne me pique pas, comme toi, d'être mielleuse et charitable envers le prochain, que d'ailleurs tu ne ménages pas toujours aussi bien en réalité qu'en apparence; ensuite parce que cette Conassière me déplaît souverainement. Je ne lui ai pas encore pardonné de m'avoir soufflé certain Russe que la nature avait fait exprès pour moi, un de ces êtres dont la perte est irréparable. Rien ne remplira peut-être de ma vie le vide que m'a laissé son enlèvement!

Madame de Montchaud. — Mon Dieu, ma chère, il faut se faire une raison. Il est bien difficile de garder des hommes tels que je me figure ton Russe. Avait-il été de la cour?

Madame de Valcreux. — Sans doute, et y était parvenu de rien par ses surprenantes qualités.

Madame de Montchaud. — Eh bien!

sois juste, ces privilégiés-là conviennent à tant de femmes!

Madame de Valcreux. — Après avoir servi la Conassière il ne convenait plus à aucune : en trois mois elle l'a ruiné. J'ai revu ce galant homme une fois, mais méconnaissable. C'est lui qui m'a juré qu'avec mon odieuse rivale on ne sait jamais où l'on est, ou que plutôt on est à la fois partout.

Madame de Montchaud. — Cela, sans doute, a bien son inconvénient. Cependant il y a des hommes à qui cette incertitude monte l'imagination. C'est pour cela qu'un jour le révérend père Baudard, qui frottait la pointe de son chose sur l'orifice de mon postiche, et à qui je dis : Fi donc! mon révérend, que faites-vous-là ? me répondit : J'affûte mon outil.

Madame de Valcreux. — Oh! puisque tu viens de prononcer le nom de ce Baudard, dont je n'aurais pas osé te parler la première, dis-moi sans feinte si, tout de bon, ce religieux eut, comme on l'a publié dans la famille, une permission de l'évêque pour t'exploiter?

Madame de Montchaud. — Lui et bien d'autres! rien n'était plus vrai. Voici comment la chose arriva. Dévote consommée, et enfin carmélite à dix-neuf ans, je ne pus, comme tu dois le savoir, demeurer au couvent, à cause de certaine affection mystique qui me donnait une célébrité dangereuse. Toutes nos sœurs n'attribuaient pas, aussi pieusement que moi, au ciel, des crises, des extases absolument naturelles, qu'on m'enviait plutôt qu'on ne les admirait. Bref, on me renvoya. La Providence fit alors trouver sous la main de mon père l'honnête homme qui devint mon mari. (Elle s'attriste.) Le pauvre ami!... nos deux choses étaient bien faits pour vivre ensemble. Le sien faisait régulièrement ses quatre repas, et quand il prenait encore fantaisie au mien de l'inviter, il ne se refusait pas de faire, à l'extraordinaire, quelque petite collation. C'était une vraie bénédiction du ciel.

Madame de Valcreux. — Tu n'avais pas envie, à ce que je vois, de laisser à ton époux assez d'appétit pour qu'il pût manger en ville.

Madame de Montchaud. — Aussi n'en

faisait-il rien, mais si fait bien moi. L'ordinaire de la maison ne pouvait me suffire : je consultai là-dessus le révérend père Baudard, notre confesseur. Quand ce saint homme se fut assuré que mon mari ne pouvait me nourrir mieux, et que cependant je ne l'étais pas assez, il prit sur lui de se sacrifier pour nous, et s'arrangea pour ajouter à ma pitance une demi-portion, toutefois me recommandant bien le secret, de peur d'humilier mon cher petit homme, et m'assurant d'ailleurs qu'il n'y avait plus de péché, puisque la nécessité forçait à pareille chose: de même, disait-il, qu'à la guerre il n'y a plus de meurtres, parce que les lois autorisent alors le guerrier à répandre le sang. J'avais donc la même dispense pour faire ce qui pour une autre qui aurait pu s'en passer aurait été un grand péché mortel...

Madame de Valcreux. — Fort bien ! c'est-à-dire qu'entre le mari et le confesseur tu te trouvais, en douceur, baisée près de six fois par jour..

Madame de Montchaud. — Hélas ! oui ; sur ce pied, je tuais le temps ; mais par

malheur (Elle sanglote.), le pauvre cher mari (Des larmes.)... je ne l'oublierai jamais...

Madame de Valcreux. — Fi, fi donc! quel enfantillage! Veuve depuis cinq mois, tu pleurailles encore ! Si quelqu'un te voyait, tu serais notée pour la vie... Allons, ce n'est pas de ton mari que je te parlais, c'est de ton confesseur et de la permission épiscopale...

Madame de Montchaud. — Le cher défunt enterré, je ne sus bientôt plus où donner de la tête : je sentis un diable s'agiter en moi. Les soins ineffables du R. P. Baudard faisaient à peine l'effet d'une goutte d'eau répandue sur un brasier ardent; j'avais des convulsions; j'étais, tout de bon, menacée de devenir folle, tellement qu'à la vue de quelque homme que ce fût on me voyait toute prête à lui faire violence. Le sensible directeur crut devoir en parler à notre prélat. Celui-ci, plein de religion, ne douta pas qu'il n'y eût du maléfice à mon incroyable état. Il voulut me voir; mes convulsions m'ayant attaquée devant lui, sur l'heure il exorcisa, m'inonda d'eau bé-

nite, lut tout un volume de je ne sais quel rituel;... mais rien n'y faisait. Il crut donc indispensable d'attaquer l'esprit malin jusque dans son plus secret retranchement, et d'y verser à grands flots son chrème naturel épiscopal. Il y eut un moment d'espoir, mais le diable eut bientôt repris le dessus. Sa Grandeur se flatta que la fréquence de la confirmation qu'il venait de m'administrer suffirait pour ma délivrance ; mais le saint homme n'y put fournir que quatre jours: le cinquième il assembla le chapitre. La question amplement débattue, mes dépositions contre Satan entendues, mon état d'embrasement et d'obsession vérifié, on arrêta que tous et chacun allaient tour à tour prier et opérer contre le malin. Ainsi, tandis que, prosternée devant le Seigneur, je recevais de chacun des chanoines la plus vigoureuse conjuration qui pouvait dépendre de lui, les autres faisaient retentir la voûte de la salle capitulaire des oraisons ordinaires en pareil cas. Mais ce second secours spirituel n'eut un plein effet que pour ce jour-là ; c'eût été tous les jours à recommencer; or, le soin de me délivrer n'était pas l'unique affaire du chapitre.

Madame de Valcreux. — Je le crois.

Madame de Montchaud. — Infatigable à me servir, l'affectueux Baudard proposa d'écrire à mon sujet au Saint-Père, et sollicita la permission provisoire de suppléer, avec tous les révérends pères carmes de son couvent, à ce qu'exigeait mon urgente détresse, jusqu'à ce que le sacré collége fît parvenir sa décision. Cette sage ouverture fut universellement approuvée. Sa Grandeur, non-seulement donna les mains pour que tout pût se passer à ma plus grande satisfaction, mais recommanda même, sous peine de péché, que chacun fît le possible dans une occasion où il importait que l'esprit malin ne prévalût pas sur l'Église. Le prélat se réservait de prendre connaissance lui-même, une ou deux fois par semaine, du progrès de ma rédemption.

Madame de Valcreux. — J'avoue que si je ne connaissais pas à quel point tu es franche et détestes le mensonge, je ne pourrais croire un mot de cette étonnante extravagance. Il fallait donc que ton évêque et tout le chapitre eussent perdu l'esprit ?

Madame de Montchaud. — Pourquoi

cela? Les décrets d'en haut sont de nature à confondre toutes nos idées. Un seul homme peut se tromper, mais crois que lorsqu'un chapitre, ayant un digne chef à sa tête, est unanimement d'accord sur un point canonique, il faut bien que l'Esprit saint se soit expliqué!

Madame de Valcreux. — Si bien que te voilà confiée aux disciples d'Élie. Combien y en avait-il?

Madame de Montchaud. — Trente-sept seulement en état de coopérer à l'œuvre pieuse. Ils me procurèrent d'abord de bien solides consolations! Pendant les huit premiers jours, Satan avait trouvé à qui parler. Il avait eu parfois jusqu'à trente assauts à soutenir dans sa forteresse, et malgré son feu d'enfer c'était à qui le braverait avec le plus d'intrépidité. Cependant un malheureux contre-temps le servit à merveille. La lettre qu'on avait écrite au Saint-Père à mon sujet n'arriva qu'au moment où Sa Béatitude venait d'être atteinte d'une maladie qui a failli la conduire au tombeau. Mon affaire fut donc négligée à Rome, et le zèle avec lequel, au contraire, on s'en occupait

sur les lieux, n'avait pas pris mesure sur ces délais. Bientôt la moitié des cultivateurs de la vigne du Seigneur ne put plus y travailler. Quelques élus, surabondamment pourvus des ressources de la grâce, avaient beau se piquer de soutenir seuls tout le poids de la corvée, je ne tardai pas à m'apercevoir que la guerre offensive se refroidissant, Satan respirait et reprenail enfin le dessus. Moi, pour lors, comme je comptais sur l'indulgence du Saint-Père qui n'aurait probablement pas manqué de m'être favorable, je me crus permis de chercher dans le monde des secours que la charité me défendait de m'obstiner à ne vouloir recevoir que de l'Église. Je ne me dissimulais point que mon âme se souillait de cette manière; mais le Saint-Père pouvait et devait sans doute tout réparer. Au surplus, je reconnus bientôt que quatre mondains ne peuvent pas contre le diable ce que pouvait un seul de mes religieux. J'aurais été bientôt réduite aux derniers expédients, si je ne m'étais avisée enfin que Paris, si fécond en ressources de tout genre, devait en avoir aussi d'infinies pour mon objet. Je t'écrivis, tu m'encourageas, à l'instant je fus décidée...

Madame de Valcreux. — Et sans doute tu ne te repens pas d'avoir suivi mon conseil ?

Madame de Montchaud. — Grâce à ton amitié, grâce à l'activité de cette excellente Durut, je suis parfaitement contente de mon voyage. J'ai enfin composé avec Satan, et j'ose même dire que maintenant je triomphe de lui, puisque, sans en être bien vivement tourmentée, je puis impunément ne me permettre plus que dix ou, tout au plus, douze soulagements par jour. C'est un degré de réforme dont je suis moi-même étonnée et dont je ne me serais jamais crue capable.

Madame de Valcreux. — Tout admirable que peut être cette réforme, la société n'aurait pourtant pas à se louer de voir se multiplier des femmes auxquelles il en faudrait autant par jour. Je ne sais comment font les autres pour pousser à certain point leurs excès. Je sais bien que s'il me fallait faire cette tant douce chose plus de six ou sept fois en vingt-quatre heures, je finirais par n'y plus trouver de plaisir.

Madame de Montchaud. — Et moi, bor-

née à ce régime, je serais une femme enterrée dans six semaines. Mais avec ma petite douzaine, et ce précieux outil que madame Durut m'a vendu (un godemiché), je vivote.

Madame de Valcreux. — Voilà, par exemple, ce que je ne conçois pas. Comment ! après une douzaine de réalités par jour, avoir encore besoin d'un simulacre ?

Madame de Montchaud. — Oh ! comment ? Comment un Danois, un Hollandais, peuvent-ils ne pas laisser refroidir un seul moment leur pipe ? Tout est habitude. Aussitôt que je suis seule, ce divin godemiché va son petit train... (Elle le sort de sa poche et le baise avec tendresse.) Oui, précieux joujou, mon cher nécessaire, je quitterais plutôt mes yeux que de me séparer de toi ! (Elle le rempoche. A sa cousine.) La nuit, quand je suis seule, je le fourre... là... je m'endors à ses doux mouvements, et je suis sûre que ma main routinée les entretient machinalement pendant mon sommeil, car je ne rêve jamais que d'être vigoureusement fêtée, et toujours par des figures angéliques.

Madame de Valcreux. — En revanche,

le jour tu t'en donnes parfois d'assez baroques.

Madame de Montchaud. — Que veux-tu ? c'est pour la faim alors; mais dans mes illusions nocturnes c'est par sensualité.

Madame de Valcreux. — Que j'envie ton sort, trop heureuse Messaline! Tandis que tu abuses ainsi, moi qui n'ai pas fait le quart de tes petites infamies, souvent, hélas! je manque l'effet des plus agréables expériences. Ce n'est presque plus que dans la tête que j'ai du plaisir. Que ne sais-je où l'on peut s'adresser à ces diables bienfaisants dont l'un s'est glissé chez toi! Ce ne serait pas une légion d'ennemis que j'appellerais pour le combattre, ce serait une cour que j'assemblerais pour lui rendre hommage. Un organe à moitié paralysé recouvrerait son exquise et précieuse sensibilité ; je n'aurais pas besoin d'appeler à mon secours les prestiges du caprice et de fixer, par l'affectation des moins naturelles complaisances, quelques adorateurs qui de moi désirent tout, excepté ce que de toute autre femme on désire le plus... Heureusement, du moins, je n'en suis pas encore au point

de madame de La Conassière, et l'on n'est pas quelque part sans savoir précisément où l'on est... Chez moi l'un est une halle (*), l'autre est une guérite. Pourrait-on s'y tromper ?...

Madame de Montchaud. — Fi! fi! cousine, Rosette, veux-je dire, je ne voudrais pas avoir entendu la fin de ta confidence. Serait-il possible que...

Madame de Valcreux. — Tout étonne une ex-dévote, une provinciale ! Il est bien plus étonnant qu'avec toi-même, tour à tour le plastron d'un chapitre de chanoines et d'un couvent de carmes, on n'ait jamais *voisiné*...

Madame de Montchaud. — Cette horreur à moi! non, non, ma chère. Si parfois j'ai bien voulu souffrir qu'on aiguisât son outil à mes meules, sache que je n'ai jamais permis qu'on fût plus criminel. Mais que vois-je ? c'est, sur mon Dieu ! le phaéton découvert de la Durut...

Madame de Valcreux. — Qu'elle conduit elle-même,... et c'est ici quelle vient...

(*) Pénible confidence qui s'échappe, comme la fumée, à travers une brûlante éruption d'amitié !

tout droit... Oui, la voilà déjà dans le petit chemin. C'est pour moi, il n'y a plus de doute...

Madame de Montchaud. — Je ne me sens pas d'aise, j'allais lui envoyer un messager pour lui faire savoir que j'ai la fantaisie de tâter du Trottignac.

Dans ce moment ces dames ne sont qu'à dix pas du corps de logis. Elles rentrent et vont attendre madame Durut, qui vient en effet avec le dessein de leur parler.

On est dans l'appartement.

MESDAMES DE VALCREUX, DE MONTCHAUD, DURUT.

Madame de Montchaud (sautant affectueusement au cou de madame Durut). — Eh ! bonjour, ma chère et mille fois chère amie !

Madame de Valcreux (moins vivement). — Bonjour, notre bonne voisine.

La Durut. — Je suis bien votre servante, mesdames ; je viens...

Madame de Valcreux. — Que prendrez-vous à déjeuner, ma chère Durut ?

La Durut. — Mille grâces! c'est fait, je ne puis d'ailleurs m'arrêter. Je voulais...

Madame de Montchaud (interrompant). — J'allais vous écrire, chère amie, pour vous prier...

La Durut. — Eh bien! me voici; mais j'ai d'abord un mot à dire à madame.

Madame de Valcreux. — A moi?

La Durut (se disposant à mettre en évidence quelque chose qui est dans un rouleau de papier). — Vous allez voir que je n'oublie pas mes bonnes pratiques. Tenez!

Elle a produit un énorme godemiché imitant parfaitement le naturel, à cela près que le fût est semé de petites aspérités occasionnées par les nœuds d'une étoffe ratinée, qui fait la première enveloppe sous une seconde, d'un boyau fort transparent, à travers lequel un rouge tendre donne parfaitement le ton de la chair. La couleur du bout, mollet comme la nature, est un peu plus vive. Le boyau, très-mince et sortant d'un petit orifice à l'extrémité, recouvre le tout et se profile sur un trait fort exact qui rend le gland, le filet, et figure ce bourrelet délié que fait le prépuce rabattu. Bref,

c'est l'imitation la plus parfaite. Un anneau termine le joujou dans l'état où madame Durut le présente. Cet anneau est l'agent extérieur d'une mécanique tellement organisée que, toute fois qu'on le recule et qu'on le laisse ensuite aller, un jet de ce dont on aura voulu remplir le réservoir s'échappe. C'est encore la nature, autant que l'art peut en approcher. J'ai déjà dit que ces aspérités dont le fût est semé ne sont point une imitation de la nature, mais elles ont pour objet de causer une forte irritation, malheureux pis aller de la sensibilité perdue. Ces dames sont un instant *stupéfaites.*

Madame de Montchaud. — Cela est fort bien fait, mais monstrueusement.

En même temps le chasseur passe par l'antichambre; c'est un élégant, fort joli garçon, et qui a l'air insolent qu'ont tous ses pareils, quand on les emploie à certains services. Madame de Montchaud passe sur-le-champ dans la pièce où l'égrillard a paru.

La Durut (à madame de Valcreux). — Çà ! ma voisine, sans compliments, voilà ce qu'il vous faut. C'est le chef-d'œuvre d'un ouvrier italien qui s'est fait recommander

à l'hospice. Tout cela est bien conditionné, garni en argent partout... et solide. Vous en aurez pour la vie...

Madame de Valcreux (après avoir bien attentivement examiné). — Je tombe d'accord de tout cela, mais à qui veux-tu que pareil outil puisse aller ?

La Durut. — A vous; n'allez-vous pas faire l'étroite ? Que diable!... apprenez qu'on me dit tout... Ne sais-je pas pourquoi, tout aimable que vous êtes, vous n'avez pu être reçue ? Mon Dieu ! n'allez pas vous fâcher. D'abord je vous aime, mais c'est pour cela que je ne vous flatte point. Allons, un peu de honte est bientôt passée. Prenez cela, vous dis-je, ou de ce pas je le porte à Paris. Ah ! pardi ! j'ai là mesdames de La Brèche, de Vaginasse, de Béantcul, de la Poterne... et madame de La Conassière donc ! la pauvre femme, que je sais réduite à se servir d'une seringue à clystère, au bout de laquelle on plante une orange, le tout recouvert d'une peau glacée. C'est à faire pitié !

Du moment que Durut a nommé madame de La Conassière, madame de Valcreux est

devenue rouge de colère, et sur-le-champ elle s'est décidée à garder le beau godemiché.

Madame de Valcreux. — Combien cette pièce ?

La Durut. — Pour une étrangère, trois louis et demi, mais pour une voisine...

Madame de Valcreux. — Je ne veux point de grâce, et cela vaut quatre louis pour moi. (Elle tire sa bourse et donne les quatre louis.)

La Durut. — Il ne m'appartient pas de résister à ce que vous voulez. Grand merci... Voici maintenant quelque chose encore qui dépend de votre emplette.

C'est un attirail au moyen duquel le tronçon du godemiché, vissé dans un écrou, se trouve appliqué au corps d'un homme ou d'une femme. On l'y attache autour des hanches et entre les cuisses par des ligatures artistement disposées et qui n'ont aucune incommodité (*).

(*) Nous avons vu la description d'une machine à peu près pareille dans un manuscrit du fameux docteur Cazzone, qui de son vivant avait le *diable au corps*. On ne sait pas à propos de quoi ses héritiers, au bout de trois ans, n'ont pas encore accompli ses dernières,

Madame de Valcreux. — Cela se conçoit assez aisément. Cependant...

La Durut. — Je voudrais bien avoir le temps de m'arrêter, je ferais vite essayer ce harnais à quelqu'un de vos gens,... ou plutôt à la cousine...

Madame de Montchaud (dans l'antichambre). — J'entends qu'on parle de moi... Je suis à vous,... j'ai fini dans l'instant.

Madame de Valcreux. — Je crois, Dieu me pardonne ! qu'elle est après s'en faire donner par Fanfare.

La Durut. — Elle fait bien... Ne nous occupons pas des affaires d'autrui.

Madame de Montchaud (sur le pas de la porte, dit au chasseur). — Ne vous éloignez pas, ou retrouvez-vous là-haut dans une heure au plus tard. — Me voici.

La Durut. — Approchez, la belle.

Madame de Montchaud (effrayée). — Comment ! vous prétendriez...

volontés, qui étaient que, tout de suite après sa mort, on imprimât ses intéressants ouvrages (*)

(*Note de l'Éditeur.*)

(*) Nerciat fait ici allusion à son livre *le Diable au corps*, publié en effet en 1803 sous le pseudonyme du docteur Cazzone, et qui, par une singulière coïncidence avec cette note, ne parut que trois ans après la mort de son auteur, arrivée en 1799.

La Durut. — Eh! bon Dieu, laissez-nous faire.

Madame de Valcreux. — Quelle folie! D'ailleurs, c'est inutile; Dorothée (*) ne voudrait peut-être pas...

Madame de Montchaud. — Quoi donc?

La Durut. — On va vous l'apprendre.

Madame Durut ceint la machine aux hanches de madame de Montchaud; mais quand il s'agit de passer les attaches par-dessous, elle s'englue les doigts et se trouve obligée de les essuyer avec son mouchoir. Voyant la mine comiquement sévère que fait la Durut,

Madame de Montchaud (dit en riant).— Ne va-t-on pas me gronder? Je me suis tant pressée! Si j'avais été moins obligeante pour vous autres, il n'y aurait eu rien de perdu. (Elle est entièrement préparée.) J'ai bon air avec cela!

La Durut. — Il s'agit maintenant d'en jouer avec la cousine: on vous l'a tant fait, Dieu merci! que vous ne devez pas être embarrassée de pratiquer à votre tour.

(*) Dorothée était le nom de demoiselle de madame de Montchaud.

Madame de Montchaud (se récriant). — Bonté du ciel! moi, faire l'homme! et avec une proche parente encore!

Madame de Valcreux (à Durut). — N'avais-je pas deviné?

La Durut (avec sévérité). — Oh! si nous avons de ces travers de pensionnaires de couvent, nous ne valons rien pour Paris. (D'un ton menaçant.) Voulez-vous bien tout de suite...

Madame de Montchaud. — Eh! bon Dieu, la paix; quand on y est une fois, il n'en coûte pas plus d'aller son train. Voyons, Rosette.

Comme, par la faute de madame de Montchaud, loin encore d'être formée, il n'y a pas entre les deux cousines cette sympathie à la mode qui fait maintenant trouver au beau sexe, chez lui-même, des jouissances mutuelles que souvent le nôtre ne lui offre qu'avec mille dangers, madame de Valcreux choisit une posture qui ne communiquera de sa personne que la partie seule nécessaire à l'expérience. On comprend sans doute que c'est en jument du compère Pierre qu'elle se présente. Alors

Dorothée vient boucher l'énorme solution de continuité qu'on sait et dont l'espiègle Durut n'a pu s'empêcher de rire à la sourdine. Quoique le factice boute-joie ait onze pouces de long et sept de circonférence, il s'ajuste à merveille, et Rosette le reçoit tout entier. On ne conçoit pas d'abord où ces dames à grandes balafres peuvent loger des corps étrangers desquels le spectateur craint d'abord que l'effet ne soit mortel. Il faut laisser aux naturalistes le soin de résoudre ces profondes énigmes. Les ignorants n'ont qu'à se rappeler que tous les jours on voit sortir de chez une femme délicate, svelte, un gros enfant plus volumineux encore que le joujou qu'on vient de décrire. Bref, si madame de Valcreux ne se plaint point, ce n'est pas à nous à trembler pour elle. Bien au contraire, prenons part à la vive sensation que lui cause un cylindre, quoique inanimé, qui touche enfin partout: c'est ce que depuis longtemps les vivants n'ont pas fait chez elle. Observons avec intérêt les frétillements que lui causent ces émoustillantes nodosités dont nous avons parlé plus haut. Le plaisir naît pour

cette femme blasée tout juste au degré qui précède la douleur. Pour une autre ce serait une torture que l'opération où celle-ci trouve enfin de vraies délices.

Madame Durut, dirigeant l'expérience, fait remarquer à Dorothée ce qu'il faut toucher pour faire partir une détente qui, lorsque la machine est chargée, procure une vive éjaculation ; mais pour cette première fois l'opération se fait à sec.

Madame de Valcreux, dont l'attente vient d'être surpassée, reconnaît l'excellence du godemiché. La cousine ne manque pas d'en commander un pour elle-même, mais à sa mesure, qui est d'un quart en longueur et d'un tiers en circonférence plus faible que celle du modèle. Il faut que madame Durut ait la complaisance de coter ces dimensions, car madame de Montchaud n'est pas femme à se dessaisir de son cher pis aller, dont elle veut pouvoir faire usage à toute heure.

Madame de Montchaud. — Ce n'est pas tout, ma chère Durut. J'ai la plus forte envie de goûter de notre Trottignac. Quand cela se pourra-t-il ?

La Durut. — Attendez. (Elle cherche ses tablettes.) D'abord, il est aujourd'hui chez la comtesse de Mottenfeu (*).

Madame de Valcreux. — Quoi! la voilà revenue d'Angleterre? Elle avait juré de ne plus reparaître à Paris.

La Durut. — Elle prétend que grâce au séjour de quatre ans qu'elle a fait à Londres, tous les engins y cherchent maintenant des épingles à terre. Comme depuis son éloignement la démarcation a ravivé dans Paris une fourmilière sur laquelle on crachait autrefois, et qu'il s'y trouve des milliers de gens qu'on peut avoir, elle est accourue comme l'oiseau de proie à la pâture. La première figure de connaissance qu'elle a rencontrée près de la barrière était son ancien coiffeur ayant des épaulettes de colonel!

Madame de Valcreux. — Cette petite rousse-là va mettre la famine parmi nous, si elle recommence son train d'autrefois.

(*) L'une des plus actives héroïnes qu'a célébrées dans son immortel ouvrage le docteur dont fait mention la note qu'on lit à la page 23 de ce numéro.

(*Note de l'Éditeur.*)

La Durut. — C'est pis que jamais. On la crut un moment convertie, certaine marquise, son amie (*), redevenue honnête femme tout de bon, la contenait un peu ; mais la comtesse reprit un beau jour le mors aux dents : elle est depuis lors quatre fois plus libertine. Q'en est-il arrivé ? que la sage est morte ; on la croyait cependant constituée de manière à faire l'épitaphe du genre humain. Tandis que la petite dissolue, âgée de trente-six ans, ribaudant depuis vingt, crève de santé, et fait dans le monde autant de dégâts que le pourrait une épidémie secondée de quatre médecins. La petite sorcière, malgré cela, conserve une mine d'enfant qui lui ôte les deux tiers de ses années : c'est la Guimard du bordel !

Madame de Montchaud. — Cette comtesse va nous tuer le Trottignac !

La Durut. — Elle ne l'aura plus. Demain lundi...

Madame de Montchaud (s'écriant). — Quoi ! c'est aujourd'hui dimanche, et me voici... (Elle regarde à la pendule.) Onze heures ! Ne voilà-t-il pas que je perds la

(*) Autre héroïne du *Diable au corps*.

messe! (Madame Durut regarde avec étonnement madame de Valcreux.)

Madame de Valcreux (ployant les épaules). — Voilà comme elle est.

Madame de Montchaud (avec sourire). — Il faut, ma chère madame Durut, que vous me preniez dans votre phaéton. Il n'y a plus de messes ici, mais j'arriverai assez tôt à Paris pour en avoir une.

La Durut (avec malice). — Vous ne pouvez pas vous absenter; et ce chasseur donc, que vous avez remis à une heure! Croyez-moi, ses *Kyrie eleison* valent mieux que ceux d'un petit père. Où vous croyez-vous donc?

Madame de Valcreux. — C'est la chatte métamorphosée en femme, qui saute à bas du lit pour courir encore après les rats.

Madame de Montchaud (agitée). — Mon Dieu! mon Dieu! qu'est-ce qu'on devient donc avec vous autres? Plus de jeûnes, plus de jours maigres! Bientôt il faudra n'avoir plus de religion... Mais, voyons, Trottignac enfin?

La Durut (consultant ses tablettes). — Demain il sert madame de Chaudevoie.

Madame de Valcreux. — Il aura de la besogne.

La Durut. — Mardi,... madame de Fortconnin.

Madame de Valcreux. — Ce n'est pas ce qui le délassera.

La Durut. — Mercredi... mercredi il serait bien retenu par cette petite sainte Nitouche de Condoux (*); mais je la crains, et... (A madame de Montchaud) et vous aurez la préférence.

Madame de Montchaud. — Grand merci!

La Durut. — Au reste, je vous préviens que mon Gascon n'en donne plus que sept ou huit airs tout au plus;... mais c'est du bon.

Madame de Valcreux. — Il doit pourtant l'avoir fait quatorze fois à cette gueuse de La Conassière?

La Durut. — Aussi m'est-il revenu moulu, comme s'il eût subi la question extraordinaire. On lui avait fait manger l'enfer... Il a sué l'ambre pendant trois jours, et puis ne s'était-il pas empiffré de

(*) La même dont il est parlé page 175, 4e numéro.

diabolini sans savoir ce que c'était! Il y avait de quoi en crever.

Madame de Montchaud. — Si je le laissais reposer un ou deux jours?

La Durut. — Je puis l'envoyer mercredi chez la baronne de Confourbu, qui n'est plus en état de fatiguer un homme et s'en tient aux caprices; il aurait congé le jeudi... Pours lors, vendredi...

Madame de Montchaud. — Non, non, point de vendredi. Ce jour-là je ne m'amuse jamais, cela porte malheur. Je n'en prends que pour le nécessaire; mais le samedi...

La Durut. — Samedi soir. (Elle n'a pu se retenir de ployer les épaules et de dire, d'un regard, à madame de Valcreux : Que votre cousine est ridicule !) Adieu, mesdames.

Madame de Montchaud. — C'est sans plaisanterie, ma chère Durut : je ne demande que le temps de passer un déshabillé, et je vais avec vous chercher à Paris une messe.

La Durut. — Impossible. D'abord, je ne reviens que le soir; et puis je mène tant qu'elles veulent les jolies femmes au bor-

del, mais à l'église, jamais! Les dévotes sont de la contrebande pour moi; si je savais que d'ici à samedi vous vous avisassiez d'entendre une messe, il n'y aurait pas plus pour vous de Trottignac que dessus ma main.

Madame de Montchaud (soupirant). — Je me damne donc.

Madame de Valcreux (à Durut qui se retire). — Elle est folle! Au revoir, ma chère Durut.

Madame de Montchaud (courant après madame Durut). — Mon godemiché lisse, entendez-vous?

La Durut. — Cela va sans dire. (Elle disparaît.)

LES COUSINES SEULES.

Madame de Montchaud. — Une bien brave femme, en vérité.

Madame de Valcreux. — Et toi une grande nigaude, avec tes messes, tes jeûnes, tes jours maigres, et tes vendredis qui portent malheur..

Madame de Montchaud. — Eh bien!

que veux-tu ? c'est un reste de vieilles habitudes. Je ne demande pas mieux que d'être à la fin comme une autre. Prie Dieu qu'il ne me laisse pas devenir pire encore. Dans tous les genres, ma devise est assez volontiers : Tout ou rien !

Madame de Valcreux (avec un mouvement de blâme amical). — Va t'ajuster, extravagante ; j'en vais faire autant. Bonjour...

Madame de Montchaud rencontre heureusement Fanfare et se fait rendre encore un service. Après quoi, son propre domestique, qui l'attend, reprend la balle, comme c'est l'étiquette chez cette dame avant de lui toucher les cheveux.

DU TRAGIQUE! POURQUOI NON?

DEUXIÈME FRAGMENT.

L'un des objets du voyage de madame Durut à Paris était de savoir si le comte de Scheimpfreich (*) y était encore, ou si, comme il l'avait promis, il en était sorti au bout de vingt-quatre heures. Le malheureux, que n'avait-il tenu parole! La belle Wakifuth n'avait bougé de l'hospice. Durut avait eu soin que cette insatiable y passât le temps fort agréablement; mais il fallait pourtant revenir en ville; on voulait être

(*) Il se nommait à Paris Weldt-Fager; c'est celui dont on a commencé de parler page 69 du troisième numéro, et qui est continuellement en scène dans le quatrième. Enf un mot, l'infortuné témoin des ébats de son Eulalie.

assurée que le funeste comte n'y fût plus. C'était pour vérifier le fait que Durut, comme la colombe de l'arche, avait pris l'essor.

Voici ce qui s'était passé : le baron de Widebrock (*), qui n'avait plus trouvé de logement à son ancien hôtel, s'était rabattu dans celui que madame Durut fait tenir, pour son compte, par une de ses sœurs. La première chose qu'on lui apprit, quand elle mit le pied chez elle, fut que le baron était au lit, malade d'une blessure récente, mais peu dangereuse; qu'en revanche il avait pitoyablement traité son adversaire, et celui-ci c'était... le comte de Scheimpfreich. Ces messieurs avaient fait connaissance dans une de ces agréables maisons dont Paris abonde, qui sont ouvertes aux étrangers riches, et où sont les amorces de l'amour et du jeu, et sont finement cachés tous les hameçons de l'escroquerie. Allemands et chapitrables (**), Scheimpfreich

(*) Celui-ci (sans doute on s'en souvient) est ce fieffé buveur que madame Durut renvoya de la pension pour avoir brutalement mis à mal de petits servants de l'hospice.

(**) C'est-à-dire en état de prouver, à la rigueur, seize

et Widebrock s'étaient aussitôt liés ; avides de gros plaisirs, dès le troisième jour ils furent inséparables.

Certain soir que le baron était à peu près monté, et le comte gris (il fallait très-peu à celui-ci pour le déranger), on en vint aux confidences. Parmi ses bonnes fortunes, le fougueux baron cita la belle Wakifuth et fit d'elle un pompeux éloge; mais tombant, par digression, à bras raccourci sur l'auteur des anciennes disgrâces de cette compatriote, dont il se trouvait être parent au cinquième degré, il s'anima, parla de l'infidèle fiancé dans les termes les plus insultants, et dit enfin que si jamais il le rencontrait, il lui donnerait cent coups de bâton, ses procédés ne le rendant pas digne qu'on le traitât avec plus d'égards. Le défaut du comte n'était pas, comme on sait, de manquer de courage : ces propos le mirent hors de lui. Furieux, il déclara que lui-même avait été le suborneur d'Eulalie, qu'il s'en repentait, mais qu'il craignait peu

quartiers de chaque chef. En Allemagne, la moindre mésalliance rompt la chaîne de la noblesse, exclut du chapitre, de certains emplois, et parfois même de certaines amitiés.

les ivrognes et les brutaux qui pourraient s'offrir pour la venger. Ils n'avaient pas d'armes (*); au premier mouvement violent que les épithètes d'ivrogne et de brutal firent faire à Widebrock, le comte le menaça d'une assiette au visage : une assiette lancée fut la riposte, mais par bonheur elle n'atteignit point (**). On vint bien à bout de séparer ces scandaleux combattants; mais leur rixe n'était pas de nature à comporter une réconciliation. Rendez-vous pour le lendemain, au pistolet, derrière le parc de Montrouge. Le prince veut y servir de témoin à Scheimpfreich; un ami de Widebrock rend à celui-ci le même service. Le comte, premier offensé, tire, effleure la cuisse (en dehors) de son ennemi, qui, tirant à son tour, lui plante sa balle au milieu de la poitrine. A la levée de l'appareil, le coup est décidé mortel.

(*) Autrefois il était honteux pour un gentilhomme de marcher sans la marque de distinction de son état : depuis quelques années il est ridicule de se distinguer, par le port d'armes, d'un courtaud de boutique ou d'un coiffeur.

(**) La note précédente établit la cause dont voici l'effet. Philosophique désarmement, de quelles nobles ressources nous offre-tu le pis aller?

Cependant l'infortuné Scheimpfreich, dès qu'il a pu recouvrer un peu de connaissance, a cru voir dans son malheur une juste punition de son ancien parjure. Voulant réparer sa faute autant que possible, il a fait des dispositions tout à l'avantage d'Eulalie, et d'avance il a prié le prince de recevoir pour elle, avec une cassette de bijoux de grand prix, une forte somme en or et en plusieurs billets au porteur ou lettres de change revêtues des formes nécessaires pour que la belle baronne puisse en toucher le montant.

Cette aventure met madame Durut dans le cas de courir chez le prince; heureusement elle le rencontre comme il rentrait pour faire sa toilette.

CHEZ LE PRINCE.

Le Prince. — Déjà! Tu as donc des ailes, ou tout au moins un ballon, ma chère Durut : il n'y a pas une heure qu'on est parti pour te porter ma lettre. (Ils pénètrent en parlant jusqu'au fond d'un appartement dont la dernière pièce est un joli boudoir.)

La Durut. — On ne m'a point rencontrée, je suis venue par la traverse; mais je m'estime heureuse d'avoir pu deviner que Votre Altesse avait besoin de moi...

Le Prince (gaiement). — C'était pour autrui quand je t'écrivais, mais quand je te vois, c'est infiniment pour moi-même. Tu te souviens de mon cartel (*)? (Il la chiffonne, et s'étonne de la beauté de sa gorge.) Elle est inconcevable!...

La Durut (gaiement). — Vous l'êtes bien plus de vous mettre dans tous ces frais de galanterie avec une femme de trente-six ans.

Le Prince (qui a passé de la gorge ailleurs). — Tout ceci n'en a pas dix-huit... Mais quelles chairs! quel satin! Ovide avait bien raison...

La Durut (fort émue). — Dit-il quelque part aux gens qui font ce dont vous vous amusez : Gare les manchettes! Si tu ne finis, cher prince,... les tiennes vont avoir de l'empois, je t'en préviens.

Le Prince (s'animant).— Adorable! il ne manquerait plus que cela pour m'ensor-

(*) Voyez numéro 3, page 82.

celer... Une femme qui prouve est pour moi...

La Durut (se pâmant). — Finis donc... Tu l'as voulu... Mille excuses... (Elle a mis le prince dans le cas de s'essuyer bien vite.)

Cette scène très-rapide s'est passée debout, et il y a eu beaucoup plus de pantomime encore que de discours. Le prince s'assied, fait avancer la docile Durut près de lui, se proposant de lui faire courir une poste à franc étrier; mais elle, brûlante et très-voluptueuse quand elle se livre, n'a pas plutôt aperçu le pommeau de la selle, qu'elle se précipite pour le baiser. Le prince (du goût de bien des gens) ne se déplaît point à cet hommage; il a le temps d'assaisonner sa jouissance, et, troussant par derrière la lascive Durut accroupie, il se fait répéter par une glace qui descend jusqu'à terre ce beau cul si rond, si frais, dont l'éloge se lit ailleurs (*). Dès ce moment l'ambidextre prince a fait tous ses plans... Cependant il ne souffre pas que la lesbienne (**)

(*) Page 12 du premier cahier du premier volume.

(**) Si ce n'est à Lesbos que fut imaginé le jeu piquant

se consomme; Durut, forcée de démordre, monte enfin à cheval et part au galop... La carrière est bientôt achevée... Notre amie croit rêver tant de bonheur. Est-ce bien elle qui possède si complétement l'un des plus aimables petits-maîtres de l'Europe? Le ravissement des sens, le triomphe de l'amour-propre, tout cela s'exprime par un seul fougueux baiser dont est couronné cet ardent impromptu... Mais tout n'est pas dit encore.

Le Prince. — Tu crois en être quitte? Non, belle maman; cette glace m'a dit trop de bien de toi pour que mes hommages puissent avoir des bornes...

A ces mots, aux mouvements du prince, à l'attitude qu'il indique, Durut devine à l'instant ce qu'on espère encore de sa complaisance.

La Durut (s'arrangeant). — J'en aurais cent de l'un et de l'autre qu'ils seraient tous à tes ordres!

Il se trouve alors qu'il présente le flanc à

anquel Durut s'amuse, c'est du moins à cette lle heureuse que l'histoire du plaisir accorde l'honneur de cette nvention.

la glace dont ils se sont fort approchés, et de la sorte le prince a le plaisir d'y voir de profil les monts rosés dans la vallée desquels il se perd, administrant un adroit et raffiné service. Il y a des entêtés à qui l'on ne peut persuader que toutes les femmes ne sont pas sourdes de cette oreille-ci. Qu'ils pensent ce qu'ils voudront de ce que pouvait éprouver alors la bonne dame Durut; les autres, pour qui je répète qu'elle entendait très-clair des deux oreilles, m'en croiront quand je leur dirai qu'à cette manière d'obliger le prince elle prit elle-même bien du plaisir. Comme tout cela n'a pas laissé d'être long...

La Durut (trouve bon de dire après l'affaire).— Pardon, cher prince, si j'ai dormi si longtemps;... mais c'est que je faisais un bien beau rêve...

Le Prince. — Je ne veux pas que tu prennes ainsi la chose, et pour que tu n'oublies point que notre nouvelle liaison est une réalité, fais-moi le plaisir de garder cette montre; à chaque fois que les aiguilles y marqueront cette même heure, tu m'obligeras de te dire : « A pareil moment, un

homme qui se croit connaisseur, me jurait que jamais il n'avait eu plus de plaisir qu'avec moi. »

La Durut (prenant la montre). — J'ajouterai : Et jamais Durut n'avait été plus heureuse...

On frappe à la porte : le prince ouvre. Il s'agit du retour de son émissaire, porteur du billet que voici : « Phénix des princes, » en l'absence de ma sœur, j'ai décacheté » ce que vous lui adressiez. La belle ba- » ronne est aussitôt partie ventre à terre » avec votre postillon; s'il en est temps » encore, le mourant aura la triste conso- » lation de la voir. Que n'ai-je pu m'échapper » moi-même! Au lieu de lire ce chiffon, » Votre Altesse aurait embrassé l'amou- » reuse Célestine. »

Le Prince. — Ta sœur est toujours angélique. Mais il n'y a pas un moment à perdre. Volons...

CHEZ MADAME DURUT.

Quelque diligence qu'ait faite le phaéton de madame Durut, elle et le prince ne sont

pas survenus assez tôt pour être témoins des derniers instants du malheureux Scheimpfreich. A peine Eulalie était-elle arrivée qu'une crise, causée sans doute par le choc de plusieurs sentiments contraires et violents, avait annoncé la fin prochaine du malade. Il n'avait pu baiser que bien passionnément la main de la baronne et lui dire : « Je vous vois, vous êtes vengée, je meurs heureux !... » A ces mots, il avait rendu le dernier soupir. Quelques larmes qui faisaient bien de l'honneur au cœur de la baronne s'étaient échappées de ses beaux yeux, mais elle n'avait pas donné des marques d'un attendrissement plus faible. Quand le prince et madame Durut arrivèrent, elle était calme; après les premiers propos que comportait la circonstance, elle leur dit : « Cet homme m'était odieux; victime de sa faute, il m'a touchée, et je pourrai désormais me souvenir de lui sans aigreur. » Quant aux dispositions du défunt, la baronne rejeta bien loin ce que le prince avait cru devoir déclarer. « Qu'il me connaissait mal! dit-elle avec dédain. Que sa famille profite de toute cette riche dépouille : y

prendre part, ce serait achever de me déshonorer. » Le prince sentit bien qu'une belle terre que le comte léguait étant refusée, ce n'était pas le cas de parler sitôt du fidéicommis, d'argent, de papiers et de bijoux. On saura plus tard par quel biais le prince et madame Durut vinrent à bout de vaincre, pour ces derniers objets, la résistance de la délicate baronne.

Lecteurs, pardonnez-moi ces lugubres détails. Si parmi vous il y avait beaucoup de ces âmes à la glace que rebute tout ce qui peut avoir pour objet d'émouvoir le cœur; beaucoup de ces malins qui ne liraient nos feuilles que pour avoir le cruel plaisir de rire de la démence qu'elles peignent et de mépriser un sexe adorable dont nous célébrons la sublime lubricité, nous nous repentirions d'avoir écrit, puisque le tableau de ces écarts ferait oublier tant d'admirables attributs qui l'emportent si éminemment sur ses jolis vices.

EH BIEN! DE L'HÉROIQUE.

TROISIÈME FRAGMENT.

La scène est dans l'appartement de madame Durut.

La comtesse de Mottenfeu (*) et madame Durut viennent de parcourir ensemble les bâtiments et les jardins de l'hospice.

La comtesse de Mottenfeu (se reposant). — C'est de la plus grande vérité, ma chère Durut. Je suis émerveillée de tout ce que tu m'as fait voir, et ton administration mérite les plus grands éloges.

(*) Jolie petite rousse dont il est déjà parlé page 29 de ce numéro, et dont le portrait est dans le *Diable au corps*, ouvrage que celui-ci ne doit pas copier.
(*Note de l'Éditeur.*)

La Durut. — Le vôtre est sans prix pour moi, madame la comtesse. J'espère, puisque vous paraissez contente, que nous aurons le plaisir et l'honneur de vous voir souvent dans cette solitude?

La Comtesse. — Comment! j'espère bien y vivre et mourir. Il faut faire une fin, ma chère Durut. Un beau jour j'arrive ici dans ce charmant pavillon des pensionnaires, et c'est pour y finir mes jours. Ma fortune est assez honnête pour pouvoir faire un arrangement raisonnable avec toi.

La Durut. — Nous n'aurons pas de peine à nous arranger, madame la comtesse.

La Comtesse (interrompant). — Je vois que l'ordre a pris, pendant ma longue absence, une forme infiniment plus agréable que de mon temps...

La Durut. — Croyez-vous?

La Comtesse. — Au reste, je ne pourrais raisonner pertinemment de tout : je n'étais qu'affiliée. Mais d'après ce que j'ai pu connaître du dessous des cartes, j'ai toujours jugé qu'on n'avait pas atteint le vrai but. On faisait alors une espèce de culte reli-

gieux de ce qui devait n'être qu'un badinage, une folie...

La Durut. — N'est-ce pas? voilà tout à fait mon idée. C'est précisément à quoi j'ai tâché, moi, de ramener les choses, autant que la besogne d'une simple servante pouvait influencer le très-digne ordre... Mais ayez la bonté de m'achever ce que vous avez commencé.

La Comtesse. — Les gros bonnets d'alors étaient des espèces d'adeptes qui faisaient semblant d'avoir trouvé la pierre philosophale du plaisir et de vouloir en demeurer seuls dépositaires.

La Durut. — La pierre philosophale! Voilà ce que je cherchais, et n'ai jamais eu l'esprit de trouver; quand j'avais sur la langue... ce n'était pas cela... Mais je vous écoute, ayez la complaisance de continuer.

La Comtesse. — Il se tenait de belles et longues assemblées où l'on s'emmystiquait (*), et puis il y avait des harangues de réception, des remerciements. Tout cela

(*) Madame la comtesse ne se piquait pas de purisme et formait un mot au besoin, sans songer qu'il serait un jour sanctionné ou proscrit par les Quarante.

devait être aussi plat, aussi pédantesque qu'à l'Académie. Il y avait des hymnes à prétention, où sans doute les prétendus inspirés s'étaient battu les flancs pour être, comme au Parnasse, bien exaltés, bien sublimes, bien ridicules. Tout cela, ma Durut, n'était point la volupté, et ce qui prouve bien que ces illustres n'étaient pas infiniment heureux par toutes ces simagrées, c'est que lorsqu'il s'agissait de s'amuser tout de bon, on convoquait un essaim de fous et de folles devant qui, certainement, on n'aurait osé ni haranguer, ni célébrer, car nous aurions infailliblement éclaté de rire au nez des orateurs et des grands prêtres.

La Durut (affectueusement).— Vous êtes toujours la même, madame la comtesse; vous n'avez rien perdu... de vos attraits d'abord... ni de votre précieuse originalité.

La Comtesse. — J'ai fait comme toi, ma chère Durut, excepté que je n'avais pas une aussi belle figure à conserver...

La Durut. — Oh! vous plaisantez !

La Comtesse. — Non; je me suis toujours rendu justice. Je n'ai ni traits, ni

formes, mais je n'en ai pas moins valu de plus avantagées... Pour toi... pas plus haute que cela, tu étais déjà bien... Car nous sommes du même temps, et nous étions si voisines! Je me souviens toujours (il y a *toujours* de cela) comment ta grave mère, bien aussi catin qu'une autre...

La Durut. — On le dit.

La Comtesse. — Te chassait devant elle, à l'heure de la grand'messe... « Tenez-vous droite, mademoiselle; les pieds en dehors... Regarde-t-on ainsi les garçons? Songez où vous allez, et ne levez pas tant le nez en l'air. » Ah! ah! c'était une rude femme!

La Durut.—Faisant tout, buvant comme un soldat, fausse comme un jésuite... Ah! dame! c'est comme cela qu'il fallait être pour mettre le grappin sur un sot tel que le maître qu'elle servait, et puis protéger les galanteries de madame. Aussi madame ma chère mère m'a-t-elle laissé quelques écus; ensuite je les ai fait profiter.

La Comtesse. — Dis donc, Durut, quand nous nous rencontrions, souvent nez à nez, dans cette rue Jacob, car on me faisait faire mon salut aussi, qui aurait deviné, nous

voyant si candides, si béates, qu'un jour nous aurions cet entretien-ci? Que tu sois devenue galante, rien d'étonnant; tout le monde disait de toi : « Cette Agathe sera un jour une maîtresse-fille. Voyez, à quinze ans, comme elle a déjà de la taille et de la gorge! C'est déjà bon à marier. »

La Durut. — Et ils avaient raison.

La Comtesse. — J'étais une chafouine, moi; ma vilaine bonne me reprochait mon museau de sapajou, ma dorure, ma petitesse; il semblait à la sotte femme que, pour faire honneur à son éducation, j'aurais dû grandir comme la chenevière, et me déroussir! Telle que j'étais, j'ai fini par ne pas mal tourner pourtant. Si l'on voulait me le disputer... (Elle tire un livre de sa poche.), voilà de quoi leur répondre.

La Durut. — Qu'est-ce que cela, s'il vous plaît ?

La Comtesse (le baisant). — Les titres de ma gloire, le bienheureux dépôt des noms des quatre m..... Mais non, je veux que tu devines, Durut. Là dedans sont inscrits, sans en avoir omis un seul, tous ceux qui ont eu l'honneur de m'avoir...

La Durut. — Vous avez fait l'enfance de noter cela ?

La Comtesse. — Et de quoi de plus essentiel donc voudrais-tu que j'eusse fixé le souvenir ?

La Durut. — Ce n'est pas cela que j'ai voulu dire, mais on n'a pas toujours l'occasion, le moment.

La Comtesse. — Oh! dès la première fois (il y a vingt ans de Dieu grâce !) qu'il m'est arrivé de me frotter à ce monsieur que tu sais, je prévis que familiariser avec lui serait la plus essentielle affaire de ma vie; or, comme j'ai de l'ordre... Mais devine : combien y a-t-il, à vue de pays, de noms là dedans?

La Durut. — Que sais-je ? quatre cents...

La Comtesse. — Prr ! Passe au mille et va...

La Durut. — Eh bien ! mille et quelques?

La Comtesse. — Oui, quelques mille, mais combien ?

La Durut. — Quelques mille ! deux? trois ?

La Comtesse. — Tu es encore loin de compte.

La Durut. — Loin ! si je viens à vous offenser, songez que vous m'avez provoquée... Quatre mille ?

La Comtesse (appuyant sur les mots).— Quatre mille neuf cent cinquante-neuf, ma fille, depuis le jour de mon début jusqu'à celui-ci, tout autant.

La Durut (très-étonnée). — Quatre mille neuf cent cinquante-neuf !

La Comtesse. — Mais songe donc... en vingt ans !... Songe qu'une année est composée de trois cent soixante-cinq jours ! Je te parle donc à peine de deux cent soixante à quatre-vingts animaux porte-pine par an : ce n'est pas un par jour. Le total en impose d'abord : au détail, on voit que ce n'est rien.

La Durut (lui baisant la robe avec un respect badin). Quel rien, juste ciel !

La Comtesse. — Tu vas voir ; chaque classe est à part, écoute... (Elle ouvre son livre, qui ressemble à un *Almanach de Gotha,* doré sur tranches et qui a son étui). Princes, grands seigneurs, gens à cordons, prélats : deux cent soixante et douze, en vingt ans ! Cela, je crois, est assez modeste.

La Durut. — Il n'y a pas de quoi faire crier.

La Comtesse. — Mais voici qui est un peu plus fort. Militaires (elle tourne rapidement beaucoup de pages) : neuf cent vingt-neuf. Tous officiers, bien entendu. Les soldats sont compris ailleurs.

La Durut. — Vous avez eu des soldats aussi ?

La Comtesse. — Ne sont-ce pas des hommes ?

La Durut. — Neuf cent vingt-neuf officiers ! cela doit donner bien du plaisir !

La Comtesse. — Robins,... tu vois que leur liste est courte,... quatre-vingt-treize...

La Durut. — C'est encore beaucoup, pour ce qu'ils valent au boudoir.

La Comtesse. — Fi donc ! on ne les a jamais que chez eux, quand on a quelque procès, ou qu'on veut bien solliciter pour des amis. Financiers : trois cent quarante-deux. Tu conçois qu'il y a de bonnes raisons pour qu'il se trouve quantité de ces messieurs sur une liste telle que celle-ci ?

La Durut. — Je comprends fort bien... les sacs... Après ?

La Comtesse. — La calotte. Je ne parle pas des simples tonsurés, de ce que l'on

nomme les abbés: je les ai réunis aux gens sans aveu.

La Durut. — C'est leur vraie place. De cette calotte, combien ?

La Comtesse. — Deux cent trente-neuf.

La Durut. — Cela est modeste.

La Comtesse. — Moines.

La Durut. — Ah! vous en faites un article à part ?

La Comtesse. — Sans doute; c'est le capuchon : quatre cent trente-quatre, la plupart cordeliers, carmes ou bernardins : quelques ex-jésuites à virgules, mais ils sont englobés dans la calotte.

La Durut. — A propos de ces virgules et des guillemets dont j'ai aperçu grand nombre tandis que vous feuilletiez, qu'est-ce que cela veut dire ?

La Comtesse. — Je viens de prévenir à moitié ta question. Les noms sans virgules ni guillemets sont ceux des gens favorisés à l'ordinaire; les autres,... cela parle de soi-même.

La Durut. — Ah! j'y suis ; mais il m'a semblé voir beaucoup de noms décorés de guillemets et de virgules.

La Comtesse. — Eh! mais tous ceux qui l'ont voulu. Tu vois une bonne diablesse qni ne chicane point sur la façon et tâche de contenter tout le monde.

La Durut. — Le charmant caractère! Revenons à la liste.

La Comtesse. — Gens de société: quatre cent vingt. Cette classe comprend tout ce qui n'a pas un état dans le monde, mais qu'on rencontre pourtant au spectacle, dans les maisons de jeu, aux promenades, en voyage, etc... Cette colonne que tu vois à part, où il n'y a que le mot *Inconnus*, rend compte d'une quantité d'individus qui n'ont pas voulu se nommer, ou dont la promptitude des circonstances n'a pas permis de demander le nom.

La Durut. — J'y vois beaucoup de virgules.

La Comtesse. — Ce sont précisément ceux-là qui n'aiment pas à se décliner. Bourgeois; vois si cet article n'est pas bien raisonnable: en tout cent dix-sept.

La Durut. — C'est exemplaire.

La Comtesse. — Il s'agit ici de marchands, faiseurs d'avances, propriétaires ou

sous-loueurs d'appartements, gens d'affaires, etc.

La Durut. — J'appelle cela des faveurs bien placées: rien de mieux que d'unir l'agréable à l'utile (*).

La Comtesse. — Voici l'article des étrangers : mille six cent quatorze... Mais il faut penser, ma chère, que j'ai fait quatre ans de séjour à Londres.

La Durut. — Aussi ne me suis-je pas récriée.

La Comtesse. — Gens du commun... Ce sont des soldats, des ouvriers, des faiseurs de commissions, des gens que je me suis amusée à raccrocher parfois la nuit, déguisée, au Palais-Royal ou sur les boulevards. Mais ces caprices ne se montent en tout qu'à deux cent quatre-vingt-huit.

La Durut. — Allons, je ne vous passe pas cet article-là, car cela date de loin, et pour lors il n'y avait point encore d'égalité. C'était de la démocratie anticipée. Vous voyez que je ne flatte point. Tout net, madame la comtesse, c'était déroger.

(*) On ne sait où madame Durut a pêché cette version de ce vers si connu :
Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

La Comtesse. — Et c'était justement ce qu'il y avait de piquant. Quant à ces passades, il est si plaisant à une femme de qualité de s'étendre sous un vigoureux crocheteur qui a longtemps marchandé pour donner six sous, et qu'elle étonne ensuite en lui glissant douze francs dans la main ! à occuper un soldat du guet, tandis que le reste de la patrouille fait la guerre à l'œil, et dit brusquement aux gens : « Détournez-vous ! il y a là un trou qu'on travaille à boucher; prenez à droite ! »

La Durut. — Je conçois que ces petites débauches peuvent amuser.

La Comtesse. — Ah ! j'avais franchi l'article parents : deux oncles, une douzaine de cousins, des alliés; cela ne va qu'à vingt-cinq.

La Durut. — Cela n'est pas la peine d'en parler.

La Comtesse. — Valets...

La Durut. — Vous oubliez quelque chose, car je viens de lire, à la volée, Volange et Placide.

La Comtesse. — Tu as, ma foi ! raison. Il y a l'article musiciens, histrions, sau-

teurs, etc. Peste ! c'était une importante omission. Il ne s'agit pourtant que de cent dix-neuf personnes : c'est à peine six par an.

La Durut. — Pure misère ! Et puis voici les valets !

La Comtesse. — Tant les miens que ceux d'autrui. Il y en a de si beaux, si bien tournés ! et puis quelquefois ils ont rendu des services si essentiels, qu'on ne sait comment les récompenser. Ou bien un secret à payer, ou bien il s'agit d'exécuter une rouerie, le projet exige qu'on monte la tête à l'auxiliaire; les faveurs marchent d'abord, c'est l'encouragement; le salaire suit après l'exécution...

La Durut. — Cela est plein de sens.

La Comtesse. — Tu vas voir que je n'ai pas eu l'ignoble goût de la livrée, comme la plupart de nos privées de l'ancien régime. Je n'ai eu, dans toute ma vie, que cent dix-sept de ces porte-couleurs.

La Durut. — Bagatelle, vraiment. D'après votre idée proportionnelle de tout à l'heure, ce n'est pas tout à fait six par an, un seul laquais en deux mois !... Est-ce tout ?

La Comtesse. — Il reste un article encore : Nègres, mulâtres et quarterons, ensemble quarante-sept. (Soupirant). Ah! de ce nombre, ma chère Durut, il y eut un Zamor (*)! celui-là, mon cœur, je le regretterai jusqu'à mon dernier soupir.

La Durut. — Vous me donnez une bien haute idée du mérite d'un homme qui laisse d'ineffaçables impressions dans un cœur qu'ont pu toucher quatre mille neuf cent cinquante-neuf amants...

La Comtesse. — Voilà de la mauvaise plaisanterie, par exemple. Dois-je me fâcher? (Elle sourit.)

La Durut. — A Dieu ne plaise! Touchez là, si vous ne m'en voulez point. (La comtesse, par malice, touche si fort, qu'elle-même se fait un certain mal.)

La Durut. — Maintenant que j'ai eu sur les doigts, que pourrai-je faire pour vous amuser, car vous ne me quittez pas encore?

La Comtesse. — Ce n'est pas mon dessein, je compte dîner ici en famille.

La Durut. — Vous m'enchantez. Mais il n'est que midi. Quelle est votre heure ?

(*) Fameux personnage du *Diable au corps*.

La Comtesse. — La tienne, celle de la maison.

La Durut. — Trois heures.

La Comtesse. Soit.

La Durut. — En attendant, si vous voulez, je ferai descendre le Trottignac?

La Comtesse. — Pour moi?

La Durut. — Pour qui donc? Je n'ai pas le temps de vous donner moi-même avec lui la petite récréation. Mais attendez, voulez-vous lui voir exploiter Fringante?

La Comtesse. — Célestine plutôt.

La Durut. — Oh! non, celle-ci ne peut le souffrir. C'est une antipathie!... Et lui, pourtant, il en est fou. L'autre jour il la surprit et faillit la violer. Elle poussa des cris horribles, et se trouva mal quand on l'eut délivrée... de trois ou quatre pouces qu'il lui avait déjà mis tout de travers,... car il avait aussi perdu la tête, lui!...

La Comtesse. — Pas mal! Eh bien?

La Durut. — Ma pauvre sœur, dis-je, fut évanouie pendant vingt minutes; ensuite elle eut des convulsions et un tremblement!... Nous crûmes qu'elle était frappée d'épilepsie. Depuis ce temps-là, c'est à lui

de l'éviter, car à sa vue la plus douce créature de la terre devient comme une lionne et lui court sus ; elle le poignarderait !

La Comtesse. — Ces aversions sont inconcevables ; on en a vu pourtant des exemples fréquents. Fringante n'est pas si difficile?

La Durut. — Oh! pour elle, ce serait Lucifer avec ses cornes et ses pieds de griffon, qu'elle l'endurerait. (Madame Durut sonne. On frappe en dehors le petit coup d'avertissement.) Fringante et Trottignac ! (On répond selon l'usage.)

La Comtesse. — Voilà ce qui sera fort bien, mais je veux aussi qu'on m'occupe...

La Durut (après un moment de réflexion). — J'ai votre affaire.

Elle conduit madame de Mottenfeu dans un cabinet de toilette, dont un mur est commun à l'alcôve du lit de la chambre à coucher. Pour lors elle ouvre un intervalle carré, et fait remarquer à la comtesse qu'en y passant le buste elle y verra parfaitement les ébats qui vont avoir lieu pour l'amuser, et que pendant cette fête elle sera servie substantiellement.

La Comtesse. — Par qui?

La Durut. — Ne vous embarrasez pas. Etes-vous difficile sur le choix des gens que vous n'êtes pas dans le cas de voir en face?

La Comtesse. — Pas du tout, mais encore?

La Durut. — Songez que qui que ce soit en âge de maturité n'est admis à servir ici, s'il n'en porte un de huit pouces au moins.

La Comtesse. — Voilà d'abord une contenance.

La Durut. — Et puis on répond de la parfaite santé.

La Comtesse. — Tout cela convient.

La Durut. — De plus, je n'ai chez moi que des gens d'une certaine tournure. Laissez-vous faire, en un mot, à moins qu'il ne vous faille des comtes, des marquis!...

La Comtesse. — Tu te moques, je pense! Ne viens-tu pas de voir ma liste?

La Durut. — Eh bien donc! pourvu que vous ne soyez pas un moment désœuvrée, foutez à la fortune du pot!

La Comtesse. — Me voilà prête.

La Durut. — Demeurez là. Voulez-vous

un masque? Fringante n'a jamais eu l'honneur de vous voir; mais si vous craignez que Trottignac ne vous reconnaisse...

La Comtesse.— Que m'importe ? pourvu que je ne les gêne pas quand ils me verront le nez sur eux...

La Durut. — Fringante et Trottignac ? Ils le feraient imperturbablement à la barbe des onze mille vierges.

La Comtesse. — Voilà comme j'aime qu'on soit.

Madame Durut a disparu. Fringante entre nue comme le visage. On peut se montrer, et même avec orgueil, quand on a tant de beautés et de fraîcheur. Son œil est en feu, son sein palpite; elle s'élance avec grâce sur le lit, en jetant, du bout du doigt, un baiser familier à la comtesse qui a son petit nez en l'air passé dans l'embrasure. Trottignac, aussi nu, survient, ardent comme un taureau qu'on lâche dans l'arène à quelque combat d'animaux : il n'a fait qu'un saut de la porte au lit, et d'un seul coup de reins il s'est planté... En même temps, dans le cabinet, quelqu'un,

avec la même énergie, se niche en levrette chez l'heureuse spectatrice.

La Comtesse (avec feu). — Ah foutre ! C'est trop de plaisir, mes yeux déchargent... Que mon cyclope (*) ne peut-il voir !

On ne cite pas les dits de Fringante et Trottignac, parce que ce n'est point par l'esprit que brillent ces athlètes; mais ils travaillent ! c'est à s'extasier. Trois fois, sans bouger, l'onctueux Trottignac a fourni la carrière. — On n'a fait courir encore que deux postes à la petite comtesse, parce qu'après chacune on l'a purifiée avec une éponge imbibée d'eau. Cette cérémonie a coûté quelque instants; et puis, chaque fois, c'est un éclair !... On va de nouveau grand train avec elle. Quand elle est au moment d'une troisième crise, Fringante et Trottignac, qui se sont reposés et rafraîchis, se raccrochent avec la première ardeur. Pendant cette accolade on a fini la comtesse, et

(*) Les cyclopes ont la réputation d'être fort lascifs, mais celui de la comtesse, quoiqu'il fût très jouffiu, qu'il eût l'œil renfoncé et la gueule perpendiculaire au lieu de l'avoir horizontale, était pourtant fort joli et faisait des conquêtes, au bout de vingt ans de services, aussi facilement que le premier jour.

l'éponge a joué son rôle. On la renfile, mais c'est avec une variation qui fait que...

La Comtesse (s'écrie en riant). — Sacrebleu ! tout est ici pour le mieux, autrement le cyclope aurait l'œil crevé ! Soit fait ainsi qu'il est requis...

Et puis elle joue des hanches de si bonne grâce, que l'auteur de la trahison ne peut douter qu'il lui soit pardonné. La petite folle allonge un bras et postillonne l'hercule Trottignac. Il n'a nullement besoin de cet accessoire, mais il le tolère, parce qu'il suppose que la galerie y trouve du plaisir. C'est ainsi que jusqu'à l'heure du dîner Trottignac tient sa Fringante en haleine. Quant à la comtesse, traitée comme un canon, on ne fait avec elle que charger, tirer, écouvillonner, recharger, décharger, etc. L'un n'est pas plutôt ôté que l'autre est mis (*). Quatre vigoureux bostangis font, à tour de rôle, les frais de cette tenue. C'est dans un moment de quiproquo entre ces messieurs que mons Belamour, purificateur, a placé, comme je l'ai dit, son petit mot, mais à l'autre oreille, ne se sentant pas digne de

(*) *Uno avulso non deficit alter.*

parler à la même dont se sont emparés de respectables orateurs qu'il se flatte bien de surpasser un jour en éloquence, lorsqu'il jouira de toute l'étendue de ses moyens. — Fringante, appelée par quelque devoir, se retire;... mais mons Trottignac, qui n'a rien à faire et sent que *Martin vit encore,* saute au cou de la comtesse, l'attire par la lucarne, la dispute à quelqu'un de robuste qui se cramponne à son tour. C'est à qui l'aura. La frêle créature a peur d'être écartelée par ces brutaux. Elle crie à faire pitié. Cependant Trottignac est le plus fort: il l'a passée, couchée, et tout de suite enclouée, de manière à ne pas lui laisser l'ombre d'humeur. — C'est cette fois madame Durut qui (venue toujours courant aux cris de la patiente) occupe l'embrasure, et voit, non sans surprise, des gens bien éloignés, pour lors, de vouloir s'arracher les yeux. Ils *s'obligent,* au contraire, du plus parfait accord.

La Comtesse (à Durut, en riant). — Il a failli me disloquer, mais voilà qu'il me raccommode.

L'expédition achevée, Trottignac fait sa

retraite encore avec les honneurs de la guerre.

Belamour vient (un peu décontenancé) pour le petit détail de son service. La comtesse le regarde d'un certain air... Il rougit...

La Comtesse. — Ne serait-ce pas vous, monsieur le fripon, qui tout à l'heure,... hein ?

Belamour (avec timidité). — C'est moi, madame, qui avais cet honneur-là.

Elle lui saute au cou avec transport, le baise au front, aux yeux, à la bouche. Il l'habille, elle lui glisse un louis dans la main.

La Durut (avec sévérité.) — Belamour, je ne sais rien, je ne vois rien. Mais gardez-vous une autre fois d'outre-passer si témérairement les ordres de votre service.

La Comtesse. — Ne le gronde pas, ma chère Durut. Je t'assure qu'il m'a fait tout le plaisir imaginable. (Elle sort de la poche son livre.) Les autres n'étaient-ils pas quatre?

La Durut. — Tout autant.

La Comtesse (écrivant au crayon). — Quatre inconnus et monsieur Belamour...

La Durut. — Avec une virgule.

On passe dans la salle à manger.

PASSE POUR CEUX-CI!

QUATRIÈME FRAGMENT.

La scène est à l'extrémité la plus reculée de l'ample territoire de l'hospice. Il y a une colline fortuite au haut de laquelle on arrive d'un côté par une montée peu rapide; l'autre offre des escarpements naturels, que l'on a rendus plus pittoresques. On a eu l'idée de bâtir sur la cime un ermitage, c'est-à-dire un bâtiment qui a toute l'apparence d'une petite chapelle fort ancienne,

avec son péristyle soutenu de deux colonnes de bois, sa porte et ses fenêtres gothiques, et ses vitrages diaprés. Un petit clocher surmonte le comble. Une cabane est adossée à cette espèce de sanctuaire. Tout le terrain de cette retraite est en bosquets, coupés de petits sentiers et d'un ruisseau qu'occasionne une cascade artificielle qui s'échappe du point le plus élevé. De ce point l'œil découvre au loin un fort beau paysage, mais l'ermitage, à cause de ses bosquets, est vu de peu d'endroits de l'intérieur de l'hospice, et plus on approche, moins cette solitude est visible.

Elle est d'ailleurs palissadée et close.

Messieurs les *jeudis* font grand cas de l'ermitage : c'est ordinairement là qu'ils prennent leur champ de bataille pour les petits coups fourrés,... et c'est là que sont pour le moment

CÉLESTINE ET BELAMOUR.

Célestine (se promenant avec Belamour dans les bosquets). — Il tarde bien, ce vicomte de Culigny.

Belamour. — Peut-être ne viendra-t-il pas.

Célestine. — Lui! pour la récréation qu'il s'est ménagée, il arriverait des antipodes. Il avait essayé d'émigrer, mais il ne pouvait s'accommoder, a-t-il dit hier à ma sœur, ni des femmes du pays, *bégueules*, sur son article, *à faire pitié*, ni des réfugiées françaises, dont les taudis sont engorgés du matin au soir, si bien l'aristocratie elle-même s'accommode, à petit bruit, de ce système d'égalité, de liberté, contre lequel elle proteste. N'étant pas non plus affriandé par des jeunes gens qui, pour se rendre aussi laids que possible, se sont mis à porter des moustaches et des barbes, à l'instar de nos sapeurs de la garde nationale, il n'y a pas tenu, et, au risque de se faire prendre, il est rentré. Durut, avertie par ses mouchards, est accourue chez lui; son premier mot a été : « Que fait Célestine? Pourrai-je l'avoir demain? »

Il est bon de te dire que je suis ce qu'il aime le mieux à Paris, et pour cause... En même temps ma sœur lui a fait voir ton portrait en miniature, qu'elle venait de re-

tirer de chez le peintre, pour la petite duchesse de Confriand. Il s'est extasié. « Le divin enfant! s'est-il écrié; je déjeune avec lui demain à l'ermitage. — Et Célestine? a dit ma sœur, la voilà cassée aux gages! — Point du tout; tous deux, ma chère Durut: je les veux l'un et l'autre. » Juge, mon petit ami, si cet affamé, qui peut-être n'a pas vu un seul cul depuis six semaines, et qui d'avance a doublé le prix ordinaire de sa fantaisie, peut manquer une partie pour laquelle s'est si vivement montée son imagination!

Belamour. — En vérité, je ne les conçois pas, ces messieurs! Qu'ils aient tant de plaisir avec vous autres, cela se comprend; mais avec nous!

Célestine. — Tiens, Belamour, ne te mets pas à raisonner comme un con, je n'aurais pas la complaisance de te répondre. Suis-moi, petit imbécile.

Elle le prend par la main et le mène grand train, à dix pas, dans la cabane qui est en dedans un délicieux boudoir garni de glaces.

Célestine (après avoir mis à nu la mappe-

monde de Belamour, se trousse et montre aussi la sienne: elles sont toutes deux à portée d'une glace et réfléchies dans une autre). — Regarde, mon polisson, ces deux messieurs que nous voyons là ne sont-ils pas également ronds, également frais, appétissants? à ton âge heureux, n'est-on pas une jolie fille, quand toutefois on a le bonheur d'être joli? Et puis que répliquer au caprice, quand il dit: Cela me plaît? Quant à moi, je sens que si j'étais homme tu y passerais tout de suite.

Belamour. — Eh bien! j'ai l'honneur de l'être, moi... Je vais donc... (Il se dispose à la coucher sur un meuble.)

Célestine (s'opposant). — Allons, soyez sage: vous savez ce qui vous est prescrit. Il faut de la bonne foi dans les traités...

Belamour (tendrement). — Mais voyez donc!

Célestine. — Oui, je vois là quelque chose de très-persuasif, assurément, mais je sais me posséder, moi,... finissons! (Avec sévérité.) Allons, monsieur, rengaînez votre compliment. (On conçoit ce qu'il en coûte à Belamour de voir refuser quelque chose de

fier et d'imposant.) Tenez... (Elle donne à cet audacieux quêteur un baiser humide.) Voilà tout ce que je puis faire pour son service.

Belamour. — Grand merci! C'est toujours ça!

En même temps l'espiègle se laisse aller à terre, assis. Aussitôt il a fourré sa tête sous les jupes de Célestine et entre ses jambes. Tandis qu'il gravit pour atteindre au magique sillon, de sa main il attaque l'équilibre de la nymphe et lui fait ployer le jarret. Elle tombe en plusieurs temps, et sans rudesse, d'abord à genoux, puis sur les mains; cette attitude est ce que l'ardent Belamour désirait d'obtenir. Dès lors il a sur le nez la céleste mappemonde, et sa langue amoureuse aiguillonne le brûlant bijou. En même temps, le petit boute-joie fait fièrement l'obélisque, à trois doigts des yeux de Célestine, à qui l'on en fait trop pour ne pas l'entraîner. Elle se jette donc avec un transport glouton sur l'intéressant joujou et lui rend hommage pour hommage. Sa bouche lubrifie le bigarreau vermeil, tandis qu'une main folâtre joue avec

les truffes d'Adonis (*) qui décorent le pied de cet arbuste. Mais elle a grand soin, à ce jeu, de ne pas pousser avec Belamour les choses aussi loin qu'il s'en pique avec elle. Il convient que le jouvenceau, destiné et de service, ne perde rien de ses moyens. Célestine, au contraire, verse libéralement cette rosée de vie que les gens qu'elle dégoûte ne sont pas dignes qu'on répande pour eux, mais que savourent comme un nectar ces élus fervents à qui la reconnaissante Vénus fait trouver de tant de façons les cieux sur la terre. C'est lorsqu'il finit cette pieuse manière de lui sacrifier que survient le vicomte.

(*) On connaît sans doute la fable ingénieuse dont voici l'extrait en deux lignes : « Vénus, au désespoir, « enterre le plus précieux fragment de son cher Adonis « au pied d'un cerisier. » De là les truffes et leur stimulante propriété ; de là cette forme intéressante et fidèle de la cerise, fruit charmant que j'ai vu plusieurs de nos jolies naturalistes ne pouvoir porter à la bouche, les unes sans sourire, les autres sans rougir...

(*Le Rédacteur.*)

LE VICOMTE DE CULIGNY (*), CÉLESTINE, BELAMOUR.

Le Vicomte (chante.)

J'aime à voir cet hommage flatteur
Qu'ici l'on s'exerce à vous rendre (**).

Célestine (debout et se rajustant). — D'autant plus, monsieur le vicomte, que c'était sans vous faire aucun tort...

Le passe-temps auquel Culigny vient de surprendre le joli couple n'empêche pas qu'il ne baise fort amoureusement Célestine

(*) Le vicomte de Culigny, quarante-deux ans, grand, svelte, on ne peut mieux fait, mais dont la petite vérole a fait du plus joli homme le plus laid, aux yeux de certaines femmes qui comptent pour peu de chose l'ineffaçable beauté de la physionomie. Le vicomte, aimable, galant, enjoué, fut longtemps à la mode, en dépit d'un *joujou d'œuvre* assez médiocre. Son affreuse maladie lui fit perdre la vogue. Outré de voir que ses succès n'avaient tenu qu'à son visage, tourmenté du triomphe de certains rivaux qui ne lui semblaient pas faits pour devoir l'éclipser, irrité contre un sexe qu'il jugeait dès lors ingrat et peu connaisseur, il abjura, mais avec tolérance et demeurant au point de certains renégats par spéculation qui sont encore plus près d'adorer la croix que de la fouler aux pieds. Le degré d'hérésie du vicomte sera bientôt mieux connu par ses confessions et sa conduite.

(**) Vers d'une ariette d'*Iphigénie*.

et qu'avec la même passion il n'en fasse autant au petit languayeur (*).

Célestine. — N'est-ce pas qu'il est charmant ?

Le Vicomte (avec transport). — Incroyable! Il surpasse encore ce fripon de portrait qui, toute la nuit, ne m'a pas permis de fermer l'œil.

Culigny se jette sur la duchesse, et attire sur l'un de ses genoux Célestine, sur l'autre le charmant camillon (**). Il leur partage avec autant de grâce que de vivacité mille tendresses, mille baisers, mille éloges. Bientôt, à travers de menus propos qui n'ont rien d'assez intéressant pour qu'on les cite, un groupe se compose. Célestine, étendue enfin sur la duchesse, reçoit dans ses bras le fortuné Belamour, tandis que le vicomte, avec toute l'ardeur de son goût socratique, devient le Jupiter du plus désirable Ganymède. Ce n'est pas dans le raccourci des objets réels, mais dans la glace, qui les répète

(*) On ne saurait assez enrichir la stérile nomenclature de l'art du plaisir.

(**) Camillon, synonyme de servant; on l'a déjà dit quelque part.

et les déploie, que le voluptueux Culigny cherche cette quintessence du plaisir dont son procédé matériel ne lui fournit que la sensation grossière. Malheur au prêtre vulgaire qui ne sait qu'immoler bêtement sa victime et qui, sous quelque forme qu'il te sacrifie, ô Vénus ! n'a pas toute son âme embrasée de ta divinité (*) !

On passe dans la chapelle, où est préparé un déjeuner auprès duquel est de garde la plus jeune des camillonnes de l'hospice. Cette enfant, très-novice, à qui le temps avait duré, et qui se croyait tout de bon dans une chapelle (**),s'était mise à genoux

(*) Cette dernière période n'a pas laissé d'embarrasser le compositeur. Elle était au crayon à la marge du manuscrit, avec un renvoi : pourtant ce n'est pas une note. D'un autre côté, l'exaltation qu'on y remarque n'est ni du ton, ni à propos. Cette invocation, dans une circonstance aussi burlesque, est-elle sérieuse? est-elle une plaisanterie? On s'y perd.

(*Note de l'Éditeur.*)

(**) C'est pour l'ordinaire aux Enfants trouvés que madame Durut fait la recrue de petits domestiques des deux sexes. Elle ne paraît jamais ; un cafard, sournois affilié, se charge d'arranger toutes choses. Il répond des petits êtres qu'on abandonne à sa bienfaisante protection. Les enfants, au sortir de cet hôpital, où ce cafard est en grand crédit, sont encore tout imbus de la piété dans laquelle on y élève cette jeunesse. Autres lieux, autres idées. (*Note du Censeur.*)

en prière devant le modeste canapé d'une niche décorée d'un tableau dont voici le sujet. Une jeune et jolie brunette quitte sa chemise par le bas ; elle n'y a plus qu'une jambe, l'autre est élevée et ployée dans le mouvement qui vient de la dégager; le reste du corps est absolument nu ; elle montre en plein ce petit orifice rosé que sa décoration fait nommer quelquefois, par de mauvais plaisants, l'*as de pique*. La jeune vierge paraît fort troublée de l'entrée pétulante que fait par la fenêtre un jeune homme d'une beauté céleste, et qui porte perché au bout de... ce qui plaît tant aux dames un pigeon blanc ; la lumière est sur la table, mais placée de façon que le pigeon en éclipse le lumignon, d'où résulte l'effet que l'oiseau paraît entouré de toutes parts d'une sphère de rayons. Au bas de la peinture on lit : *Je vous salue, Marie*. C'est ce qui a fait que l'innocente camillonne a pris cette image pour une Annonciation. Il ne faut pas demander si Culigny et Célestine rient comme des fous d'une dévotion si candide. Il n'y a pas jusqu'au demi-dessalé Belamour qui n'y entende aussi malice.

Vis-à-vis dans une pareille niche, est un tableau de même grandeur, mais d'une touche plus ferme, représentant le seigneur Loth, d'insensible et luxurieuse mémoire. On l'y voit levrettant vigoureusement dans une caverne sa brune fille aînée, tandis que la blonde cadette, debout sur le grabat où l'on travaille si bien sa sœur, et jambe de çà, jambe de là, vidant une coupe de vin, est troussée sous les yeux de son vertueux père, à qui, la ceinture en avant, elle fait un surcroît de moustaches du duvet naissant de ses jeunes appas. On lit au bas : *Notre Père, qui êtes aux cieux !*

Enfin, dans le fond, en face de l'entrée, on voit, au-dessus d'une espèce de buffet que l'ingénuité pourrait prendre aussi pour un autel, la tentation de saint Antoine, exécutée en bas-relief, d'un habile ciseau. La composition de ce morceau, quoique assez simple, fait honneur à l'imagination de l'artiste.

Belzébuth et sa femme (lui velu, cornu, affreux ; elle fort jolie, mais ayant l'air d'être diablement coquine) sont venus surprendre le saint ermite pendant son

sommeil, et lui ont attaché la barbe après la queue de son cochon. Pour lors, ils ont éveillé les deux amis. Le saint aussitôt se prosterne et se met en prière, mais l'infâme Belzébuth, se bouchant le nez à tout événement, abuse de l'attitude, et l'imprudent Antoine est impitoyablement traité comme le jeune secrétaire d'un cardinal. En même temps, madame Belzébuth, faisant face, vient d'enjamber le cochon qui prenait son élan. De l'aventure, le défloré solitaire se trouve horriblement tiraillé par sa sainte barbe. Il a toutefois pour consolation la faveur de baiser, s'il peut y prendre goût, l'énorme, noir et brûlant anneau de mariage du roi des damnés. Il faut endurer cette permanente accolade, sous peine de perdre, le saint son poil, le cochon sa queue. Le moment de la double infamie des époux infernaux et du vain effort du cochon est celui qu'a choisi le sculpteur. Ce bas-relief est un chef-d'œuvre d'exécution et de caractère (*).

Le vicomte n'avait pas encore vu ces

(*) Les trois descriptions qu'on vient de lire sont copiées mot à mot du journal de monsieur Visard.
(*Note du Censeur.*)

embellissements, très-récemment mis en place; en connaisseur, il en est enchanté. Célestine soupçonne, mais à tort, que Belzébuth surtout le frappe et lui fait envie, car monsieur H... n'a pas fait de l'anachorète un vieux magot, mais bien un dodu cénobite dont le postérieur, moelleusement arrondi, suppose de la jeunesse et permet d'imaginer qu'on verrait un agréable visage, s'il n'était pas aux trois quarts incrusté dans la bifurcation un peu mollasse de madame Belzébuth.

On a déjeuné; la petite dévote est renvoyée. On essaye une nouvelle combinaison. C'est pour lors Belamour qui gît; il est aussitôt surmonté par l'ardente Célestine. Dès que le vicomte, qui avait presque le nez sur les objets, la voit dûment pénétrée, il l'init à son tour. On sait que la capricieuse Célestine, à moins qu'elle ne regrettât de n'enfourcher qu'un enfant, ne pouvait selon ses goûts être plus agréablement occupée.

Ensuite on se met à causer.

Célestine.— Cà! vicomte, pour ma propre satisfaction, et pour l'instruction de ce mor-

veux, tu vas, s'il te plaît, me résoudre un problème; mais sans compliment... la vérité, mon cher.

Le Vicomte (*). — De quoi s'agit-il?

Célestine. — Avec qui, de Belamour ou de moi, cela t'a-t-il fait le plus de plaisir?

Le Vicomte. — Avec tous deux.

Célestine. — C'est une réponse normande.

Le Vicomte. — Point du tout. En lui faisant, je l'aimais mieux que toi; avec toi, tu me plaisais davantage.

Célestine. — Mais le sexe...

Le Vicomte. — Il n'y a point de sexe : il n'y a que des formes et de l'électricité (**). Que m'importe qu'au revers de cet enfant charmant il y ait une prolongation, et qu'au

(*) Cette dissertation est, d'un bout à l'autre, une satyre amère de l'horrible goût des andrins. Culigny, quoique mitigé, janicole en un mot, n'est pas moins ridicule. On pourrait dire que les vilains andrins sont les jacobins de la galanterie; que les janicoles en sont les monarchiens-démocrates; les francs adorateurs du beau sexe sont conséquemment les royalistes de Cythère. Vivent ceux-ci! Puissent les seconds rentrer dans la bonne voie! Périssent les sans-culottes et ceux qui les font aller cul nu!

(**) Détestables paradoxes, d'un bout à l'autre de la tirade.

tien il y ait une lacune (*)? J'oublie tout cela quand je suis avec l'un, avec l'autre, également étreint dans un élastique anneau, également appuyé sur deux magnétiques hémisphères, d'un satin un peu plus un peu moins blanc, mais qui procurent à la vue des sensations également voluptueuses. Tous deux vous m'offrez plaisir et sûreté. Je n'ai pas, hors de l'acte même, un scrupule de motif qui puisse faire pencher ma balance, soit du côté de Belamour, soit de celui de Célestine.

Célestine (à Belamour). — Eh bien! petit, voilà tes doutes réfutés.

Belamour. — Je vois bien que je n'étais qu'une bête, mais à mon âge on est fait pour cela.

Le Vicomte (l'embrassant). — On n'est pas bête longtemps (si toutefois tu l'étais) quand on a le bon sens de s'apercevoir de quelque degré de sottise. Revenons à notre sujet. Ce que je disais, ma chère Célestine,

(*) On observe que ces *jeudis* sont à nous ce que sont les Indiens aux Européens : ceux-ci font le diable noir parce qu'ils sont blancs, ceux-là le font blanc parce qu'ils sont noirs. C'est ainsi que l'apostat vicomte appelle revers ce qui est pour nous l'endroit, et réciproquement.

est l'arrêt de condamnation de ces brutaux et sordides culomanes qui se dégradent en se livrant à d'horribles jouissances. Dès que le rasoir a fauché, sur le visage d'un être masculin, certaine fleur enfantine, seul prétexte à l'équivoque, il est rare que sans dépravation on puisse désirer d'avoir un tel personnage (*). Fi! du grossier pédéraste qui ne recherche pas la féminine illusion. Fi! de celui qu'on voit, comme à Berlin, affronter pour ses six gros la mappemonde poilue d'un grenadier qui ne sut jamais si le papier est bon à autre chose qu'à faire des rapports de la garde et des cartouches. Fi! du penaillon qui, dans sa communauté, se plante aussi complaisamment chez le bouquin de prieur, que chez l'imberbe novice. En un mot, fi! de ces canules banales du genre humain, tels que nos messieurs Stercoran, Trichecon, Piquemignon, Merdin, et tant d'autres, desquels je ne cesse de dire aux assemblées que ce n'est que par un abus criant qu'ils conservent le droit de figurer dans l'ordre. A Dieu

(*) Voilà le vicomte pleinement justifié du soupçon intérieur de Célestine.

ne plaise, Célestine, que tu m'avilisses dans ton esprit au point de me comparer avec de tels frères! Je ne suis pas plus dépravé, moi, que tant de dieux et de héros pour lesquels on a, comme de raison, assez d'indulgence. Alcibiade, Sporus, Narcisse, Antinoüs, le jeune César, pour ne pas parler des modernes, n'ont point déshonoré comme jouissance leurs capricieux adorateurs. Mais ce qu'il y a d'odieux, même parmi nous, c'est quand un président Fauxconnin vient céans en partie fine avec un abbé Cudard, et reçoit le mouchoir après l'avoir jeté; c'est quand on vient à savoir que messieurs Déviant, Gitonard, Cognebran et Foirigny se sont permis une petite orgie à laquelle pas même les camillons ne furent admis!

Célestine. — Oh! parbleu! il me semble entendre parler ma sœur. Quand ces vilains nous tombent sur les bras, elle est furieuse.

Le Vicomte (s'animant). — Ou je perdrai tout à fait le peu de crédit que je me flatte d'avoir dans l'ordre, ou l'on y sera délivré de cette peste. Oui, Célestine, je sol-

liciterai fortement une loi sur cet objet; mais l'adonisement (selon moi très-raisonnable) doit être que, jusqu'à l'époque de la nécessité du rasoir, tout jouvenceau fasse corps avec le beau sexe.

Célestine. — Ainsi, plus d'andrins (*)!

Le Vicomte.— Il n'y aurait plus d'avoués que les janicoles (**).

Célestine. — Mais, entre nous, vicomte, vous-même, vous ne l'êtes pas... Vous avez, dit-on, pour ceci (elle montre on se doute quoi) la plus invincible aversion...

Le Vicomte (la renverse brusquement et baise le bijou). — Voilà bien, je crois, la preuve du contraire.

Célestine. — On m'avait pourtant assuré...

Le Vicomte. — Tu doutes encore! (Pour lors il s'arrange tout de bon pour la gamahucher en forme.)

Célestine (sans beaucoup résister). — Holà!... holà!... nous dissertions, mon cher; mais... je vois bien qu'il... n'y aura pas

(*) Il en a été parlé dès le premier numéro.

(**) Voyez le second numéro.

moyen de lui faire... reprendre le fil de son discours.

Alors elle tend les bras à Belamour, l'attire, le baise, le mord, et lui prend une main qu'elle fourre dans sa gorge, le tout en remuant moelleusement le croupion pendant cette lesbienne que le vicomte a le galant caprice de lui administrer. Culigny, sans interrompre son langayage (*), a mis en campagne, dans le pantalon de Belamour, une de ses mains inutiles à la besogne; le petit Adonis, méthodiquement excité, n'en répond qu'avec plus d'ardeur aux caresses de la voluptueuse Célestine.

Après l'affaire.

Celestine. — Voilà bien la plus burlesque digression!

Le Vicomte — Elle n'est pas achevée. (Il monte sur le meuble, et se met en devoir de l'inir congrument.)

Célestine. — Tout de bon, mon cher, c'est bien cela qu'il vous faut?

Culigny ne lui répond qu'en ne lui laissant aucun doute : il y est. Célestine, tou-

(*) Langayage doit passer si l'on accepte langayer, langayeur.

chée de cet excellent procédé, croit obliger le vicomte en faisant signe à Belamour de faire... une fort vilaine chose qu'on sait que le bel enfant a soufferte.

Le Vicomte (refusant). — Non, non, mon cœur, à moi tant d'honneur n'appartient : il y a plus de vingt ans qu'on me rase.

Célestine. — Eh bien donc!... (Elle débusque le vicomte, d'abord assez étonné.) je ne veux pas que mon petit Belamour soit redevenu si beau pour rien : à moi l'aubaine! (Elle a forcé le vicomte à se mettre sur le dos; elle monte sur lui, se penche, et reçoit ailleurs le docile Belamour.)

Le Vicomte (travaille). — Que tu es bonne! que de grâce tu mets à ta complaisance! Ce visage disgracié n'effarouche point ce désir?

Célestine (allant toujours son train). Tu te fous de moi, je pense! L'homme aimable fut-il jamais laid? Que je ferme cette bouche qui se met à raisonner si mal.

Ce nouvel arrangement a bien plus d'effet que le précédent pour la voluptueuse Cé-

lestine. Mais c'est assez excéder le lecteur de ces détails à peu près monotones pour lui, s'ils sont variés pour mes acteurs. On a fini : Belamour s'est écarté, Célestine demeure encore en place.

Célestine. — Comme il faut croire aux réputations! J'aurais juré que tu étais homme à fuir à la seule vue d'un con... Pardonne!

Le Vicomte. — Oui bien, de celui qui a la prétention de se faire attacher par des soins, des soupirs et des détails aussi ennuyeux que ridicules; oui bien, de celui qui porte des certificats effrayants de ses nombreuses fatigues ou de ses malheurs, ou bien de celui qui vous attend avec du poison; de celui qui, s'arrogeant l'honneur de vous fatiguer, est incapable de prendre part à la chose; oui, Célestine, il y en a de cent espèces que j'abhorre et que je fuis. Mais il en est un bien aimable, ainsi que ses pareils; s'il n'y en avait que de cette espèce, je crois que notre secte s'éteindrait... Celui que je veux dire, c'est le frais, le pur, le sensible et reconnaissant, en un mot (Avec un bon baiser.) le tien!...

Après les vives caresses que peut causer cet éloge flatteur, on se lève. Culigny promet de renouveler bientôt ce délicieux déjeuner. Il fait présent à Belamour d'une montre, et à Célestine d'une paire de boucles d'oreilles. On se sépare enfin, après mille baisers circulaires, enfants bien légitimes de la reconnaissance de l'amour.

FIN DU NUMÉRO CINQ.

NUMÉRO SIX.

—

L'AMITIÉ A L'ÉPREUVE.
COMME ILS SE CONSOLENT.
IL N'Y A PLUS D'ENFANTS!
QUEL POT-POURRI!

—

L'AMITIE A L'EPREUVE.

PREMIER FRAGMENT.

La scène est au bosquet anglais, dans un joli pavillon fort enrichi de glaces, et qui en tire son nom.

CÉLESTINE, FRINGANTE.

Célestine (à moitié pâmée à la suite d'un petit doigt de cour très-vif que Fringante vient de lui faire). — Ah! d'où revient-on !... (Elle veut l'embrasser.) Il faut avouer que tu fais cela comme une divinité... Voyons si j'aurai le même succès...

Fringante (refusant). — Grand merci ! Quand je suis assurée à quelque chose de plus solide, je ménage volontiers ma poudre.

Célestine (d'un ton badin). — Vous êtes charmante! Crois-tu donc, mademoiselle, qu'à t'amuser avec moi ce soit la tirer aux moineaux? Je suis ta dupe, Fringante, tu ne m'aimes pas autant que je t'aime.

Fringante. — Vous êtes une ingrate, Célestine; tu dois être bien intimement convaincue de ma tendresse pour toi... Cependant, si pour t'en assurer mieux il faut te laisser prendre la petite peine que je voulais t'épargner...

Célestine. — Comme ce compliment est tourné! C'est donc une petite peine que mademoiselle vient d'avoir à l'instant? (En parlant, elle a troussé Fringante.)

Fringante. — Il est plus aisé de céder que de te faire entendre raison (*).

Elle se résigne. Célestine, au lieu de se borner à rendre le doigt de cour, renverse pétulamment Fringante et la *glottine* avec une tendre fureur.

Fringante. — Tiens, tiens,... délicieuse coquine!... pour le coup... tu ne douteras pas... (Elle n'a pas la force d'achever.)

(*) C'est ce que pensent les trois quarts des femmes (avec bien du bon sens) quand on les a tourmentées pour choses qui d'ailleurs ont de quoi les amuser.

A mesure que Fringante s'empassionne, Célestine redouble d'ardeur. On entend celle-ci murmurer, dans son attitude si propre à étouffer la voix, de ces mots fous qui décèlent qu'en donnant du plaisir elle en goûte infiniment.

Fringante (ressuscitant). — Quelle folie !

Célestine (se rinçant la bouche). — On sait du moins à quoi s'en tenir.

Fringante. — Si j'avais été méchante, j'aurais eu bientôt fait de rabattre ce beau transport.

Célestine. — Comment cela ?

Fringante. — Je t'aurais dit qu'un moment avant de venir ici Trottignac, par un coup bien tapé, m'avait fait à la volée ses adieux dans le corridor. Mais rassure-toi : la plus ample toilette a passé l'éponge sur cet impromptu.

Célestine. — N'importe ! si je m'en étais doutée... Mais tu badines ? Tout de bon, il te l'a mis ?

Fringante. — Tout à l'heure ; dur comme fer, chaud comme braise.

Célestine. — Tu me désoles !

Fringante. — C'est pourtant quelque

chose d'étrange que ton aversion pour cet homme-là ! Par quel motif?...

Célestine. — Je serais bien embarrassée de le dire.

Fringante. — Il est bien fait.

Célestine. — Pour un porteur de sacs.

Fringante. — Il est gai...

Célestine. — Comme un manant.

Fringante. — Il a du talent.

Célestine. — Oui, sans doute, j'ai failli même en faire une rude épreuve (*); cependant tout bien fait, tout gai, tout homme à talents qu'il est, et quoique j'aie le démon de la fouterie (**) délayé dans mon sang, je renoncerais à la chose, s'il n'y avait dans le monde que des Trottignac.

Fringante. — Ta sœur le voyait avec des yeux bien différents.

Célestine. — Oh ! ma sœur, elle foutrait avec le diable.

Fringante. — Et moi de même.

Célestine. — Mais laissons là ce vilain

(*) Voyez ce qui est dit à ce sujet dans le numéro cinq.

(**) Quoiqu'en général un peu plus circonspecte que sa sœur, Célestine cependant parfois s'oublie. Il faut qu'on le lui pardonne.

BIBLIOTHECA BODLEIANA

homme. Le voilà, grâce à Dieu! déniché de l'hospice pour n'y rentrer jamais. Avoue pourtant qu'il y a des gens bien heureux.

Fringante. — Est-ce de toi, ou de lui, que tu parles?

Célestine. — C'est de lui. Trouver ainsi quatre folles encore jolies, riches, libérales, d'humeur à se cotiser pour lui faire un sort fixe de cent louis, l'entretenant de tout, voilà de ces aubaines qui ne tomberaient pas à un galant homme...

Fringante. — Ou plutôt qu'un galant homme n'accepterait pas. Comment nomme-t-on ces peu délicates bienfaitrices?

Célestine. — Mesdames de Lamotte-Pertuis, de la Rigolière, de Vitami et de Confort. Le contrat est en bonne forme. Elles émigrent.

Fringante. — Le quidam les suit, m'a-t-on dit, en qualité d'écuyer?

Célestine. — C'est-à-dire de premier domestique, car tout cela n'est que robe et haute finance, quoiqu'en fait d'hommes elles faufilent avec la cour.

Fringante. — Aïe! aïe! Pour peu qu'elles soient accoutumées aux gens du

bon ton, le Trottignac jouera bientôt près d'elles un sot rôle...

Célestine. — Il va les ennuyer à périr, le jour tout au moins. Pas l'ombre de savoir-vivre! point de culture! Il s'énonce comme un valet, et crie!

Fringante. — C'est assez le ton de la province, de la sienne surtout.

Célestine. — Si la métempsycose n'était pas une rêverie, je gagerais qu'il fut un jour un baudet.

Fringante. — Il en conserve d'assez beaux échantillons. Mais cessons, si tu veux, de parler de lui, puisqu'il n'a pas le don de te plaire...

Célestine. — Je n'étais pas la seule: le Pot-de-Chambre (*), c'est tout dire, n'a jamais pu le souffrir autrement qu'en levrette. Elle prétend que ce masque à beaux traits, mais qui n'exprime que la bassesse des sentiments et la bête ironie, la glaçait toutes les fois qu'elle s'oubliait à le considérer.

Fringante. — Le Pot-de-Chambre raffiner! c'est à quoi l'on ne s'attendait guère.

(*) Utile et peu difficile personnage dont il est parlé page 20 du numéro trois.

Je crois bien la valoir, moi; cependant je te jure qu'un homme quelconque, pourvu qu'il soit sain de corps et qu'il n'ait point de mauvaises odeurs, pourra m'apporter tel visage que la nature aura trouvé bon de lui départir, et me trouvera toujours inaccessible aux petites répugnances. Disons la vérité, ma chère Célestine : tout homme qui passe vingt-cinq ans n'est-il pas, comme visage, assez communément laid? Ces traits marqués, cette barbe, ces muscles, ces détails prononcés qu'on nomme belles proportions, qui donnent l'air mâle, avoue que tout cela n'est beau que par convention d'abord, et puis surtout par comparaison. Que m'importe, à moi? je ne vois dans un homme que la mécanique nécessaire à faire végéter et se mouvoir ce dont toi et moi faisons tant de cas (*). Ce bon morceau, qui fait l'homme, n'est, pour moi du moins, que comme la chair de ces pâtés renommés dont la croûte n'est nullement prisée.

Célestine. — Je ne suis pas de ton indif-

(*) Ce principe est un peu dur, et mademoiselle Fringante nous y donne l'idée d'une étrange espèce d'égoïsme.

férence pour la croûte, moi qui certes fais bien la même estime du pâté. Mais sais-tu bien qu'on remarque ici des effets fréquents de ta bizarre morale? On s'est plus d'une fois plaint que dans tes rapports en qualité d'essayeuse (*) tu ne rendes qu'un compte sec de la *chose* et ne dises jamais un mot du plus ou moins de mérite de la *manière.*

Fringante. — Je m'en garderais bien !... D'abord, outre que le prix de ces petites formes dont je comprends que tu veux parler hausse ou baisse au gré du caprice, c'est au *solide* qu'on doit s'attacher pour le véritable intérêt de l'établissement. Il est question d'y savoir combien monsieur un tel porte, comment il bande, combien il fout. Impartiale, je manége l'individu tant bien que je puis, et je dis ensuite, de bonne foi, quel est son produit net. C'est d'après cela, ma chère consœur, que pas un de mes essayés n'a dupé l'ordre, tandis que plus d'un des tiens t'a mérité de vertes réprimandes.

(*) On se souvient que Fringante est, pour cet objet, en partage avec Célestine.

Célestine. — Mais sais-tu bien que c'est m'en faire une ? Voudrais-tu m'accuser de remplir moins bien que toi les devoirs de notre commun emploi ?...

Fringante. — Tu caves au plus fort. Certes, mon dessein n'est pas de te désobliger; mais je crois pouvoir avancer que tu es trop bonne, et que tu tiens trop de compte aux *capricieux* des détails qui peuvent t'amuser. C'est toi, nommément, qui nous as infestés d'une légion de revireurs... Celles de nos belles dames qui n'ont pas ton fichu goût tremblent d'avance pour leur derrière, quand elles voient ballotter (*) quelqu'un des *essayés* de l'ambidextre Célestine.

Célestine. — En revanche, celles de mon bord, c'est-à-dire qui aiment tout, ne s'attendent qu'à de la grosse et de la simple besogne de la part des recommandés de mademoiselle Fringante. Cela ne revient-il pas au même?

Fringante. — D'accord.

Célestine. — Sais tu que c'est à moi qu'on a l'obligation d'avoir repêché ce joli

(*) Ici, cela veut dire *passer au scrutin.*

grand vicaire que tu avais jeté hors du réservoir, parce que, le jour de ses preuves, il avait débuté par deux préludes dans lesquels on fait pourtant aussi parade de talents, et parce que, croyant bien faire en te démontrant qu'il s'entend également bien à tout, il avait, sitôt après la première accolade, essayé de te le mettre de l'autre façon ? Tu te fâchas, tu lui dis net que ce n'était pas ce qu'il fallait dans l'ordre, tu rompis la séance, et le pauvre diable fut rejeté. Par bonheur, il avait parmi les affiliés des amies qui revinrent à la charge et répondirent de lui. Son bon droit, mieux appuyé, fut pris en considération sur nouveaux frais. Ce monsieur-là se trouve capable d'aller à six et sept. La forme exigeait qu'il subît de rechef un essai. Tu comprends bien qu'il tâcha pour lors de tomber dans ma semaine. En deux heures, il me le mit six fois à la française, avec variété de posture ; jolis entr'actes ; en un mot, toute la science des ruelles petites-maîtresses... Mais il se gardait bien de tomber dans la faute qui lui avait attiré ton improbation... Cependant, à travers mille caresses, il ne pouvait

s'empêcher de dire à mes collines les plus jolies choses du monde, et même de les baiser en soupirant. « Est-ce là tout le bien que vous leur voulez ? » lui dis-je en riant sous cape. Le dernier mot venait à peine d'échapper, déjà le comble était mis à la louange. Il reçut de ma part une belle attestation. A la plus prochaine assemblée, il fut remis au scrutin. Il y eut bien encore quelques boules noires, tant les préventions portent malheur, mais madame de l'Enginière (*), madame de Fièremotte, madame de Fraissillon et la petite de Condoux furent nommées commissaires. Chacune lui donna un jour, toutes furent enchantées et visèrent mon attestation avec éloge. Pour lors il fut reçu tout d'une voix ; mais on te déroba la connaissance de cette révision, pour ne pas te faire de la peine. Il se trouve aujourd'hui que ce grand vicaire est à la mode et que nos friandes meurent

(*) Madame de l'Enginière avait tenu parole, comme on voit. Dès qu'elle fut soumise au règlement contre lequel sa hauteur avait d'abord regimbé (voir le premier numéro), on la reçut avec transport, et la voilà déjà chargée des commissions de confiance. Cette belle duchesse avait bien été devant son jour !

d'impatience qu'il ait achevé les matrones (*) pour avoir le plaisir de s'en donner avec lui.

Fringante. — Grand bien lui fasse! Je t'avoue que dans le temps je fus un peu pi-

(*) Tout récipiendaire au-dessous de trente ans est obligé de couler à fond la première classe, c'est-à-dire celle des vieilles. A l'époque de la réception dont on parle, il y avait dix-neuf quadragénaires, dont la doyenne est encore madame la présidente de Conbanal, âgée de cinquante et un ans. La plus jeune, madame de Restez-y, venait alors de compléter son huitième lustre. A ces deux extrêmes de la liste, le nouveau reçu doit tous les devoirs à discrétion, mais pendant un seul jour pour chacune; avec les autres, il en est quitte pour un seul hommage, au choix de la dame. Une condition plus dure est de passer parmi les Villettes, les quatre jeudis du premier mois de son existence dans l'ordre, mais il s'en trouve dispensé si quelque dame, de son propre mouvement, daigne l'occuper ce jour-là, ce qui arrive toujours, pour peu que le personnage intéresse. Au surplus, s'il se trouve convaincu, soit d'avoir sollicité, soit d'avoir, par quelque manœuvre, éludé l'invitation d'une dame moins agréable pour se faire inviter ailleurs, non-seulement le frère intrigant n'est plus rachetable par les femmes, mais il tombe aux parties casuelles, c'est-à-dire, chez les Aphrodites, qu'il est, pour tous les jeudis de la première année, dévolu aux andrins, où presque tous les exécuteurs de la moyenne justice de l'ordre se piquent d'être inexorables. Pour lors, il n'y a plus qu'une ressource : c'est de recourir à messieurs de Ribaudaise, Trougalant, abbés Andouillet, du Fauxcon, et autres jeunes habitués, qui, moyennant une légère gratification, se sacrifient pour le pauvre condamné. On trouvera sans doute fort sages ces règlements qui pourvoient pour et contre à des intérêts qu'il était difficile de concilier.

quée de voir reparaître mon abbé me faisant un peu la nique, mais pourtant plutôt galamment qu'avec humeur. Et c'était toi, mademoiselle, qui m'avais valu cette petite mortification !

Célestine. — Comme tu le dis ; mais en tout bien tout honneur. J'espère cependant que nous n'en serons pas moins bonnes amies.

Fringante. — Il faudrait bien d'autres griefs pour me brouiller avec toi.

Célestine. — Avoue donc que chacune de nous a ses petites préventions, et que la mienne, qui ne rabaisse qu'un Trottignac, est beaucoup moins au désavantage de l'ordre que la tienne, qui faillit le priver du charmant abbé Dardamour...

Ici la conversation est interrompue par trois personnes attendues et qu'amène la négrillonne Zoé.

COMME ILS SE CONSOLENT.

DEUXIÈME FRAGMENT.

La scène est au pavillon des glaces.

UN PRÉLAT (*), L'ABBÉ DARDAMOUR (**), LE MARQUIS DE FESSANGE, CÉLESTINE, FRINGANTE, ZOÉ.

Célestine (allant au-devant du prélat). —

(*) Le prélat : trente-quatre ans, brun et appétissant, jolis traits, formes rondes, santé fleurie, petites manières remplies de grâces féminines ; grasseyement, peut-être plus étudié que naturel ; ton béat, qui résulte du facile amalgame d'une indomptable luxure avec une indispensable hypocrisie ; à peine sept pouces.

(**) Dardamour : vingt-sept ans ; moins matériel que le prélat, restes de manières militaires, car le personnage a commencé par servir ; il n'est pas moins luxurieux que

Arrive donc! (Elle l'embrasse.) Nous nous morfondions en attendant ici Ta Grandeur!

Dardamour et Fessange s'empressent de mettre à la portée du prélat un fauteuil dans lequel il s'établit mollement. Célestine se place sans façon sur ses genoux.

Le Prélat. — Bon Dieu! c'est que ze ne pouvais me résoudre à me mettre en voyaze pour me rendre ici. Z'étais frappé de l'idée que les yeux de tout Paris pénétraient à travers les panneaux de la voiture, et qu'on devinait que ze me rendais à ce lieu.

Pendant cette tirade, Dardamour, par les plus jolies manières, a tâché de se mettre bien avec Fringante: il réussit. De son côté, Fessange (*) fait le galant auprès de Zoé.

Célestine (au prélat). — Quelle folie!

Sa Grandeur, mais il n'a pas encore assez l'esprit de son état pour sentir la nécessité de jouer l'hypocrite; huit pouces forts et de bonne qualité.

(*) Le marquis de Fessange : le même qu'on a nommé page 174, quatrième numéro; jeune blondin de la plus jolie figure; sans caractère, capable de tout, faute de principes et par faiblesse Manquant de fortune, il est commensal du prélat, à titre de neveu à la mode de Bretagne. Il est encore, sous un autre rapport, l'allié de Sa Grandeur, et de Dardamour au même degré.

Le Prélat. — C'est aceter cer le plaisir, que d'avoir tant de peine à venir le cercer.

Célestine. — Oublie tout cela chez nous, mon bel ami. (Elle le baise.)

Le Prélat. — Ze ne vois pas ici la cère Durut.

Célestine. — Mon cœur, elle est à Paris depuis hier soir. Je l'attends à toute minute, car elle est bien nécessaire quand je suis moi-même occupée au dehors.

Le Prélat. — Plains-moi, bien çarmante Célestine, z'ai passé la plus mauvaise nuit de ma vie. Il faut que z'aie eu le malheur d'emporter quelque puce de cez madame de Vadouze, qui m'a fait tenir son cien pendant une heure sur mes zenoux ; ze me suis senti tourmenté comme un damné pendant toute la nuit entière. Mon valet de çambre n'a zamais pu trouver dans les draps le méçant animal ; z'en ai presque eu la fièvre... Heureusement, vers le zour, ze me suis endormi ; mais ze suis stigmatisé de la tête aux pieds : c'est à faire compassion !

Célestine (le baisant). — Petit roi, voilà ce que c'est que d'être sensible...

Le Prélat (soupirant). — Ah ! que dis-tu ?

Célestine (qui depuis quelques instants s'est négligemment amusée du boute-joie de Sa Grandeur). — Mais en effet je pourrais m'être trompée. Comment, monsieur ! il y a un siècle que je caresse cette breloque, et voilà comme elle y répond !... Libertin ! je gage que tu n'as pas eu toujours sur tes genoux le chien de madame de Vadouze ? Voilà bien le plus triste lendemain de noces que j'aie vu de ma vie !... (L'embrassant.) Monsieur le saint, voulez-vous bien bander ?

Le Prélat (s'animant un peu). — Tu vois bien que cela vient, petit çou (pour chou). En attendant, il faut que ze me zustifie. Ze te zure que z'ai ramené la Vadouze d'une maison, soupé et veillé avec elle, sans que z'aie à me reprocer le plus petit pécé. Elle est tout en train d'un nouveau zokuey, presque hors d'âze, qu'elle vient de se donner... Pour moi, ze lui ai conseillé de faire tout de suite de cet égrillard un çasseur... Elle en raffole ! N'a-t-elle pas voulu que ze visse comment il la sert ! Z'ai eu la complaisance de contempler tout l'ezercice. Le drôle est fort au fait et n'a pourtant zamais servi que des femmes de robe ; mais elles

commencent à en savoir aussi long que celles de cour. Eh bien ! ma cère Célestine, z'ai vu tout cela sans me sentir, et z'avais la bonté de garder le cien, qui voulait à tout moment se zeter sur l'étranzer.

Célestine. — Jalousie de métier; rien n'est plus naturel.

Le Prélat. — C'est cela ! le cien était furieux ! Z'ai failli être mordu dix fois : heureusement, z'en ai été quitte pour mes mancettes.

Célestine. — Mais, mon toutou, cela n'avance pas. Regarde à droite, à gauche: tes acolytes se conduisent beaucoup mieux que toi...

En effet Fringante est fort en gaieté, folâtrant avec le brillant boute-joie du grand vicaire. Fessange n'est pas tout à fait en aussi grande faveur auprès de la timide Zoé, mais l'espiègle négrillonne ne laisse pas de bien rire, voyant en si beaux frais d'érection l'entreprenant marquis duquel son goût serait bien de contenter la lubrique espérance ; mais elle a garde de lse aisser deviner, et même elle se propose de lui refuser les plus douces faveurs, à moins

qu'on ne lui prescrive de l'en gratifier. D'où vient ce caprice, car Fessange est joli comme l'Amour ? C'est que depuis sa malheureuse aventure avec le comte de Vitblé-reau (*) l'Adonis est déchu. L'on en a fait des gorges chaudes dans l'hospice, et Zoé se trouve du nombre de celles qui ne font point de grâce, dans leur opinion, aux bardaches amateurs.

Le Prélat. — Approcez, mes enfants... Plus resserrés, nous ferons un meilleur effet dans les glaces.

Il avait raison: les trois groupes n'étant plus qu'à deux pieds à peu près l'un de l'autre, le coup d'œil est déjà bien plus piquant. Sa Grandeur, pour lors étudiant en silence différentes manières de poser les cinq mannequins qui ne sont pas le sien, parvient, au bout de quelques minutes, à saisir un effet qui paraît l'enchanter.

Dans ce nouvel état de choses, les trois femmes sont nues: aux pieds du prélat est la négrillonne, assise sur un coussin ponceau, la bouche à portée du nonchalant engin de Sa Grandeur, et destinée à le glottiner. A droite, Dardamour, demeurant assis

(*) Voyez la page 174, quatrième numéro.

et faisant face un peu de biais au prélat, a visiblement son joujou d'amour sur le bord de celui de Fringante, légèrement écartée. Le mouvement de baiser en arrière donne à cette créature beaucoup de grâce et met les trésors de sa gorge dans la plus avantageuse exposition. A gauche, Fessange, étendu sur des carreaux verts et lilas, en regardant au plafond, voit par-dessus lui Célestine, à quatre pattes, venant à l'inverse emboucher le bijou masculin, tandis que le sien se présente ainsi tout naturellement à la bouche de l'Adonis. Ces attitudes, répétées à l'infini (dans des glaces de toute la hauteur d'une pièce éclairée d'en haut, et assez petite pour que les premiers objets ne soient pas trop fuyants), fournissent l'aspect d'une multitude variée pittoresquement.

Après avoir joui de ce coup d'œil pendant quelques instants, le prélat a le caprice de l'enrichir d'une piquante singularité. Zoé n'est plus à ses pieds, mais, non moins adroite que docile, elle a maintenant la tête en bas, toujours à portée du même objet; elle est appuyée de ses deux mains

sur les bras du fauteuil, son corps éclipsant en sens contraire celui de Sa Grandeur, qui pour lors a sur chaque épaule une cuisse de la négrillonne. On conçoit que, de cette façon, les deux routes où la nature a trouvé bon qu'on allât chercher le plaisir sont sous les yeux du voluptueux prélat, s'il abaisse ses regards, et à la merci de ses baisers, s'il a cette fantaisie. A travers l'Y que forme ainsi l'attrayante Zoé, Sa Grandeur peut aussi promener ses regards de glace en glace, et dans chacune jouir d'un tableau diversement composé.

Tout cela n'est que prélude : Fringante a la complaisance de se borner à frotter légèrement son brûlant sillon avec le bout du triomphant boute-joie de Dardamour. Célestine et Fessange se possèdent de même assez pour ne pas user complétement du bénéfice de leur attitude. Il est ordonné à Zoé d'entretenir doucement Sa Grandeur, sans l'électriser tout de bon.

Cette heureuse combinaison dure pendant quelques minutes. Pour lors l'ordonnateur se trouve au plus beau degré de roideur que lui permette l'altération un peu prématurée de ses ressorts érecteurs.

Un certain coup de sifflet, que les femelles savent être uniquement l'annonce de madame Durut, ne dérange rien. Celle-ci, avec son passe-partout, s'introduit dans la pièce...

LES MÊMES, MADAME DURUT.

Le Prélat (voyant celle-ci devant la glace). — Eh! bonzour, ma cère Durut.

Dardamour. — Soyez la bienvenue, notre maman.

Fessange (d'une voix étouffée). — Honneur à l'incomparable!

La Durut (à Fessange). — Il a bien fait de parler celui-ci, car du diable si je l'avais deviné sous sa coiffure!... Eh bien! mes enfants, il paraît que ça ne va pas mal?

Le Prélat. — Tu nous surprends aux petits pâtés.

Pour lors, il affranchit Zoé de la position gênante où pourtant elle trouvait bien quelque petite douceur, mais il la garde assise, lui donnant à couver son engin le long de sa sentine brûlante. Fessange et Célestine changent aussi d'attitude et pren-

nent un siége; Fringante et Dardamour restent comme ils étaient. L'entretien n'a point été suspendu.

Célestine. — Eh bien! Agathe, quelles nouvelles?

La Durut. — Il y en a de toutes les couleurs. D'abord l'honnête Limecœur, ayant pris querelle au spectacle de Monsieur avec un révolutionnaire, a couché sur le carreau son homme et s'est sauvé la nuit avec cent louis, notre cher Alfonse étant accouru les lui offrir comme de sa poche; mais ils sortaient tout de bon de celle de la généreuse madame de Fièremotte, qui, bien entendu, ne souffrira jamais qu'ils lui soient rendus. Entre nous, le plaisir de conserver paisiblement le bel Alfonse, moins orageux que Limecœur, a bien été de quelque poids dans les motifs de son bienfait...

Le Prélat. — Limecœur! Alfonse! c'est de l'inconnu pour moi (*).

La Durut. — Nous vous dirons en temps et lieu ce que c'est; sachez, en attendant, qu'ils sont tous deux bien aimables, sans pourtant se ressembler... Et puis une grosse

(*) Mais non pas sans doute pour le lecteur.

finesse cousue de fil blanc (*), qui a parfaitement réussi au bel Edmond... Votre Grandeur connaît celui-ci?

Le Prélat. — Le prince Edmond? infiniment.

La Durut. — Et la baronne de Wakifuth, que le trait regarde?

Le Prélat. — Wakifuth! N'avons-nous pas eu cela, Dardamour?

Dardamour. — Oui, Monseigneur, c'est l'abbé de...

Le Prélat. — Sut! ne nommons pas les masques... Eh bien! ma cère Durut?

La Durut. — Edmond, que j'ai vu se bien moquer d'un sot adorateur de la baronne, en perd la tête à son tour. Il lui a donné le 15 une fête à sa petite maison du faubourg Saint-Honoré : concert, souper délicieux, un pharaon pendant le bal. Les fonds de la banque étaient le montant en espèces du riche legs destiné à la baronne par l'infortuné comte dont innocemment elle a causé la mort (**). Un quidam, ci-

(*) Phrase proverbiale que tout le monde ne connaît peut-être pas, mais on n'y peut rien.

(**) Voyez page 46, numéro cinq.

devant valet de chambre du prince, et très-adroit manipulateur, taillait; cet homme avait le mot : à chaque taille, deux cartes connues devaient gagner chacune quatre fois. Le prince, de moitié avec la baronne, pontait sur ces cartes avec vingt louis. On conçoit que ces associés ont eu bientôt fait sauter la banque. L'or évanoui, les bijoux de prix ont paru : « Dernière taille. Cette montre contre trente louis... » Perdue. « Cette bague contre les soixante... » Perdue. « Cent vingt louis contre ce brillant... » Le brillant à tous les diables. Et le banquier de jouer, tout au mieux, le déchirement, le désespoir!... Bref, maison nette. Il sort furieux et de l'air d'un homme qui va se tirer un coup de pistolet. Le jeu fini, les associés partagent... « Madame la baronne, va mon gain contre le vôtre, à rouge ou noire?... » Le coup est fou... La baronne hésite,... ose pourtant : « Rouge! » Elle a gagné. La coupe était sûre : dans un talon qui se trouve là, comme par hasard, toutes les cartes rouges étaient au-dessous, les noires au-dessus. Quant à la galerie, tel avait gagné, tel avait perdu, sans toutefois

que la supercherie du prince eût pu faire du tort à personne. Il ne faut cependant pas qu'Edmond, en apparence si magnifique sans qu'il lui en coûte un sou du sien, se flatte de captiver par ce trait la luxurieuse baronne. L'heureuse fortune qui vient d'arriver à celle-ci ne ferme point son cœur à l'humanité qui lui est si naturelle. Son premier soin est de chercher l'infortuné tailleur; elle le trouve, le console, et lui offre, à titre de prêt, tout son comptant pour qu'il revienne tenter le sort; mais il jure, lui, que de ses jours il ne taillera. Cependant il ne refuse pas d'écouter les douces raisons que la beauté daigne opposer à son prétendu désespoir : il se laisse persuader qu'il faut vivre, et pour qu'il y reprenne un peu de goût, on le comble des plus intimes faveurs auxquelles est encore ajouté le bienfait de l'une des plus belles pièces de ses dépouilles supposées. Comme le bien est doublement beau quand il est fait secrètement, la baronne a si bien pris ses mesures qu'Edmond la cherche vainement partout : elle est introuvable ;... mais au bout d'une heure elle reparaît...

Dardamour. — Oh ! parbleu ! le trait est unique ; je veux en divertir ce soir chez...

La Durut. — Tout doux, monsieur l'abbé. Ceci reste entre nous. Quoique la société fût composée de personnes toutes fort estimables, la partie doit demeurer d'autant plus secrète qu'Edmond ne voudrait pas qu'on sût dans Paris qu'on a joué chez lui.

Dardamour. — C'est autre chose.

Fessange. — Tu me permettras cependant, ma chère Durut, de t'observer qu'à travers cette collection de personnes fort estimables il y avait l'héroïne elle-même, madame de Wakifuth.

La Durut. — Qu'à cela ne tienne ! il y avait bien aussi votre cher ami, le comte de Vitbléreau.

Ce nom, cité par malice, rappelle cruellement au trop caustique Fessange son humiliante aventure du bal des parieurs. Célestine et même Zoé ne peuvent s'empêcher de rire malignement et aux éclats. Voilà ce qu'on gagne à manquer d'indulgence quand on est soi-même dans le cas de la réclamer.

Fessange (interdit). — Prenez que je n'ai rien dit, madame Durut, et continuez votre intéressante gazette.

La Durut (au prélat). — Voici, pour le coup, une bonne nouvelle. Je vous annonce, pour la première assemblée, un travail rédigé par Culigny, et sur l'objet duquel il a déjà pressenti la plupart des membres des deux sexes dont l'avis est de quelque poids dans l'ordre. Il s'agit de démontrer la convenance et la nécessité d'exclure de la fraternité quelques individus qui la dégradent, c'est-à-dire les andrins. Ils ne résisteront pas à un décret funeste pour eux qui ordonnera la radiation : 1° de quiconque n'aura pas requis une femme, comme telle, pendant l'espace de trois mois; 2° de quiconque sera convaincu d'avoir pris ses ébats avec un être masculin âgé de plus de dix-huit ans. J'espère que, pour le coup, tous nos fieffés gadouards vont être mis une bonne fois à la porte.

Le Prélat. — Z'aime à la fureur cet arranzement. Il faut de la décence partout. Ze n'ai cessé de soutenir dans nos assemblées qu'il serait possible de rendre l'ordre

de si bonne compagnie, qu'on pourrait enfin avouer publiquement d'en être. Cependant, dix-huit ans! c'est un peu court... Voilà Fessanze, par exemple, qui en a dix-neuf.

La Durut. — Eh bien?

Le Prélat. — Z'en appelle à Dardamour: ne serait-ce pas domaze... hein?

Dardamour. — On pourra, monseigneur, proposer quelque amendement (*), comme deux ou trois ans de plus.

Le Prélat. — Cela me paraît fort saze. Z'irai sans faute ce soir me faire inscrire cez le vicomte pour lui marquer mon estime au suzet de l'important service qu'il rend à la fraternité.

A travers cette presque sérieuse conversation, Sa Grandeur, Fessange et le grand vicaire lui-même ont baissé pavillon. Au premier moment de silence, Fringante, d'un seul baiser, ravive Dardamour. Fessange aussi n'a pas plutôt reçu quelque marque d'intérêt de la part de Célestine, qu'il redevient lui-même fort intéressant. Il n'y a que

(*) L'aristocratie se sert au besoin de quelques nouveaux termes et, qui pis est, de quelques-unes des manières de son ennemie mortelle. On pourra s'en repentir.

le prélat qui demeure encore l'oreille basse, mais la caressante Zoé ne tardera pas à la lui faire redresser. Enchanté des petits soins qu'elle lui donne, il la dévore de caresses. Un bon effet, quoique lent dans ses progrès, le prévient encore davantage en faveur de la négrillonne.

Le Prélat. — Que penserais-tu de moi, ma cère Durut, si ze dérozeais auzourd'hui au prézuzé que tu me connais pour les appas africains, car tu sais que ze n'eus zamais le cœur de tâter d'une négresse ?

La Durut. — Monseigneur, je dirais que vous faisiez bien quand vous vous passiez d'une chose qui ne vous tentait pas, et que vous ferez encore mieux de vous la donner quand enfin elle vous promet du plaisir.

Le Prélat. — Ze m'étais figuré que c'était abominable, une noire, et maintenant ze trouve que c'est çarmant... Oui, ze vais t'avoir, petite Zoé.

Zoé. — C'est bien de l'honneur à moi, monseigneur.

Le Prélat (la baisant). — Et ze crois pour moi bien du bonheur. Allons, Fes-

sanze! Dardamonr! (Il chante.) « Tôt, tôt, tôt, battons çaud, bon couraze (*)! »

La Durut (achevant). — « Il faut avoir cœur à l'ouvrage. »

Tous (répétant en chœur). — « Il faut avoir cœur à l'ouvrage. »

En même temps Durut s'est hâtée de former sur le tapis, avec des coussins, trois espèces de lits. Sa Grandeur va occuper celui du milieu. Couchée sur le dos, elle a la fantaisie de se faire travailler par Zoé, d'avoir du plaisir sans fatigue. Des deux côtés sont jetées, Fringante sous Dardamour, Célestine sous Fessange. C'est à qui s'en donnera le mieux. Le groupe de Fringante avec le grand vicaire est pétulant; celui de Célestine avec le petit marquis est plus voluptueux. Quant au prélat et Zoé, l'indolence, l'art et le caprice président à leurs ébats. Zoé, brûlante, est aussi remplie d'amour-propre. La préférence de Sa Grandeur flatte au dernier point une petite subalterne que d'importants succès peuvent seuls dégager enfin des liens de la domes-

(*) Refrain du vaudeville du *Maréchal-ferrant*, opéra comique de Philidor.

ticité. Madame Durut, après avoir joui pendant quelque temps d'un spectacle toujours charmant, toujours nouveau pour elle, s'éclipse à la sourdine, vers le dénoûment de cette besogne où personne ne pense plus qu'à soi.

LES MÊMES, moins MADAME DURUT.

Le Prélat. — Eh bien! mes amis, comment vous trouvez-vous de vos sampionnes?

Dardamour. — C'est de ce moment, monseigneur, que j'apprends à connaître tout ce que vaut la mienne : Fringante est un trésor!

Fessange. — Célestine est le paradis!

Le Prélat. — Peste soit du polisson! il me vole ce que z'allais dire de ma petite Zoé. Ze ne sais plus à présent à quoi la comparer;... si fait pourtant,... à l'enfer!...

Zoé (étonnée). — A l'enfer! moi?

Le Prélat (la caressant). — Ne te fâce pas, mon enfant, tu en as la çaleur. Du reste, il n'y a pas de comparaison qui ne cloce. (Il la baise assez amoureusement pour la rassurer, si elle pouvait avoir

quelque humeur d'un propos qu'a rendu à peu près bête l'envie de s'exprimer avec singularité).

Célestine (à Fessange qui lime encore). — Nous recommençons donc?

Fessange. — Aurais-tu la désobligeante envie de me laisser là?

Célestine. — Non, mais...

Le Prélat. — Célestine a raison : il faut croiser les zouissances. Viens, Fessanze; ze veux que tu le mettes à cette petite. Pendant la cérémonie, que ze verrai bien à mon aise (à Célestine),...nous nous amuserons. Le veux-tu bien, céleste enfant?

Célestine. — De toute mon âme, dès que cela peut te faire plaisir.

Déjà Fessange est en devoir d'obéir avec Zoé, qui, dès qu'elle ne raisonne plus sur la bardacherie de Fessange, est vivement émoustillée par ce qu'il a d'agréments. Tout près d'eux est le voluptueux prélat, dans un large fauteuil, d'où il ne perd pas non plus de vue Fringante et Dardamour. Célestine, sur les genoux de Sa Grandeur, s'occupe sur-le-champ à faire redevenir digne du même titre un engin qui a consi-

dérablement perdu de sa contenance, quoique déjà deux fois une bonbonnière, dûment fournie de diabolini, ait été appelée à son secours. Cependant Fringante attire sur elle tous les regards par un cri vif qui lui échappe;... c'est l'effet d'une supercherie du grand vicaire. Tandis qu'il fait semblant de doubler, bon jeu, bon argent, avec sa belle dont il a follement élevé les jambes en l'air, lui tenant les cuisses embrassées contre la poitrine (attitude très-favorable, pour lui-même et pour les autres, au plaisir de voir ce qu'il fait), il s'est subtilement dérobé, pour heurter, sans dire gare, à la porte au-dessous. Du train dont Fringante allait, elle s'est elle-même à moitié joué le tour. Son mécompte, son étonnement, un petit mal, c'est tout cela qui l'a fait crier. Cependant, avec de l'adresse et dans une posture si avantageuse à la chose, d'ailleurs à moitié faite, le stratagème réussirait peut-être, mais il échappe trop tôt à l'arrogant

Dardamour. — Cela me revenait; on ne m'essaye plus, ma belle enfant, c'est moi qui me fais essayer. Je fus une fois victime

de ton caprice; il s'agit maintenant d'endurer le mien.

Il ne connaissait pas Fringante. En premier lieu, bien éloignée d'avoir pour Dardamour l'infatigable complaisance de Célestine, mais surtout fière, ne supportant pas d'être contrariée, et très-aisée à fâcher, elle se débat, se dégage, frustre tout net le grand vicaire au plus beau moment, et lui donne le chagrin de tirer son coup en l'air.

Le Prélat (voyant leur mésintelligence). — Eh bien! eh bien! il y a du bruit dans le ménaze! C'est zoli, vraiment!...

Fringante accourt occuper l'autre genou du prélat, et se met tout de suite à partager gaiement l'exercice de sa collègue. Deux doigts de chacune émeuvent artistement le boute-joie béni, qui bientôt recouvre tout son contingent de roideur. C'est à cela que se passe le temps de la séance de Fessange dans les bras de la voluptueuse Zoé. Dardamour, imparfaitement heureux, marque une grande envie de se mettre en tiers et de prendre sur l'attrayant marquis une revanche de l'outrage qu'il vient d'essuyer; mais Monseigneur, qui se délecte à voir le

couple bricoler, faire assaut le plus joliment du monde, ordonne d'un regard imposant qu'on les laisse consommer sans trouble.

Après l'affaire,

Le Prélat (gaiement). — Eh bien, Fessanze, qu'en dis-tu?

Fessange, pour toute réponse, vient baiser avec reconnaissance la main presque féminine de son protecteur. Alors commence entre les masseuses une badine altercation. Tour à tour chacune d'elles veut chasser l'autre, en lui donnant un petit coup sur les doigts, et semble prétendre à l'honneur de finir seule la commotion électrique qu'elles administraient solidairement à Monseigneur. Quoique ce débat flatteur ajoute infiniment à la joie du prélat, il ne souffrira pas qu'on lui fasse répandre à vide son précieux élixir. — Un moment, continue

Le Prélat. — Si z'en avais deux, mes poulettes, ze ne serais nullement embarrassé; mais ze le suis maintenant du çoix. Arranzez-vous : laquelle me veut?

Célestine et *Fringante* (ensemble). — Moi! — Moi!

Le Prélat (transporté). — Çarmantes! (Il leur distribue des baisers.) Eh bien! mes petites reines, le sort en décidera.

Le mot n'est pas plutôt lâché que Fringante, qui peut, en étendant le bras, atteindre Dardamour (en arrêt, et tout fier de sa tenue), lui saute au penil et en arrache une pincée de poils.

Fringante (à Célestine). — Pair ou non? Si tu devines, Monseigneur est à toi.

Célestine (sans hésiter). — Pair! (On compte : c'est impair.)

Fringante (riant et faisant à Célestine un pied de nez). — J'ai gagné, j'ai gagné! déniche!

Au surplus, le grand vicaire n'a trouvé nullement plaisant de faire ainsi les frais de la chance. Il grimace de ce dont les autres rient aux larmes.

Laissons cette bande, et faisons un tour ailleurs.

IL N'Y A PLUS D'ENFANTS.

TROISIÈME FRAGMENT.

Chez madame Durut.

LE MARQUIS DE LIMEFORT (*), MADAME DURUT.

La Durut (avec transport). — Eh! te

(*) Le marquis de Limefort : on'a parlé, page 106 du numéro quatre, de certains parents qu'a le chevalier de Limefort. Le marquis est cousin germain. Celui-ci est un grand brunet de trente-huit ans, qui plaît sans régularité, fait à peindre, à l'air noble, à la physionomie chevaleresque, vraiment homme de cour, quoique sans morgue et détestant toute espèce d'intrigue ; plus voluptueux que tendre, vrai sybarite, malgré cela, bon militaire. Brûlant pour ses maîtres, mais avec jugement, il n'a pas laissé dégénérer en aveuglément son enthousiasme pour leur cause sacrée : il a donc eu le bon esprit de ne pas se laisser enfiévrer par les charlatans et les

voilà, mon beau fils. (Elle lui saute au cou et le dévore de caresses.)

Le Marquis. — Tu vois, ma chère Agathe, un humain qui n'est pas encore entré dans Paris (il est en effet en voyageur), car il croyait te devoir son premier hommage. Certes, je ne sortirai pas d'ici sans avoir donné la mort à l'ennui qui courait à franc étrier derrière moi depuis Coblentz.

La Durut. — Tu nous reviens donc, tout de bon?

Le Marquis. — Oh! puissé-je n'avoir jamais bougé de Paris! Quelques frères m'imiteront, mais, en revanche, nombre d'autres ont tout à fait perdu la tête, et, comme les compagnons d'Ulysse, se sont laissé métamorphoser.

La Durut. — En bêtes?

Le Marquis. — Pis encore, s'il était possible, et d'autant plus bêtement que je n'ai point vu là-bas de Circés. Les jolies femmes à qui le titre d'enchanteresse pour-

bas valets qui lui semblent même gâter les affaires d'outre-Rhin. Comme Aphrodite le marquis est très-ordinaire, car il ne porte que sept pouces, mais d'excellente qualité.

rait convenir sont précisément celles qui ne se mêlent de rien que de se divertir. La grande faiseuse d'intrigues et de pots-pourris dégoûterait bien plutôt que de charmer. N'importe! du grand au petit, les gobe-mouches en font leur idole... Grand bien leur fasse!... (Il bâille.) Pardon...

La Durut. — Pauvre marquis, si je ne craignais de renouveler tes douleurs, je te prierais...

Le Marquis. — De te le mettre? Tu me préviens,... car depuis deux grands mois...

La Durut. — Tout doux, mon cher : c'est aujourd'hui chez moi vigile et jeûne.

Le Marquis. — Ah! je conçois! Cependant, ma chère Agathe, il faut absolument... Tiens,... vois-tu? (Il produit un boute-joie brûlant et qui donne des signes du plus urgent besoin.)

La Durut. — C'est que, d'honneur! je ne sais comment t'arranger.

Le Marquis. — La belle Célestine?

La Durut. — On la tient.

Le Marquis. — Fringante?

La Durut. — Elle est occupée.

Le Marquis. — Eh bien! la poupée d'ébène, Zoé?

La Durut. — C'est un sort : elle est en affaire aussi.

Le Marquis. — Que diable!... Juge donc. (Il lui prend une main et la porte sur ce qu'on a dit qu'il a montré.)

La Durut. — Sapristi!... c'est du fer!... mais en attendant, ceci pourrait-il?... (Elle administre légèrement un secours fictif.)

Le Marquis. — Non, non, parbleu!... Quoi donc! pas une pensionnaire?

La Durut. — Si fait. La petite Mottenfeu, si le cœur t'en dit?

Le Marquis. — Comment! elle est de retour?

La Durut. — Il y a déjà six semaines.

Le Marquis (après un peu de réflexion). — Je l'ai tant eue... depuis le collége, et même encore à Londres...

La Durut. — Pourtant elle est toujours une excellente jouissance.

Le Marquis. — D'accord! Mais je veux du plus frais.

La Durut. — As-tu cinquante louis à sacrifier, je te livre un de mes pucelages?

Le Marquis. — Pourquoi pas? Justement j'ai gagné, de colère, sept cents louis en

passant par Ems (*) : je puis donc me passer une fantaisie agréable.

La Durut. — Que te faut-il?

Le Marquis. — Mais un pucelage, ne l'offrais-tu pas?

La Durut. — Je voulais dire : brun ou blond? mûr ou vert? J'ai du onze, du douze, du treize et du quatorze. Faisons mieux, viens là dedans. (Elle le conduit dans un cabinet.) Voici tous les portraits (**), renouvelés il y a quinze jours.

Le Marquis. — Délicieux!... Je ne sais, ma foi! que choisir... Tiens, cette blondine!

La Durut. — C'est une fureur! on en veut toujours à ce petit mouton qui rêve. On la nomme Dolente, elle a quatorze ans, la plus jolie taille du monde. Tu vois ses grands yeux d'azur et sa bouche moins fendue qu'eux? Eh bien! malgré cela, je ne te la conseille pas.

Le Marquis. — Pourquoi?

(*) Endroit où il y a des bains chauds, à quelque distance de Coblentz. On y joue comme à Spa, Aix et autres coupe-gorge.

(**) Ce sont ceux des onze camillonnes qui composent avec Zoé, leur chef, la douzaine qu'entretient, de fondation, madame Durut.

La Durut. — C'est du réparé : j'ai déjà placé quatre fois son imberbe pucelage...

Le Marquis. — Ah, Durut, tu te mêles aussi de tricher! N'as-tu pas de honte?

La Durut. — Les temps sont durs, il faut de l'entregent pour se tirer d'affaire...

Le Marquis. — Mais la bonne foi?

La Durut. — Je n'en dois qu'aux frères. Aussi vois-tu que je ne veux pas t'attraper. Je réserve ma Dolente pour un fin Anglais, qui se prétend connaisseur, et à qui je veux faire payer cher l'indéchiffrable vertu d'une petite gueuse qui le trompera d'autant mieux, que, sur l'étiquette du sac, il la prendra pour un de ces modèles d'après lesquels peignent les romanciers de Londres. Moitié naturel, moitié talent, mon ingénue duperait Satan lui-même, tout rusé qu'il est... (Voyant le marquis occupé d'un portrait.) Ce que tu considères là est ton fait.

Le Marquis. — J'allais te consulter.

La Durut. — Mademoiselle Violette n'a que treize ans, mais si je ne l'avais pas muselée, depuis longtemps son affaire serait faite. Il n'y a pas de camillon, de jardinier, et même de marmiton, qu'elle

n'ait attaqués. Par bonheur, de crainte d'être chassés, ils m'ont avertie. D'ailleurs, on ne perd rien à maintenir ma police. Bref, c'est chez Violette une si belle fureur d'être enfilée, que l'autre jour elle me suppliait de lui donner la clef des champs, si je n'aimais mieux recevoir les six louis qu'elle a de bon à la masse, pour que je lui fournisse n'importe quelle espèce de fouteur.

Le Marquis (d'un ton railleur). — On doit s'estimer fort heureux de servir une jeune personne aussi vivement inspirée; cependant est-elle aussi jolie que je la vois là?

La Durut. — Dix fois mieux. Ces croquis, faits à la hâte, ne sont que du premier élève du peintre attitré. Je te les donne, sans exception, pour fort au-dessous des originaux.

Le Marquis. — Je meurs d'impatience d'endoctriner mademoiselle Violette...

La Durut. — Tu vas la voir. (Durut sonne; on répond du dehors, à la manière indiquée.) Violette? (On marque que l'ordre est entendu.)

Le Marquis (sa bourse à la main). — Voici de l'or, ma bonne amie.

La Durut (refusant). — Eh fi ! tu te crois donc au bordel ? On ne paye point d'avance : il faut avoir *eu*. Si ce que je t'offre n'allait pas valoir le prix que j'y mets, rien de fait, mon cher ; si l'objet ne te plaît pas, une autre ; c'est ton droit de frère, et mon devoir, non moins que mon plaisir, car tu sais, marquis, que de tous nos Limefort (*) c'est toi que j'ai le plus aimé...

Le Marquis. — Comme je suis celui qui se pique pour toi des meilleurs sentiments... (On frappe d'une certaine manière...)

La Durut. — Voici Violette. Entrez !...

LE MARQUIS, MADAME DURUT, VIOLETTE (**).

A la vue de celle-ci, le marquis, pénétré d'étonnement, s'écrie : « C'est Hébé ! »

(*) L'ordre avait le bonheur alors de posséder six frères de ce nom, qui presque tous étaient dignes de le porter.

(**) Violette : délicieuse brune ; elle est coiffée à l'enfant, avec un ruban vert autour de ses cheveux à peine poudrés, et vêtue d'un simple peignoir garni de mous-

La Durut. — Approchez, Violette ; voilà monsieur qui veut bien mettre fin à vos peines.

Violette (se jetant dans les bras de madame Durut). — Ah! maman.

La Durut. — Petite folle, c'est à lui qu'il fallait courir.

Violette (tenant encore madame Durut embrassée, promène sur le marquis un regard examinateur, mêlé de crainte et d'espoir). — Monsieur, que je n'ai jamais vu, pardonnera...

Le Marquis (à madame Durut). — La friponne veut d'abord me juger.

En même temps, Violette s'élance avec

seline rayée, par-dessus une chemise de toile de Hollande. Tendron pétillant de fraîcheur et de santé ; petit front à sept pointes, yeux médiocrement grands, mais volcaniques, larges prunelles noires, sourcils tracés comme au pinceau ; fossettes aux joues et au menton, couleurs d'une extrême vivacité ; joli méplat au bout d'un petit nez en l'air ; dents courtes, merveilleusement rangées, et de l'émail le plus sain ; légère dose d'embonpoint ; gorge naissante, fière et boudeuse, de neige sillonnée d'azur ; fossettes rosées partout où il est joli d'en avoir ; petons et menottes du plus agréable modèle ; motte relevée, déjà duvetée de filets d'ébène, mais rares et doux : ce qu'on ne peut apercevoir qu'après avoir démuselé la plus mutine de toutes les moniches de l'hospice. Cette cérémonie n'aura lieu qu'à propos ; mais on ne veut pas faire languir le lecteur.

un transport fougueux et embrasse le marquis. Mais au lieu de le baiser, elle colle sa tête contre une oreille de l'amateur, se pressant au surplus violemment contre lui.

Le Marquis (continue). — Elle est charmante.

Durut fait au marquis des mines qui expriment qu'il trouvera bien du plaisir à posséder cette fillette. Elle veut ensuite s'esquiver, mais...

Violette (s'en apercevant). — Ah ! maman ! ne m'abandonnez pas ; restez ici pour m'apprendre ce qu'il faut que je fasse...

Le Marquis. — M'embrasser d'abord, petit ange, si je n'ai pas le malheur de te déplaire.

Violette (après l'avoir baisé convulsivement vingt fois). — Vous, me déplaire ! (Elle demeure longtemps la bouche collée sur celle du marquis.)

Le Marquis (ensuite). — Eh bien ! Durut, ne voilà-t-il pas un volume de belles phrases ?

Violette palpite, sanglote, et ne peut s'empêcher de plonger sa main dans les trésors dont elle est prévenue que le mar-

quis veut bien lui faire part. En même temps Durut vient dénouer une ceinture de ruban violet et les attaches de la collerette. Peignoir, chemise, tout est enlevé. Un modèle dont Boucher aurait fait la *Pièce à choisir*, mais dont il n'aurait su dessiner assez correctement les beautés infinies, étonne les yeux et les mains du marquis. Celui-ci transporte pétulamment Violette sur une duchesse, où déjà Durut a pris place, assise, se proposant de servir d'oreiller à la jeune victime dont Vénus va recevoir le sacrifice délicat... L'ardeur du marquis est si grande que la bonne Durut croit devoir lui recommander des ménagements... Soit obéissance, soit galanterie, soit raffinement de volupté, Limefort prélude et veut d'abord baiser la plus fraîche de toutes les virginités; mais Violette, rugissant au moindre contact, plante les doigts dans les cheveux du langayeur et lui donne, en l'attirant violemment, une preuve presque cruelle du plus impatient désir. Il faut y sacrifier toutes les gradations délicates... A peine le glaive du sacrificateur se fait-il sentir, que, se poussant au-devant de sa pointe brûlante,

Violette (s'écrie) : — Ah! maman! maman!... On me le fait!... maman!... (Un mélange de lascive frénésie et de vive douleur fait que Violette roule des yeux, siffle des lèvres, se dérobe à moitié, puis aussitôt se roidit au-devant de l'instrument de la difficile opération. Elle s'écrie:) Maman... ah!... ah!... (Plus fort et plus brusquement ?) Maman !

Pour le coup l'inition est à son comble, et des flots brûlants inaugurent le sanctuaire du plaisir... Violette est pendant quelques instants comme morte. Elle a pâli tout à coup, ses dents se sont serrées, ses yeux fermés clignotent, son sein bondit avec précipitation. D'une main elle tord les jupes de madame Durut; des ongles de l'autre elle laboure les matelas de la duchesse... Cet état violent dure bien deux minutes, après quoi, jetant brusquement ses bras autour du cou du marquis, rouvrant les yeux et lui décochant un baiser à bouche ouverte, elle semble vouloir l'engloutir. « O mon Dieu! mon Dieu! mon sauveur ! » lui dit-elle, en sons à peine articulés. Bientôt après le marquis recom-

mence, ou plutôt il commence seulement alors cette gentille manœuvre à laquelle la nature attache de si délicieux effets. Violette l'endure avec courage, en jouit avec transport. Durut, alors, voyant toutes choses se passer à merveille, substitue un carreau à ses genoux et se retire... On devine que c'est sans compliments. Elle met les heureux sous clef.

LE MARQUIS, VIOLETTE.

Violette (après avoir pris et donné des soins de propreté). — Oh! monsieur! vous que je ne sais comment nommer, mais que je vais aimer toute ma vie!... quel bon génie vous a donc soufflé dans l'oreille de demander Violette?

Le Marquis. — Ton portrait, petite amie; il n'a fallu qu'y jeter les yeux pour brûler de t'avoir.

Violette. — Que ç'ait été précisément moi, comme cela est heureux! tandis qu'elles étaient aussi toutes là!

Le Marquis. — Je n'y ai vu que Violette.

Elle lui saute au cou et le dévore de baisers...

Violette. — Si vous étiez bien aimable, vous viendriez tous les jours, entendez-vous? de peur que... voyez-vous bien... car... il se pourrait que maman l'oublie... et je ne voudrais pas, moi, que ce fût un autre qui voulût...

Le Marquis (avec feu). — L'adorable enfant! Eh bien! veux-tu que je m'arrange avec Durut pour qu'elle te cède à moi?

Violette (avec passion). — Oh! oui!... Tiens... vois-tu, je suis riche, j'ai six louis à la caisse... Je les abandonnerai tout de suite à notre maman pour qu'elle se procure qui me remplace. Et puis tout ce que la Providence m'enverra d'argent, tout, je le lui donnerai, jusqu'à ce qu'elle se croie dédommagée de ne m'avoir plus; car elle m'a fait tant de bien! Je serais bien ingrate de lui faire du tort.

Le Marquis (enchanté). — La bonne petite âme! Va, mon enfant, ce sera mon affaire.

Violette. — O mon roi! comme vous parlez! il me semble que je vois un pro-

phète! (Un baiser.) Un saint (*)! (Un baiser.)

Le Marquis (gaiement). — Tu me fais infiniment d'honneur !

Violette. — Voyons donc, que je considère encore un peu cette *affaire* qui m'a fait un si joli mal... Bon Dieu! lui en aurais-je fait aussi ? comme la voilà rouge !... Bonjour, beau joujou. (Elle le baise.) O mon cher monsieur, que vous avez donc bien fait de me demander ce matin! Tenez, (Elle tire de sa poche une lime d'Angleterre.) voici ce que je m'étais fait apporter hier, pour mes six francs, par Gervais, dans un rouleau d'orgeat.

Le Marquis. — On te friponnait pas mal. A quoi bon cet outil ?

Violette. — Ce soir, Belamour devait travailler à une fichue ceinture... Tu le connais pourtant... O mon Dieu! pardon, je suis une malapprise.

Le Marquis. — Non, non, mon petit ange, tu me fais plaisir. Tu demandais si je connais Belamour ? Sans doute ; j'ai tant soit peu cet honneur-là.

(*) Reste des idées premières.

Violette. — Eh bien! c'est un joli garçon, n'est-ce pas?

Le Marquis. — Assurément.

Violette. — Je ne dis pas cela parce que nous nous ressemblons, mais il m'aime tout plein... (Elle rougit.) Oh! mais je n'avais pas l'honneur de vous connaître, quand nous sommes convenus de cela. Il devait, ce soir, arrive qui plante, briser le maudit cadenas, et puis...

Le Marquis (pour l'amuser). — Et puis?

Violette. — Dame! voyez qu'il est malin de vouloir que je lui dise quoi! Il y a déjà Bellotte (*) et Mimi qui y ont passé avec lui... Ne nous vendez pas, du moins?...

Le Marquis. — Je n'ai garde d'abuser de ta confiance!

Violette (avec la gaieté de l'espièglerie.) — Bellotte et Mimi, qui n'ont que onze ans chacune, et à qui notre maman n'a pas pensé seulement de mettre un *qu'on y touche*; elle appelle cela comme ça.

Le Marquis. — Fort bien.

(*) Deux camarades de Violette. Bellotte est celle qui priait à l'ermitage

Violette. — Belamour, comme je dis, leur a fait cela, mais sûr! Elles en sont fières comme des reines! Oh! si maman Durut savait!... elle les étranglerait tous trois!...

Le Marquis. — Il faut se garder de jaser. Les petits garçons...

Violette. — Ces imbéciles-là? Nous daignons bien leur parler seulement! et puis il faudrait voir qu'ils se donnassent les tons d'observer notre conduite... Monsieur Belamour, c'est différent: c'est le capitaine, celui-ci... Quant aux soldats, c'est mademoiselle Zoé qui en fait ses choux gras. Elle les prend tous où elle peut les attraper, et pan!... C'est elle déjà qui a fait chasser Loulou.

Le Marquis. — Va, c'est assez; je n'ai pas besoin de savoir tout cela, moi.

Violette. — Est-ce qu'on ne dit pas tout à son amoureux?

Le Marquis (riant). — C'est parler; ainsi tu veux bien que je sois ton amoureux?

Violette. — Belle demande!

Le Marquis. — Et Belamour?

Violette. — Oh! c'était de dépit d'être comme ça barricadée! et puis on a tant d'envie de faire ce qui n'est pas permis! Voyons, voyons encore. (Elle cherche le boute-joie du marquis.) Le voilà qui dort... Dors, mon mignon... (Le boute-joie bat à la main.)

Le Marquis. — Tu vois qu'il n'a pas le sommeil dur.

Violette. — Comme il est drôle! (Elle se jette dessus, le reçoit dans sa bouche, le glottine à merveille, et lui rend ainsi toute sa première vigueur.)

Le Marquis (s'écriant). — C'est une houri! Cette enfant fera le bonheur de ma vie! (Il n'y tient plus, il la fait relever, l'attire sur lui, jambe de çà, jambe de là, et le plante avec ménagement, attitude si charmante quand on veut filer le plaisir.)

Violette (avec sentiment). — O bon ami!

Cette séance est longue. Tour à tour Violette folichonne et s'affecte. Elle a pour le coup du plaisir sans douleur. A mesure que l'opération s'avance, il lui échappe plus rarement de ces riens éloquents que nous n'osons jamais estropier dans le moule du

Violette. — Belamour, comme je dis, leur a fait cela, mais sûr! Elles en sont fières comme des reines! Oh! si maman Durut savait!... elle les étranglerait tous trois!...

Le Marquis. — Il faut se garder de jaser. Les petits garçons...

Violette. — Ces imbéciles-là? Nous daignons bien leur parler seulement! et puis il faudrait voir qu'ils se donnassent les tons d'observer notre conduite... Monsieur Belamour, c'est différent : c'est le capitaine, celui-ci... Quant aux soldats, c'est mademoiselle Zoé qui en fait ses choux gras. Elle les prend tous où elle peut les attraper, et pan!... C'est elle déjà qui a fait chasser Loulou.

Le Marquis. — Va, c'est assez; je n'ai pas besoin de savoir tout cela, moi.

Violette. — Est-ce qu'on ne dit pas tout à son amoureux?

Le Marquis (riant). — C'est parler; ainsi tu veux bien que je sois ton amoureux?

Violette. — Belle demande!

Le Marquis. — Et Belamour?

Violette. — Oh! c'était de dépit d'être comme ça barricadée! et puis on a tant d'envie de faire ce qui n'est pas permis! Voyons, voyons encore. (Elle cherche le boute-joie du marquis.) Le voilà qui dort... Dors, mon mignon... (Le boute-joie bat à la main.)

Le Marquis. — Tu vois qu'il n'a pas le sommeil dur.

Violette. — Comme il est drôle! (Elle se jette dessus, le reçoit dans sa bouche, le glottine à merveille, et lui rend ainsi toute sa première vigueur.)

Le Marquis (s'écriant). — C'est une houri! Cette enfant fera le bonheur de ma vie! (Il n'y tient plus, il la fait relever, l'attire sur lui, jambe de çà, jambe de là, et le plante avec ménagement, attitude si charmante quand on veut filer le plaisir.)

Violette (avec sentiment). — O bon ami!

Cette séance est longue. Tour à tour Violette folichonne et s'affecte. Elle a pour le coup du plaisir sans douleur. A mesure que l'opération s'avance, il lui échappe plus rarement de ces riens éloquents que nous n'osons jamais estropier dans le moule du

Violette. — Belamour, comme je dis, leur a fait cela, mais sûr! Elles en sont fières comme des reines! Oh! si maman Durut savait!... elle les étranglerait tous trois!...

Le Marquis. — Il faut se garder de jaser. Les petits garçons...

Violette. — Ces imbéciles-là? Nous daignons bien leur parler seulement! et puis il faudrait voir qu'ils se donnassent les tons d'observer notre conduite... Monsieur Belamour, c'est différent : c'est le capitaine, celui-ci... Quant aux soldats, c'est mademoiselle Zoé qui en fait ses choux gras. Elle les prend tous où elle peut les attraper, et pan!... C'est elle déjà qui a fait chasser Loulou.

Le Marquis. — Va, c'est assez; je n'ai pas besoin de savoir tout cela, moi.

Violette. — Est-ce qu'on ne dit pas tout à son amoureux?

Le Marquis (riant). — C'est parler; ainsi tu veux bien que je sois ton amoureux?

Violette. — Belle demande!

Le Marquis. — Et Belamour?

Violette. — Oh! c'était de dépit d'être comme ça barricadée! et puis on a tant d'envie de faire ce qui n'est pas permis! Voyons, voyons encore. (Elle cherche le boute-joie du marquis.) Le voilà qui dort... Dors, mon mignon... (Le boute-joie bat à la main.)

Le Marquis. — Tu vois qu'il n'a pas le sommeil dur.

Violette. — Comme il est drôle! (Elle se jette dessus, le reçoit dans sa bouche, le glottine à merveille, et lui rend ainsi toute sa première vigueur.)

Le Marquis (s'écriant). — C'est une houri! Cette enfant fera le bonheur de ma vie! (Il n'y tient plus, il la fait relever, l'attire sur lui, jambe de çà, jambe de là, et le plante avec ménagement, attitude si charmante quand on veut filer le plaisir.)

Violette (avec sentiment). — O bon ami!

Cette séance est longue. Tour à tour Violette folichonne et s'affecte. Elle a pour le coup du plaisir sans douleur. A mesure que l'opération s'avance, il lui échappe plus rarement de ces riens éloquents que nous n'osons jamais estropier dans le moule du

Violette. — Belamour, comme je dis, leur a fait cela, mais sûr! Elles en sont fières comme des reines! Oh! si maman Durut savait!... elle les étranglerait tous trois!...

Le Marquis. — Il faut se garder de jaser. Les petits garçons...

Violette. — Ces imbéciles-là? Nous daignons bien leur parler seulement! et puis il faudrait voir qu'ils se donnassent les tons d'observer notre conduite... Monsieur Belamour, c'est différent : c'est le capitaine, celui-ci... Quant aux soldats, c'est mademoiselle Zoé qui en fait ses choux gras. Elle les prend tous où elle peut les attraper, et pan!... C'est elle déjà qui a fait chasser Loulou.

Le Marquis. — Va, c'est assez; je n'ai pas besoin de savoir tout cela, moi.

Violette. — Est-ce qu'on ne dit pas tout à son amoureux?

Le Marquis (riant). — C'est parler; ainsi tu veux bien que je sois ton amoureux?

Violette. — Belle demande!

Le Marquis. — Et Belamour?

Violette. — Oh! c'était de dépit d'être comme ça barricadée! et puis on a tant d'envie de faire ce qui n'est pas permis! Voyons, voyons encore. (Elle cherche le boute-joie du marquis.) Le voilà qui dort... Dors, mon mignon... (Le boute-joie bat à la main.)

Le Marquis. — Tu vois qu'il n'a pas le sommeil dur.

Violette. — Comme il est drôle! (Elle se jette dessus, le reçoit dans sa bouche, le glottine à merveille, et lui rend ainsi toute sa première vigueur.)

Le Marquis (s'écriant). — C'est une houri! Cette enfant fera le bonheur de ma vie! (Il n'y tient plus, il la fait relever, l'attire sur lui, jambe de çà, jambe de là, et le plante avec ménagement, attitude si charmante quand on veut filer le plaisir.)

Violette (avec sentiment). — O bon ami!

Cette séance est longue. Tour à tour Violette folichonne et s'affecte. Elle a pour le coup du plaisir sans douleur. A mesure que l'opération s'avance, il lui échappe plus rarement de ces riens éloquents que nous n'osons jamais estropier dans le moule du

récit. C'est cette fois que l'intelligente autant que voluptueuse Violette acquiert de grandes lumières et prend une haute idée du jeu dont elle reçoit sa troisième leçon. La voilà consommée. Un extatique et long silence caractérise le crépuscule de cette jouissance enfin couronnée par un sonore et mordant baiser.

QUEL POT-POURRI !

QUATRIÈME FRAGMENT.

On franchit quelques détails pour ne pas fatiguer le lecteur. Le marquis donne bien volontiers cinquante louis à madame Durut; mais celle-ci, pour soutenir un peu plus noblement le rôle d'amie des Limefort, se détache de Violette et la cède au marquis. Il se propose de la vêtir en jockey, son dessein étant de voyager et les malheurs du temps ne lui permettant pas d'avoir une maîtresse sur un ton que, par bonheur, Violette ne connaît pas. Cette aimable enfant ne pense encore qu'au plaisir. En avoir, le devoir à un homme sympathique et qui remplit son objet, c'est le *nec plus ultra* de ses vœux. Sa fortune est faite.

Durut s'étant abouchée partout, il est entendu qu'on dînera chez la petite comtesse de Mottenfeu, au pavillon des pensionnaires. Les convives féminins seront: la comtesse architricline, mademoiselle Serrepine, qui lui fait société, Durut et Célestine. Fringante est obligée de demeurer au *courant*, tous les chefs ne pouvant s'absenter à la fois. Les dîneurs masculins sont: le marquis de Limefort, le prélat, Dardamour et Fessange.

Après les compliments d'usage entre gens qui se sont vus dans le monde et aux assemblées de l'ordre, à trois heures on se met à table. Une fois pour toutes, grande et fine chère. Chacun ayant ses raisons pour ne pas manquer d'appétit, on mange fort, on boit à l'avenant: ce n'est guère qu'à l'extrémité qu'on peut suivre une conversation. Voici quelques lambeaux de celle de cette société.

Le Prélat. — Ze croyais, moi, que tout était prêt, que nos cevaliers français allaient arriver ventre à terre, le sabre à la main, au premier zour, et qu'il n'y avait plus pour nous autres qu'à rentrer glorieusement dans

nos bénéfices; enfin, qu'il ne s'azissait plus que d'une bonne absolution *in extremis* pour ces pauvres zacobins, et puis, pendus, écartelés, grillés!

Le Marquis. — Holà! holà! notre féal, vous allez un peu vite en besogne. Le plus pressé peut-être ne serait pas de remitrer vos caboches sacrées; mais si l'on avait pris de sages mesures, on serait sans doute au moment de sauver l'honneur de l'État et de délivrer nos maîtres.

La Durut (vivement). — Pour le coup, voilà l'essentiel, l'honneur de nos maîtres. C'est parler d'or. Ce bon roi, qui a toujours et de si bonne foi voulu le bien! Cette charmante reine... qui a montré plus de tête à elle seule que toutes les cocardes blanches du royaume!... Jour de Dieu! je ne suis qu'une putain, mais si...

Célestine. — Laisse donc parler le marquis, ma sœur.

Le Marquis. — Je n'ai plus rien à dire. Voilà madame de Mottenfeu qui bâille...

La Comtesse. — Ce n'est point d'ennui, mon cher Limefort, sur mon honneur!

Le Marquis (montrant mademoiselle

Serrepine). — Et mademoiselle qui renchérit encore sur vous.

La Comtesse. — Elle, je ne sais pas à propos de quoi. Quant à moi, je n'ai pas cessé de m'en donner cette nuit... Serrepine a couché seule, je crois, et vers onze heures elle dormait encore.

Serrepine (*) (avec grâce). — Je bâillais par sympathie : les moindres mouvements de madame la comtesse me font une singulière impression...

(*) Mademoiselle Serrepine, vingt-sept ans; haute et mince haridelle que la petite comtesse a ramassée sur le pavé de Londres, où cette demoiselle a fait quelques éducations. Elle est née au pays de Vaud, contrée fort sentimentale qui fournit à une partie de l'Europe des mentors philosophes, à l'usage de l'adolescence des deux sexes. L'essentielle qualité de mademoiselle Serrepine est d'être adulatrice au superlatif; l'hypocrisie du cru marche ensuite. Serrepine a de l'esprit sans jugement, de la culture sans savoir, de la taille sans grâces, des traits sans charmes. Il n'y a qu'heur et malheur dans ce bas-monde. Si mademoiselle Serrepine, au lieu de se marier au jour, à l'heure, s'était fait solidement l'épouse de quelque industrieux courtier, que sait-on ? peut-être jouerait-elle, comme une autre, un certain rôle aujourd'hui. Mais elle adule au lieu d'être adulée; vile complaisante du premier être qu'elle peut empaumer, elle est toute dévouée aux vices, aux caprices de quiconque peut ajouter aux cent livres sterling de pension qu'on lui a composée à la suite de sa carrière pédagogique, glorieusement conduite d'après les excellents traités de la très-célèbre et très-morale comtesse de Genlis.

Le marquis, quoique l'homme du monde qui a le plus de savoir-vivre, ne peut s'empêcher de hausser les épaules.

Dardamour. — Si bien, monsieur Limefort, que selon vous nous ne sommes pas si près qu'on le disait de la bienheureuse contre-révolution ?

Le Marquis. — Je crains fort qu'on ne fasse précisément tout ce qu'il faut pour la rendre impossible. Des gens dont la mission est tout au moins problématique sont en outre divisés entre eux, appellent chien et chat au secours, et pour leur compte, en attendant, bayent aux corneilles. A quoi voulez-vous que cela mène ? Je les crois trompés de loin, ajoutant à leurs illusions et jetant sciemment de la poussière aux yeux d'une multitude dont la plupart sont pleins d'honneur, mais qui, malheureusement, sont d'une déplorable ignorance en fait d'intérêt général, si quelques rusés d'entre eux sont d'un pernicieux raffinement en fait d'intérêt particulier.

Le Prélat. — Pas si bêtes ceux-ci, pas si bêtes !...

Le Marquis. — Voilà qui est bien rai-

sonner comme un mitré !... Quoique enfin on n'ait pas manqué de les avertir...

Dardamour. — Eh bien ?

Le Marquis. — Mal en prend à quiconque ose toucher là-bas cette corde faible. C'est alors un brouhaha ! Mauvais principes ! gens dangereux ! Pour les écarter, pour les perdre, toutes les petites bassesses des sans-culottes : suspicions hasardées, accueillies, fomentées par les bas valets, adoptées par les gobe-mouches et par quiconque croit gagner à la jugulation du plus honnête homme un de ces pas... qui pourtant, ce me semble, ne mèneront à rien...

Le Prélat. — Permettez-moi, marquis ; c'est pourtant un homme de zénie qui conduit tout cela...

Le Marquis. — Vous avez peut-être raison ; mais le génie qui tient aux lisières celui que vous imaginez, c'est notre mauvais génie, celui de nos ennemis. Je le vois qui fait à la fois des siennes à Coblentz aussi bien qu'à Paris. A bon chat bon rat, nous dira-t-il un jour...

Fessange. — Le marquis parle comme un oracle : il en a l'obscurité.

Le Marquis. — Pour vous, mon beau monsieur, j'y consens, je n'ai pas le bonheur de vous imiter en tout, car de votre naturel vous êtes fort découvert, et n'avez, dit-on, rien de caché pour vos amis...

La Durut. — Laissons Coblentz, mon cher Limefort, et dis-moi ton sentiment de ce vin de Bourgogne. C'est de la triste dépouille de ce coq-en-pâte d'abbé de Cîteaux... (Elle lui envoie un verre, et on en porte de même à la ronde.)

Le Marquis (gaiement). — Délicieux, en vérité.

La Comtesse. — Mais la mode en est passée, j'aime bien mieux le vieux bordeaux.

Le Marquis. — Anglaise que vous êtes !

Fessange. — Je suis fou, moi, des vins d'Italie.

Le Marquis. — On y perce les futailles un peu du *bas.*

Serrepine. — Tous les vins étrangers du monde ne valent pas, à mon avis, notre vin de la Côte, quand il est d'une bonne année et qu'il a vieilli dans de bonnes caves...

Le Marquis (ironiquement). — Assurément, de votre bon vin de la Côte, avec une de vos excellentes tartes de prunes, voilà de quoi régaler le Grand Mogol... et puis le ranz des vaches pendant la collation, car il faut de la musique. Sans musique, point de festin. A propos, Durut, pourquoi ne nous as-tu pas donné tes musiciens?

La Durut. — Ils sont dans ce moment à renforcer d'une lugubre harmonie la tristesse d'un de mes solitaires... Il faut, parbleu! que je vous conte l'aventure en quatre mots... Quand je dis quatre... et plus.

La Comtesse. — Conte, conte-nous cela, Durut.

La Durut. — Un Anglais opulent, voyageant en France, s'était épris d'une fille de bourgeois, superbe mais tant soit peu coquine, de Marseille. Celle-ci, bien plus touchée des guinées que des grands sentiments dont l'ardent Crésus était également prodigue, l'écouta, le rendit heureux et consentit à lui appartenir. Mais se préparant à le suivre, elle trouva moyen de lui faire agréer, en qualité de secrétaire, un prétendu cousin qui n'était que le plus vigoureux

et le plus aimé des galants de sa liste. Le trio parcourut l'Europe et s'accommoda volontiers de ce genre de vie pendant deux ans, qui s'écoulèrent sans l'ombre de trouble dans la petite caravane. Cependant, comme on se lasse de tout ce qui est monotone, bientôt cousine et cousin s'occupèrent de se soustraire au contagieux ennui du patron. Il faut convenir que, fort honnête homme, libéral à l'excès et doux jusqu'à la duperie, le baronet est, par contre, avec sa politique et sa mélancolie, on ne sait à propos de quoi, le plus maussade personnage de l'univers...

La Comtesse. — Maussade! L'homme que tu peins là doit être infiniment aimable à Londres.

La Durut. — A la bonne heure! Les aimables de ce genre devraient bien rester chez eux, au lieu de venir professer et nous enfiévrer chez nous. Je disais que la nymphe et l'amant-secrétaire s'ennuyaient à périr. Ils n'avaient cependant pas perdu la tête, leur *main* était faite; ils pouvaient sans crainte de l'avenir se passer du vaporeux patron; mais celui-ci était idolâtre de l'a-

mante; quant au rival, judicieusement, il en avait fait son ami. Mettront-ils le poignard dans le cœur de ce galant homme, en l'abandonnant tous deux à la fois?... Ou bien plutôt courront-ils le hasard d'être méprisés, et peut-être sacrifiés, si jamais d'autres sentiments succédaient, dans une âme sombre et violente, à ceux que, de gaieté de cœur, ils en auraient arrachés? Il y avait quelque chose de mieux à faire: Si l'Anglais y perdait également, le couple du moins allait y gagner beaucoup. Mais buvons...

Fessange. — Ton histoire sera-t-elle encore bien longue, ma chère Durut?

La Durut (avec un peu d'humeur). — Je te cède la parole, si tu es pressé de nous raconter la tienne propre.

Célestine. — Propre! pas trop.

Le Prélat. — Allons, Fessanze; c'est très-mal de couper ainsi le verbe aux zens... Si vous attrapez quelque bon quolibet, ce sera pour vous apprendre... Poursuis, ma cère Durut, ze m'intéresse tout plein à ces amoureux et à cet Anglais.

La Durut. — Celui-ci se trouvait dans

le cas de faire un voyage à peu près secret en Écosse, et duquel il ne pouvait mettre ni la maîtresse, ni l'ami. La première saisit cet instant pour commencer d'être libre. Elle feignit une maladie ; au bout de huit jours, on parla de sa mort. Sur ces entrefaites, le baronet, par les soins du secrétaire, apprit à la fois l'un et l'autre accident, mais avec les funestes nouvelles était parti ce lénitif: sachant, disait-il, à quel point la belle Zéphirine était adorée de son bienfaiteur, il avait pris sur lui de la faire embaumer. A l'appui de cette imposture, un rival de Curtius (*), bien payé pour le secret, avait exécuté la parfaite ressemblance de la fausse morte, en cire, mais les yeux fermés, décolorée; en un mot, comme on est quand on n'est plus. Un mannequin galamment costumé complétait l'illusion. Le tout était renfermé dans une caisse de bois précieux et sous un premier couvercle de glace, couvercle que, sous aucun prétexte, il ne fallait ouvrir, la conservation de l'adorable momie dépendant absolument du soin d

(*) Du sieur Curtius, qui réunit chez lui si brillan si belle compagnie de mannequins.

mante; quant au rival, judicieusement, il en avait fait son ami. Mettront-ils le poignard dans le cœur de ce galant homme, en l'abandonnant tous deux à la fois?... Ou bien plutôt courront-ils le hasard d'être méprisés, et peut-être sacrifiés, si jamais d'autres sentiments succédaient, dans une âme sombre et violente, à ceux que, de gaieté de cœur, ils en auraient arrachés? Il y avait quelque chose de mieux à faire: Si l'Anglais y perdait également, le couple du moins allait y gagner beaucoup. Mais buvons...

Fessange. — Ton histoire sera-t-elle encore bien longue, ma chère Durut?

La Durut (avec un peu d'humeur). — Je te cède la parole, si tu es pressé de nous raconter la tienne propre.

Célestine. — Propre! pas trop.

Le Prélat. — Allons, Fessanze; c'est très-mal de couper ainsi le verbe aux zens... Si vous attrapez quelque bon quolibet, ce sera pour vous apprendre... Poursuis, ma cère Durut, ze m'intéresse tout plein à ces amoureux et à cet Anglais.

La Durut. — Celui-ci se trouvait dans

le cas de faire un voyage à peu près secret en Écosse, et duquel il ne pouvait mettre ni la maîtresse, ni l'ami. La première saisit cet instant pour commencer d'être libre. Elle feignit une maladie; au bout de huit jours, on parla de sa mort. Sur ces entrefaites, le baronet, par les soins du secrétaire, apprit à la fois l'un et l'autre accident, mais avec les funestes nouvelles était parti ce lénitif: sachant, disait-il, à quel point la belle Zéphirine était adorée de son bienfaiteur, il avait pris sur lui de la faire embaumer. A l'appui de cette imposture, un rival de Curtius (*), bien payé pour le secret, avait exécuté la parfaite ressemblance de la fausse morte, en cire, mais les yeux fermés, décolorée; en un mot, comme on est quand on n'est plus. Un mannequin galamment costumé complétait l'illusion. Le tout était renfermé dans une caisse de bois précieux et sous un premier couvercle de glace, couvercle que, sous aucun prétexte, il ne fallait ouvrir, la conservation de l'adorable momie dépendant absolument du soin de

(*) Du sieur Curtius, qui réunit chez lui si brillante et si belle compagnie de mannequins.

la maintenir inaccessible aux moindres atteintes de l'air. Les choses en étant là, nos mystificateurs attendirent patiemment des nouvelles du voyageur. Comme rien ne pressait plus celui-ci d'accourir, il donna tout le soin nécessaire aux premiers objets de sa tournée, ainsi qu'à sa profonde douleur, espèce de jouissance pour les Young. Mais à travers ses superlatives élégies, celui-ci ne manqua pas de remercier passionnément son essentiel ami d'un soin sentimental qui seul pourrait rendre l'avenir supportable au malheureux individu dont la plus chère moitié de lui-même venait de s'éteindre. (Madame Durut boit.)

Le Marquis. — Voilà bien l'une des plus ridicules folies dont ce siècle de sottises puisse bigarrer ses fastes.

La Durut. — Le désolé baronet revint. Bientôt après, l'essentiel ami, sous prétexte d'un héritage à recueillir, le laissa tête à tête avec l'effigie, s'en allant, lui, vivre gaiement avec l'enchanteur original et jouir ainsi d'une double succession. Depuis lors le fou, plus fou qu'auparavant, a couru le monde charriant partout, dans une voiture bi-

zarre, l'objet de son inextinguible ardeur. Enfin, il a pris fantaisie à cet homme de passer quelque temps à Paris, mais sans rien changer à son ancien genre de vie. Mes mouches l'ont adroitement avisé de ma solitude (*) : il s'y est fait conduire ; il en a été enchanté. Depuis quinze jours à peu près, il y vit dans les délices d'un séjour mortellement beau par la tristesse qu'il est fait pour inspirer ; faisant d'ailleurs la chère française la plus délicate, se grisant volontiers à toster aux belles formes de la prétendue défunte, qui est toujours là, debout, en face de la table, et pour laquelle il s'attendrit au son des plus funèbres morceaux de musique.

La Comtesse. — Il ne faut pas disputer des goûts.

Le Marquis. — On aurait beau dire, ce fou-là finit par être heureux.

La Durut. — Attendez donc! Moi, qui connais un peu les humains, et qui me suis d'abord aperçue (car je vois tout) de certain holocauste d'écolier que l'homme au déses-

(*) Un autre endroit encore que l'Ermitage, et qui en fait partie, mais très-séparé du district des pensionnaires.

poir offrait à sa momie, j'ai entrepris de modifier sa douleur. Déjà c'est l'une ou l'autre de mes petites qui, par un badinage adroit, tandis qu'il exalte son âme, lui épargne le matériel procédé du sacrifice ; je compte bien lui faire agréer incessamment un régime encore meilleur... et finalement, si certain coup que je médite réussit...

Le Prélat. — Acève donc, ma cère Durut, peux-tu comme ça nous laisser l'eau à la bouce ! (Il boit aussitôt un grand verre de vin.)

La Durut. — J'ai quelque idée que sa Zéphirine si regrettée est la même que certaine Longpré mal en point, et qu'on me dit être furieuse contre un inconstant qui l'a volée après lui avoir fait perdre les bontés d'un Anglais prodigue. On espère vérifier mes soupçons. Si par bonheur ils sont fondés, je ne manquerai pas de ressusciter Zéphirine. Il n'y a que le diable qui pût lui dire où vit maintenant un homme qu'elle mène. Je suis donc nécessaire. Si je les réunis, il faudra qu'il en coûte cher à l'Orphée, plus heureux que celui de la Fable. Je fais la fortune à madame

Longpré, mais elle trouvera bon qu'il tombe, de l'aventure, un millier de guinées tout au moins dans la poche d'Agathe.

La Comtesse. — Je te les souhaite de toute mon âme, ma chère Durut. En attendant, je veux voisiner avec ce baronet. Est-il d'une figure passable?

La Durut. — Mieux que cela.

La Comtesse. — Eh bien! laisse-moi faire. J'entreprends ton homme. Dès ce moment je me constitue sorcière,... je suis... fille naturelle du fameux Saint-Germain (*) et,

Ayant pour mille maux des secrets merveilleux,
Je m'amuse à chercher des simples en ces lieux.

(*) Non pas du célèbre réformateur, l'introducteur des coups de bâton aux soldats (pour obtenir une excellente discipline militaire, qu'il était si intéressant de subroger à l'honneur français, afin qu'un jour il pût y avoir une bonne défection presque totale de l'armée en faveur des sans-culottes), mais du célèbre adepte, contemporain de Jésus-Christ, et qui lui avait prédit qu'il finirait mal, quoique fils de Dieu. Ce grand Saint-Germain a fini lui-même avec très-peu de lustre dans un petit coin du nord de l'Allemagne, sans avoir laissé d'élèves ou de sectaires plus forts que Cagliostro, perpétuel aussi, ressuscitant les morts, évoquant les ombres, mais qui, s'étant laissé mettre comme un sot au château de Saint-Ange, y a fini, dit-on, de sa belle mort, quoiqu'il fût sans contredit très-digne de mourir autrement.

Les vers cités sont du rôle de Crispin dans *les Folies amoureuses* de Regnard. (*L'Éditeur.*)

La Durut. — Je vous prends au mot.

La Comtesse (un peu grise). — Et je prétends que, dès demain, ton lugubre baronet me prenne à la motte!

La Durut. — Ce sont vos bonnes et belles affaires. Pourvu que ma spéculation arrive à bonne fin...

Cet original entretien est interrompu par le café. Dès qu'on l'a pris, on se lève. Le marquis, tout en train de sa petite Violette, la fait venir encore dans un lieu secret, prend avec elle des arrangements fixes et lui donne, sur nouveaux frais, une preuve de son lubrique engouement. En même temps, Sa Grandeur, la tête échauffée, mais le reste ne l'étant pas, a le caprice de faire représenter sous ses yeux une saturnale. Elle est aussitôt exécutée par les servantes de l'hospice, avec ces mêmes robustes valets qui avaient l'honneur de servir madame la comtesse le jour de la station de Fringante avec Trottignac. Le Pot-de-Chambre est ici la *maîtresse de ballet*, et s'y distingue par un savant pas *de deux* avec le chef de cuisine. Le détail de ces grossiers ébats ne vaut pas la peine que l'on se donnerait à les décrire. Ils font cependant sur l'engourdi

prélat un effet dont il se *désole de n'oser profiter, de peur d'une indigestion.* Ailleurs, la comtesse, avec moins d'égards pour son estomac, *chambre* le joli Fessange, qui vient de lui donner un caprice. Elle lui fait agréer dix louis. Cependant, comme il les gagne assez mal, elle exige qu'il se laisse *postillonner de la grande manière* par un vigoureux chasseur, expédient qu'on sait capable d'ajouter beaucoup à des moyens équivoques. Mademoiselle Serrepine, qui déteste le scandale, s'est refugiée dans la cabane du sieur Servais, chez qui elle a fait, dès les premiers jours, l'heureuse découverte d'un engin de onze pouces et demi. Ce fut la première recommandation du malotru pour être admis à l'hospice. Il eut même l'honneur d'y faire, pendant quelques jours, la partie de madame Durut; mais celle-ci n'ayant pu obtenir du Provençal qu'il renonçât à l'ail, elle l'a, dès longtemps, réformé de la liste de ses menus. Mademoiselle Serrepine, moins délicate, s'accommode fort bien de ce rebut, en cachette des deux valets de la comtesse, avec lesquels elle convint, le plus adroitement possible,

une double pastorale payée, sans l'ombre d'un regret, d'un quart de sa modeste rente.

Quant à Dardamour, dont la luxure n'a plus de bornes quand il a du vin dans la tête, il s'est abandonné à l'experte Durut, pour qu'elle tire de lui le parti qu'elle pourra, tandis qu'il prendra du plaisir à glottiner sous les lunettes que lui font les superbes fesses de Célestine. Durut, venant à bout sans beaucoup d'efforts de remettre le grand vicaire dans de belles dispositions, trouve bon de se l'incruster, et se tire également à son honneur de cette seconde expérience.

Toutes ces scènes achevées, chacun songe à la retraite. Le prélat, harassé, ramène à Paris ses courtisans rassasiés de jouissances. Le marquis, après avoir chargé Durut de tous les soins qu'exige la nouvelle destination de Violette, se rend avec empressement auprès de madame de Limefort, ayant toutefois l'attention de la faire prévenir, de peur de la surprendre peut-être dans les bras de quelque sigisbée, ce qui serait non moins embarrassant que de mauvais genre parmi des gens d'un certain ordre.

FIN DU NUMÉRO SIX.

TABLE

DES NUMÉROS CINQ ET SIX.

—

NUMÉRO CINQ.

Est-il possible ? pourquoi non ? 3
Du tragique ! pourquoi non ? 36
Eh bien ! de l'héroïque. 48
Passe pour ceux-ci ! 71

NUMÉRO SIX.

L'amitié à l'épreuve. 97
Comme ils se consolent. 110
Il n'y a plus d'enfants. 134
Quel pot-pourri ! 153

LES APHRODITES

LES APHRODITES

LES

APHRODITES

OU

FRAGMENTS THALI-PRIAPIQUES

POUR SERVIR A L'HISTOIRE DU PLAISIR

PAR

ANDREA DE NERCIAT

—

Priape, soutiens mon haleine.
PIRON, *Ode à Priape.*

—

NUMÉROS SEPT ET HUIT

1793 — 1864

NUMÉRO SEPT.

—

CROYEZ-VOUS A LA MAGIE?
IL Y A DES REVENANTS.
QU'ON ME CHANGE CES TÊTES!
QUEL JEU DU SORT!

—

CROYEZ-VOUS A LA MAGIE?

PREMIER FRAGMENT.

—

Il a fallu quelques jours pour combiner la mystification que madame Durut méditait de faire au baronet, son pensionnaire, cet homme singulier qui vit dans l'hospice en adoration devant une momie. Durut s'est assurée que la Zéphirine qui a planté là cette dupe (pour être à son tour dupée et délaissée) est la même sur laquelle elle avait des soupçons.

Tandis que d'un côté Durut mettait adroitement les fers au feu pour savoir si l'aventurière serait bien aise de retrouver son Anglais, d'un autre côté la petite comtesse de Mottenfeu (ne fût-ce que pour finir par rire aux dépens d'un sot), a conçu le projet

de se lier avec lui et de l'étonner par des choses extraordinaires, en attendant qu'il s'agisse peut-être d'opérer ce que cet homme ne pourrait manquer de prendre pour un prodige. On a insensiblement excité la curiosité de sir Henry en faveur de sa voisine; on a fait sur celle-ci des contes à dormir debout; il a souhaité de voir cette femme merveilleuse.

Tout s'est passé, la première fois, entre eux fort décemment; la seconde fois, ç'a été entre ces voisins quelque chose de plus vif, mais sans l'ombre de galanterie, parce que le préoccupé baronet avait l'air d'être à mille lieues de tout cela. C'est leur troisième entrevue que va développer l'entretien suivant.

Dans le jardin du côté des pensionnaires.

LA COMTESSE DE MOTTENFEU, SIR HENRY.

Sir Henry (*) (se promenant). — Je ne

(*) Sir Henry : trente-trois ans, grand, mince, efflanqué, maigre, brun, mélancolique; assez de noblesse dans les traits et le maintien ; physionomie qui a pris le caractère de la tristesse ; moyens physiques très-médiocres ; quelque imagination et de l'opiniâtreté; léger accent anglais, quoique parlant très-bien notre langue.

cesserai de vous le répéter, madame la comtesse, votre voisinage, l'honneur d'avoir fait connaissance avec vous, étaient, dans ma position désespérée, tout ce qui pouvait m'arriver de plus heureux.

La Comtesse. — Que voulez-vous dire avec votre position désespérée? Vous êtes encore jeune, passablement tourné, assez aimable, et vous vous croyez au désespoir?

Sir Henry (soupirant). — Ah! ma chère voisine! quand on a perdu...

La Comtesse (interrompant). — Eh bien! on retrouvera ce qu'on a perdu, ou bien l'on prend quelque chose ailleurs.

Sir Henry (avec douleur). — Retrouver! (Il soupire.) Quand la mort...

La Comtesse (d'un ton imposant). — Paix! Je sais toute votre aventure, j'ai consulté mes livres...

Sir Henry. — Que voulez-vous dire?

La Comtesse (avec gravité, en l'observant). — Êtes-vous homme à garder un important secret?

Sir Henry. — En douter, ce serait me faire injure.

La Comtesse (enchérissant encore). —

Songez que si je vous le confie et qu'il vous arrive de le trahir, vous vous perdez d'abord,... mais qu'ensuite vous me faites à moi-même beaucoup de mal.

Sir Henry. — Eh bien! n'y eût-il que cette considération sacrée pour un galant homme...

La Comtesse. — Écoutez-moi. (De l'air le plus mystérieux.) Il est impossible que vous n'ayez entendu parler du fameux comte de Saint-Germain?

Sir Henry. — Du ministre?

La Comtesse. — Eh non! a-t-il été fameux? Depuis lui, combien de ministres fameux, si pour l'être il ne fallait qu'avoir fait des sottises (*)! Je vous parle du vraiment illustre, de l'adepte!

Sir Henry. — J'ai bien ouï parler de ce personnage, mais j'avoue ne l'avoir jamais jugé que comme un adroit charlatan...

(*) La petite comtesse était aussi brouillée avec le renom de l'illustre *réformateur* parce que, *pour la plus grande gloire du royaume*, il avait fait, en supprimant la maison du roi, le malheur d'une cinquantaine d'individus que cette dame avait alors sur sa liste favorite. Mais un grand homme n'y regarde pas de si près, quand il est *sûr de faire le bien*.

La Comtesse (avec sévérité). — Monsieur! songez devant qui vous parlez de cet homme célèbre.

Sir Henry. — Aurait-il l'honneur de vous intéresser?

La Comtesse. — Il était mon arrière-petit-fils (*).

Sir Henry (stupéfait). — Votre arrière-petit-fils, madame! un homme qui, lorsqu'il mourut, il y a déjà longtemps, était, dit-on, septuagénaire?

La Comtesse (avec pitié). — Lorsqu'il mourut! Qui vous a dit qu'il était mort?

Sir Henry (déconcerté). — Ma foi, madame, qu'il soit mort ou qu'il vive, cela ne peut être entre nous un sujet de contestation; mais croire qu'il a été, qu'il soit votre arrière-petit-fils...

La Comtesse (d'un ton tranchant). — Il l'est, monsieur. C'est le premier-né de la septième fille d'un certain Salomon Coreb,

(*) Elle n'avait pensé d'abord qu'à se dire élève; mais, sujette à des idées bizarres, elle a trouvé tout d'un coup plus amusant de se forger d'autres rapports. Et c'est bien voir que ce qui n'est absurde qu'à moitié ne réussit pas, à beaucoup près, aussi bien que ce qui l'est au superlatif.

qu'avait mis au monde, à l'âge de cent dix-neuf ans, la cadette de vingt-huit enfants de mon sexe, sans compter les mâles, dont je suis accouchée en Palestine, pendant le siècle qui a précédé celui de la naissance de Jésus-Christ.

Sir Henry (l'arrêtant). — Madame, j'ai l'honneur de vous faire ma révérence; je me rappelle dans ce moment que j'ai oublié de faire une réponse très-pressée qui pourrait encore partir par le courrier d'aujourd'hui.

La Comtesse (froidement). — Eh bien! allez, monsieur... (Le baronet a fait quelques pas pour s'éloigner.) Songez bien à ce que vous faites : vous pourriez vous en repentir un jour.

Sir Henry (revenant). — Çà! madame la comtesse, je pourrais très-bien rester, et je n'ai rien d'aussi pressé que de continuer de vous faire ici ma cour; mais pourquoi vous moquez-vous si grossièrement de moi?

La Comtesse. — Me moquer, monsieur!

Sir Henry. — Sans doute.

La Comtesse. — Je vous faisais, au contraire, infiniment d'honneur en vous suppo-

sant digne d'être instruit de choses... qu'on ne confie pas ordinairement à de profanes mortels...

Sir Henry. — Mais cet âge incroyable que vous vous donnez...

La Comtesse (avec pitié). — Incroyable! Parce que, grâce à... ce que je sais, j'ai vécu quelques instants de plus qu'un autre.

Sir Henry (se récriant). — Quelques instants, madame! vous aviez fait vingt-huit et je ne sais combien d'enfants plus de cent ans avant la naissance de Jésus-Christ!

La Comtesse.— Assurément. Et qui vous dit encore que ç'ait été le premier siècle de ma vie?

Sir Henry. — A votre aise, madame; soyez, si vous voulez, du temps du déluge!

La Comtesse (avec feu).— Eh! monsieur, votre déluge n'est que d'hier!

Sir Henry ne sait alors s'il doit demeurer ou s'en aller. Mais il reste, voyant à dix pas Célestine qui survient.

LA COMTESSE, SIR HENRY, CÉLESTINE.

Célestine (qui a entendu le dernier mot

de la comtesse). — Comment donc! Est-ce que l'on se querelle ici?

Sir Henry. — Madame trouve plaisant de se divertir à mes dépens : j'entreprends de lui faire entendre que...

La Comtesse (avec chaleur).— Que vous n'avez pas le sens commun; que vous êtes *matière,* à faire compassion.

Sir Henry (avec aigreur).— Il ne manque plus que de vous fâcher...

Célestine. — Oh! ma foi, les voisins, arrangez-vous! A bon compte, je venais vous dire, madame la comtesse, qu'à la lettre que vous voulûtes bien faire partir hier au soir pour l'Amérique ma sœur vient de recevoir réponse tout à l'heure. Notre parent est au Cap, et s'y porte à merveille. Dans ce moment on y est un peu plus tranquille. Je ne sais ce qu'il a l'honneur d'être, votre émissaire, mais il va grand train : il a rapporté (je ne sais comment) une énorme balle d'oranges des plus belles de ce pays-là. Voyez-en un échantillon. (Elle présente alors une magnifique orange à la comtesse.)

La Comtesse (la recevant). — C'est fort

bien. (A portée de son logement, elle y rentre, en jetant un regard terrible sur le baronet).

SIR HENRY, CÉLESTINE.

Célestine. — Vous voilà mal ensemble, et j'en suis désespérée, car je comptais infiniment pour vous sur cette femme-là.

Sir Henry. — C'est une archi-folle.

Célestine (avec mystère). — Chut!... si elle vous entendait, vous seriez un homme perdu. (Bien bas.) C'est une magicienne... et peut-être le diable en personne.

Sir Henry. — Et vous aussi, mademoiselle Célestine, vous voudriez me berner ?

Célestine (le tirant à part). — Éloignons-nous. Sachez, mon cher, qu'hier elle veillait chez ma sœur... Nous vînmes à parler des horreurs qui se sont passées dans les colonies. Durut dit en l'air : « Je voudrais bien savoir si notre pauvre cousin de Languillière n'a pas péri dans cette bagarre.— Cela vous tient-il fort au cœur? a reparti la comtesse; écrivez deux mots à ce parent, je me chargé du reste... Écrivez donc! » Nous

avons d'abord cru qu'elle voulait rire. Point du tout, c'était son grand sérieux. Agathe écrit vingt lignes; elle n'a pas plutôt cacheté que voilà... comme un vent qui pousse la croisée; je ne sais quel tourbillon rase la table et enlève le papier; nous le voyons en même temps s'échapper bien vite, en tournoyant, par la fenêtre. Nous avons failli mourir de peur.

Sir Henry. — C'est un tour de gibecière...

Célestine (interrompant). — Bien trouvé!... et la réponse donc, l'écriture du cousin que nous connaissons bien peut-être? Mais il n'y a pas de jour que cette petite fée ne nous donne quelque trait de sa toute-puissance magique. On assure, en un mot, que son talent va jusqu'à ressusciter les morts?

Sir Henry (frappé). — Ressusciter les morts?

Célestine. — Oui, avec une certaine eau qu'elle a...

Sir Henry. — Serait-il possible!

Célestine. — Nous voyons du moins des gens qui le croient. Ce qu'il y a de certain,

c'est qu'avant-hier elle en fit prendre une seule goutte... une seule! sur un morceau de sucre, au vieux Guenillard, le doyen des anciens servants de l'hospice, et qui est à la pension déjà depuis vingt-cinq ans...

Sir Henry. — Eh bien?

Célestine. — Le pauvre diable avouait que depuis plus longtemps il ne se souvenait pas d'avoir bandé (sauf le respect que je vous dois)...

Sir Henry (vivement). — Eh bien? eh bien?

Célestine. — Eh bien! monsieur, tout de suite il a *fait trois fois cette affaire* au Pot-de-Chambre (*). Elle a juré que c'était des bonnes, et... comme du feu, ce que le vieux drille lui a si largement décoché... Pour moi, je ne vois de là qu'un pas à ressusciter les morts. Encore ne dit-on pas que, lorsque Lazare ressuscita, il se soit mis à bander tout de suite, ce que vous ne nierez pas être le plus beau signe de vie qu'il eût pu donner. Une seule goutte pourtant!

(*) On se rappelle que c'est une ancienne servante de l'hospice.

Sir Henry.— Je m'y perds. Si un Anglais pouvait se résoudre à croire quelque chose qu'il ne comprend pas...

Célestine. — Voyez donc le beau raisonnement! comme si un Anglais avait plus de bon sens que nous! Mais parlons d'autre chose. Je venais savoir si rien vous manque dans votre logement?

Sir Henry (rêveur). — Rien du tout.

Célestine. — Êtes-vous bien servi? la chère, le vin, tout cela est-il de votre goût?

Sir Henry. — Je suis on ne peut mieux.

Célestine. — Laquelle des petites voulez-vous aujourd'hui?

Sir Henry. — Cela m'est parfaitement égal.

Célestine. — Mais enfin; une mine peut intéresser davantage, une main avoir plus de moelleux, être plus douce...

Sir Henry. — Figurez-vous bien, belle Célestine, que je n'ai pas encore fait attention un seul instant à tout cela. Les jolies poupées viendraient ici pendant un an, sans que je connusse leur visage. On entre, on fait son petit service; moi, l'âme et les yeux sur l'idole chérie...

Célestine. — Vous êtes un étrange monsieur, vraiment! Oh bien! c'est moi, ne vous en déplaise, qui prétends vous arranger aujourd'hui... Nous verrons un peu si... Marchons!

Elle entraîne plutôt qu'elle ne conduit le baronet dans son appartement, qui est un joli rez-de-chaussée de plusieurs petites pièces. Ils entrent.

Dans le salon. Le premier objet qui se présente quand on y met le pied, c'est la châsse de la prétendue momie (*). A sa vue, sir Henry exhale un gros soupir.

Célestine (avec gaieté).—Salut à l'amie! (A sir Henry.) Il faut avouer que ce devait être une séduisante friponne.

Sir Henry (soupirant). — Oh! c'était une divinité!

Il prend un siége en face de Célestine, qui se place du côté droit, lui passe la main gauche derrière la nuque, et de la droite met à l'air l'instrument du sacrifice, dont elle veut diriger le procédé.

(*) Voyez page 163, numéro précédent.

Tout cela se passe sans que le baronet paraisse s'en apercevoir. Son regard stupide dévore à travers le cristal l'ouvrage de Curtius.

Célestine. — Voilà donc... tout ce dont il tournait pour la belle!... (Avec un léger dédain.) Hum! ce n'aura pas été de regret pour si peu de chose qu'elle se sera laissée mourir...

Sir Henry (soupirant). — Ah! Zéphirine!

Célestine (vivement). — Eh! foutre! faites-lui donc du moins l'honneur de bander! (Un moment de silence.) Passe encore... Au bout du compte, ce n'est pas du bran... (Elle va toujours son train.) Cela entrerait *tout de go* dans la plus sevrée de nos morveuses...(Elle manipule, et par degrés obtient quelque chose de plus avantageux.)

Sir Henry (éprouvant un commencement d'émotion). — Ah! ah! Zéphirine! (Il ajoute en anglais des bouts de phrases que Célestine n'entend point; elle n'est flattée ni de ce baragouin, ni d'être comptée absolument pour rien.)

Célestine (impatientée). — C'est un peu fort.

Alors elle quitte brusquement sa place, et zeste! elle enfourche sir Henry, dont elle n'a pas lâché le presque ferme boute-joie. L'Anglais goûte peu cette liberté qui lui dérobe une partie de son cher point de vue. Il le cherche de droite, de gauche : la contrariante Célestine se donne le même soin pour le lui masquer. A travers cette chicane, elle se frotte vivement, du bout de ce qu'elle tient, les lèvres de ce qu'on devine; de l'autre main elle se cramponne à la chaise, de peur que le baronet ne puisse échapper. Comme il est au plus haut degré d'érection à lui permis, elle s'embroche et se met tout aussitôt à trotter grand train à l'anglaise sur son homme. Puis tournant la tête vers la châsse...

Célestine (dit gaiement). — A ta santé, charmante!

Sir Henry (en crise).—Ah!... ah!... ha!... ha!... Zéphi!... (Un soufflet lui coupe la parole.)

Célestine (allant son train). — Plaît-il?... Apprenez, monsieur, en France à être galant, et pendant le service des vivants oubliez les morts... Ah! foutre!... Il ne me

baisera seulement pas... Ah!... ha!... (Se déplaçant quand elle a fait.) Oh! le maussade!

Sir Henry demeure quelques instants dans un état mixte de volupté, de colère, de confusion et de regret. Il n'ose, au moment même, jeter les yeux sur la momie, se croyant coupable envers elle d'une insigne offense. Célestine est passée dans la pièce dont le salon est précédé, elle a ses raisons pour ne pas s'éloigner davantage d'abord. Enfin debout, courant se prosterner devant la châsse et s'en allant de la manière la plus ridicule...

Sir Henry (s'écrie). — O toi! dont l'âme voltige sans doute autour de moi, comme sans cesse je t'entoure de la mienne, tu sais, céleste Zéphirine, si je pensais à t'outrager!... Pardonne! me pardonneras-tu?

A travers un triste soupir échappé comme de la boîte, on entend: *Oui.* A cette espèce de prodige, le baronet devient à peu près fou d'étonnement et de peur... — De peur? — Eh oui! sans doute. En vain est-on raisonneur; amant éperdu, l'être qu'on croit inanimé ne donne pas signe de vie sans

ébranler vigoureusement le plus intrépide esprit fort. L'Anglais, dans le conflit de deux émotions si vives, si diamétralement opposées, se trouverait peut-être mal, sans les sels que Célestine accourue lui fait respirer... Elle feint elle-même d'être fort alarmée, quoiqu'elle sache fort bien que c'est un tour dont tout ce qui s'est passé n'était que la préparation, et qui en amènera d'autres. Pour enchérir, elle prétend non-seulement avoir entendu le terrible *oui*, mais encore avoir très-bien vu, quand elle est rentrée, que la momie lui faisait une mine foudroyante.

IL Y A DES REVENANTS.

DEUXIÈME FRAGMENT.

Dans la même chambre dévolue à Trottignac lorsqu'il arriva, madame Durut introduit Zéphirine, cette Longpré (*), cette prétendue morte dont l'effigie est l'idole de l'extravagant baronet.

(*) Zéphirine : à peine vingt et un ans ; grande et belle brune, claire, d'une extrême blancheur. Traits réguliers et piquants ; en même temps beaux yeux bleus, sourcils noirs, nez de la plus jolie forme féminine, et qui n'est ni aquilin ni en l'air. Petite bouche gracieuse, dents courtes d'un bel émail, nettes et dans un ordre admirable. On voit que, n'étant pas grosse, cette beauté doit avoir une tournure distinguée dans le demi-embonpoint. Les pieds et les mains sont étonnants par leur délicatesse et leur perfection. Motte relevée et tapissée avec luxe.

ZÉPHIRINE, MADAME DURUT.

La Durut. — C'est ici, ma chère, que vous pourrez vous remettre, en attendant dans un plein repos le succès de nos mystérieuses menées. Dans ce moment, on avertit la petite comtesse. Nous allons avoir avec elle un entretien bien nécessaire; après quoi...

Zéphirine. — Après quoi, ma chère dame, il faudra penser que *je garde l'heure*, que mon neuvième mois expire dans deux jours, à ce que je crois, et que d'un moment à l'autre je puis être surprise par la nécessité d'accoucher. Quel contre-temps! Que je suis malheureuse! (Des larmes.)

La Durut. — J'avoue qu'il eût été plus à votre avantage de n'avoir pas ce paquet à mettre bas. Cependant ne vous attristez point;... le pis aller serait que vous fissiez ici vos couches en secret et que l'exécution de nos bizarres projets fût remise à l'époque de votre rétablissement. (On entend marcher.) Mais à ces pas légers et prestes, je reconnais la petite fée... (Durut ouvre la

porte et fait un pas au-devant de madame de Mottenfeu.)

LES MÊMES, LA COMTESSE.

La Comtesse (encore dans le corridor). — Eh bien ! la belle fauvette est donc enfin dans notre cage ? (Rentrant et voyant Zéphirine.) Ah ! (Etonnée.) c'est la perfection ! (Elle se jette au cou de Zéphirine et lui donne un baiser du genre le plus polisson.)

Zéphirine. — On m'a prévenue, madame la comtesse, des bontés infinies que, sans me connaître, vous vouliez bien vous proposer d'avoir pour moi. Ma reconnaissance...

La Comtesse (gaiement). — Quelle folie ! C'est à nous, au contraire, à vous remercier de nous avoir fourni l'étoffe d'une aussi plaisante récréation. Va, va, friponne ! (Elle lui prend amoureusement le menton.) pour mon compte, je prévois que tu m'auras bientôt et qu'à mon tour je t'aurai des obligations bien plus essentielles... Quel œil ! Durut, quelle peau ! (Elle veut fourrager.)

La Durut. — Allons d'abord au solide ;

le temps presse furieusement. Il faut vous dire, future arbitre de nos destinées, que cette belle enfant en porte un tout à fait mûr et qui peut s'impatienter au point de ne pas nous laisser le temps de lever la toile pour notre grand spectacle. Que pensez-vous de cette conjoncture?

La Comtesse. — Ah! diable!...

La Durut. — J'imaginais...

La Comtesse (interrompt). — Un moment... (Elle sourit.) J'y suis. Oui, quand la charmante l'aurait fait exprès... L'épisode est unique!...

La Durut. — Quoi! vous entrevoyez...

La Comtesse. — Tout est-il prêt?

La Durut. — Sans doute.

La Comtesse. — L'antre?

La Durut. — Oui.

La Comtesse. — Le bûcher?

La Durut. — Le bûcher, les torches, les foudres.

La Comtesse. — Tout ce que j'ai prescrit, en un mot?

La Durut. — Tout, tout, vous dis-je. Il ne s'agirait plus que de savoir si vous avez, de votre côté, suffisamment préparé notre homme...

La Comtesse. — Sois sans inquiétude à cet égard. Dès le miracle de l'orange (*), il n'y avait plus moyen qu'il doutât de la toute-puissance de mes enchantements. Depuis lors, son égarement n'a cessé de s'accroître. Sa neuvaine, comme tu sais, s'achève après-demain. Ce n'a pas été sans peine, dès aujourd'hui, qu'il a fourni l'émission de ses principes de vie, dont il est persuadé que j'ai besoin pour la composition de l'élixir (en regardant Zéphirine) qui doit

(*) Elle veut parler de cette magnifique orange qu'on se souvient sans doute que Célestine avait présentée à la comtesse. (Voyez page 11 de ce numéro.) La prétendue sorcière, cinq jours plus tard, se promenant au jardin avec le baronet, avait mis, comme par caprice, ce fruit dans la terre d'un pot à fleur vide et avait fait semblant de lâcher par-dessus un jet d'urine, en observant de bien arrondir ses jupes alentour. En même temps, à ce pot d'excréments escamotés, Gervais, à travers d'une charmille, substituait un pot absolument pareil et que l'Anglais, qui se tenait à deux pas, le dos tourné par décence, ne pouvait manquer de prendre pour le même qu'il venait de voir. Mais pour le coup il voit de plus un jeune oranger de la plus fraîche verdure. La comtesse lui ordonne d'arracher cette faible plante. Il obéit, sous la racine quelque chose brille;... c'est un médaillon en or. A l'ouverture, l'émerveillé protégé de la fée est frappé de la fraîche image de sa Zéphirine si chérie. En pareil cas, ne vaut-il pas mieux lâcher la bride à toute la folie d'une absurde superstition que de s'alambiquer l'esprit pour arriver enfin à se dire que tant de plaisir ne se doit qu'à un tour de main ?

BIBLIOTHECA BODLEIANA

vous ranimer. Le régime dont nous avons fait vivre l'heureuse dupe, l'agitation fatigante dont nous avons excédé son sommeil, l'ébranlement perpétuel où nous avons entretenu son ardente imagination, l'état de faiblesse enfin où le jetteront neuf contributions extraites par cette main habile (elle fait en même temps un geste plein de grâce, de nature à ne laisser aucun doute sur l'habileté dont elle se flatte) : tout cela nous répond du degré de crédulité fanatique où nous devons enfin amener notre vaporeux... Le grand coup de théâtre achèvera de nous le soumettre. Reste à savoir si la dernière secousse ne sera peut-être pas trop forte et ne lui fera pas perdre si bien l'esprit, que peut-être il ne soit plus possible de le remettre au courant des fous de l'espèce commune...

Zéphirine (avec émotion). — Vous m'alarmez, madame. Se pourrait-il qu'en vue de rendre moins malheureuse une créature... hélas ! trop coupable, vous jouassiez à faire à jamais le malheur d'un homme estimable et de si bonne foi ? Ah ! bien plutôt renonçons...

La Durut (interrompant). — Bien cela ; j'aime ce sentiment... (Elle tend amicalement la main à Zéphirine.) Mais ne craignez rien, notre amie, le bonheur ne tue jamais... et le cours fatal de l'existence journalière n'apporte que trop de remèdes à la précieuse folie d'un mortel insoutenablement heureux. Sans scrupule laissez-nous faire, et ne songez qu'à jouir de nos succès.

La Comtesse (à Durut). — Du moins il paraît que nous ne servons pas une vile créature et que nous n'aurons pas fait au baronet un funeste présent.

La Durut. — J'allais le dire mot à mot. Ainsi voilà nos consciences fort à l'aise, Dieu soit loué !

La Comtesse. — A propos de conscience, tu me fais penser à te dire quels arrangements vient tout à l'heure de prendre de lui-même, avec moi, ce reconnaissant Harisson (*). « S'il est vrai, déesse, a-t-il dit en me baisant les pieds malgré moi, s'il est vrai que les esprits et les éléments vous soient soumis, comme je commence à le croire ; s'il est vrai que vous puissiez rendre

(*) C'est le nom du baronet.

à mes vœux celle... qui avait cessé de respirer, mais qui vit toujours dans mon âme, Zéphirine, dès l'instant de sa seconde vie, disposera de six mille livres sterling, qui sont maintenant à Paris entre les mains de mon banquier. J'assurerai aussi tout de suite à la plus chère moitié de moi-même cinq cents livres sterling de rente perpétuelle, sans préjudice de vivre ensemble comme par le passé. Ah! pourquoi ma médiocre fortune ne permet-elle que d'aussi faibles sacrifices? Mais quel monarque serait assez riche pour payer le bien qui va m'être rendu? Quant à vous, madame,... si vous n'étiez qu'une mortelle, il ne serait pas encore en mon pouvoir de m'acquitter. Tout l'or de l'univers suffirait-il à récompenser l'être si propice qui m'aurait sauvé la vie en m'assurant une imperturbable félicité? »

La Durut, — Voilà de superbes paroles sans doute; mais je ne serais pas fâchée que tout cela fût dit plus uniment, en quatre ou cinq petites lignes, dont le notaire pût faire un bon acte...

Zéphirine. — Connaissez mieux sir

Harisson, madame : un mot qu'il a dit vaut un contrat. S'il l'avait oublié, le lui rappeler simplement, c'en serait assez pour qu'il s'engageât sur nouveaux frais et fît encore plus qu'il n'avait promis.

La Comtesse. — Je crois que Zéphirine a raison; les Anglais sont assez dans ce genre.

La Durut. — A la bonne heure; au surplus, ce n'est pas par ces beaux côtés que nos fieffés *penseurs* les imitent. (A Zéphirine.) C'est à vous, la belle enfant, à vous conduire si bien, après tout ceci, qu'il ne démente jamais un langage qui vous fait tant d'honneur.

Zéphirine. — Ah! je réponds bien de ne plus perdre par ma faute un cœur... dont j'avoue que je me rendis trop peu digne. Cependant sans l'affreuse rouerie d'un perfide, d'un ingrat...

La Durut. — J'entends. Or, ce maudit cousin, ce funeste objet de votre ruineuse escapade,... c'est lui probablement qui... (Elle jette un regard expressif sur l'exhaussement du ventre de Zéphirine.)

Zéphirine (avec douleur). — Hélas, oui!

J'en meurs de honte; un événement qui pouvait convertir les liens légers du plaisir en chaînes solides de la reconnaissance et de l'attachement devait-il au contraire corrompre notre union et me préparer mille genres d'infortunes?

La Comtesse. — Raconte-nous le fait, mon cœur. (A Durut.) Elle est délicieuse; j'en raffole déjà. Tout ce qui la concerne me pénètre d'intérêt. (A Zéphirine.) Nous écoutons.

Zéphirine. — Grosse à peine de cinq mois, dès que mes formes perdirent de leurs grâces et mon peu de charmes de son éclat, le vil Bricon (*) se refroidit par degrés. Bientôt il devint désobligeant, grondeur, brutal même au point de me battre; livré au jeu, aux liqueurs fortes; démocrate enragé, devenu l'un des piliers des clubs les plus incendiaires, ardent bravache parmi ces nouveaux soldats soi-disant citoyens, dont la moitié n'a que le courage de la férocité; mon persécuteur enfin, après avoir

(*) Un proche parent de certain mauvais sujet qui brille dans le *Diable au corps*. — Bon sang ne peut mentir.

dissipé le reste de nos ressources, un beau jour me laissa sans un écu, devant à tout le quartier, sur la paille en un mot...

La Comtesse. — Cette chère enfant!

Zéphirine. — J'y serais morte sans doute au moment de mes couches, sans la faveur du ciel (A madame Durut). qui vous fit apparaître l'autre jour dans mon obscur taudis... (Elle fait un mouvement pour saisir et porter à sa bouche la main de madame Durut, qui la retire vite et donne à sa protégée un baiser.)

La Comtesse (à part). — Elle me fend le cœur. Avoue, Durut, que les femmes sont bien payées pour s'attacher à ces animaux d'hommes! (A Zéphirine.) Car tu aimais sans doute?...

Zéphirine. — C'est tout au plus si je suis radicalement guérie d'une passion qui me livrait à mon propre mépris...

La Comtesse (la caressant). — Va, va, mon ange, nous t'apprendrons à chasser l'amour (Elle lui met la main sur le cœur.) de là. Il n'est de saison qu'en deux endroits: ici... (Lui touchant le front.) pour le gouverner habilement, et là, pour avoir du plai-

sir... (Elle a glissé lestement la main sous la jupe de Zéphirine et surpris le bijou de la belle qui tient une assez sotte contenance n'osant ni faire la bégueule, ni se livrer à cette étrange agacerie. La comtesse, glissant son doigt dans le sentier de la volupté, ajoute:) Promets-tu que ton marmot ne me mordra pas?...

Mais le chocolat qui survient met fin à ce manége, sans quoi la comtesse se serait amusée dès lors à pousser la chose à bout.

On déjeune. La conversation n'ayant plus rien de fort intéressant pour le lecteur, on lui en fait grâce. La seule circonstance un peu remarquable, c'est que la petite comtesse, à travers le détail qu'elle a fait à Zéphirine des mesures qu'on a prises pour avancer les choses au point où elles sont, tire de sa poche une petite fiole où, dans une partie d'eau de Cologne, erre le tribut qu'elle a déjà fait éjaculer de chez le superstitieux Anglais.

La Comtesse. — Si j'ai pu lui persuader que cela m'était nécessaire pour rendre les esprits vitaux à sa chère momie, qu'en coûte-t-il de plus d'assurer que d'un excès

de soin pris pour la plus grande sûreté de l'opération il résulte, par un second miracle, la formation hâtée d'une nouvelle créature dans l'utérus surabondamment vivifié ?

La Durut (s'extasiant). — L'idée seule est d'une sorcière de premier ordre ! Oui, le diable m'emporte ! ou vous l'êtes tout de bon.

La Comtesse. — Nous n'en sommes pas encore au plus intéressant des diableries. (D'un ton comique.) Je veux que l'assemblée frémisse, que les cheveux dressent sur sa tête, même à travers la tempête du plaisir...

La Durut (se levant). — Çà ! tandis que vous allez apprendre à cette belle enfant le rôle que vous lui destinez, je vais, moi, désigner l'ordre général et donner pour après-demain rendez-vous aux coopérateurs. (Elle a déjà fait quelques pas.)

La Comtesse. — Un moment, notre féale. Il est bon de te rappeler que si mon estomac a déjeuné il n'en est pas de même de certain petit écureuil (*) qui n'est de

(*) Plaisanterie familière à la petite comtesse qu'on sait être rousse et qui n'en rougit pas.

rien dans mes vastes projets et n'est du tout au fait de demeurer à jeun si tard que l'heure actuelle.

La Durut. — Ah! je comprends.

La Comtesse. — Va donc, et s'il y a par là-bas quelqu'un de convenable, envoie-le-moi tout de suite. Point de marmots; du solide, entends-tu ?

La Durut. — J'ai votre affaire, je crois. Pourvu qu'on ne soit pas déjà loin! Je cours.

LA COMTESSE, ZÉPHIRINE.

La Comtesse (avec un baiser). — Tu permettras bien, charmante, que dans le cabinet d'à côté...

Zéphirine. — Je suis au désespoir d'être apparemment la cause que madame...

La Comtesse (caressant). — Oui sans doute, tu l'es. Sans cette ronde bedaine, qu'il y aurait conscience à troubler le moins du monde dans ses derniers instants de repos, je n'aurais appelé pour ce matin personne à mon secours. J'étais accourue céans, la tête diablement montée. Tes traits en-

chanteurs, bien gravés dans ma vive imagination d'après ta pâle image, m'avaient d'avance inspiré le caprice le mieux conditionné. Je comptais bien t'écrèmer aussitôt que la marche de notre projet te mettrait en mon pouvoir.

A travers cette galante déclaration, les lèvres de la comtesse se sont si bien rapprochées de celles de Zéphirine que l'aimant des deux bouches les a soudain unies par un fougueux baiser. Cependant Zéphirine n'a pas décidément le goût des femmes; mais on la désire, on l'a louée, et l'être séduisant qui répand ainsi sur elle le doux poison de la séduction est cette même femme qui lui prépare une infinité de bonheurs... Zéphirine est émue et s'enflamme d'un feu d'autant plus vif qu'il est nouveau pour elle. Ce feu, l'experte comtesse vient de l'allumer à la fois partout, ayant détourné d'abord, avec toute la délicatesse d'un respectueux amant, la triple gaze d'un fichu, en chatouillant d'un tact léger comme le pas d'une mouche les sommets irritables de deux montagnes dont le lait a converti en dureté la consistance ci-devant élastique.

Plus loin c'est pis encore, car déjà ces amantes de nouvelle date ont quitté l'entour de la table du déjeuner; machinalement on a gagné le lit; Zéphirine, jalouse de complaire en tout à sa voluptueuse bienfaitrice, a compris qu'on la souhaitait sur cet autel de la folie; elle a bien voulu s'y coucher. Pour lors une main qui n'avait pas encore d'occupation se donne à son tour une bien plus incendiaire besogne. La comtesse croit s'apercevoir que le trop grand jour fatigue l'œil clignotant de son divin caprice. Elle rabat donc sur leur groupe un rideau qui pare aussitôt à la fortuite incommodité. Zéphirine en devient plus hardie. Le triple badinage est plus paisiblement souffert, plus délicieusement savouré, mieux secondé enfin. La tête de la patiente est partie tout à fait; elle n'est plus; cet effet seul va peut-être suffire à jeter l'agente dans le même délire du plaisir.

Mais au même instant entre, sur la pointe du pied, quelqu'un orienté par deux jolies petons aperçus au bas du rideau. Cet homme, qui n'a fait aucun bruit, est soudain en pleine impertinence avec la com-

tesse. Celle-ci sent alors très-bien qu'on lui manque essentiellement par-dessous ce rideau qui ne sépare plus que les bustes. — Elle se fâche? — Non, elle s'y prête. Cette aubaine ne peut l'étonner que par l'extraordinaire proportion de ce qui la travaille... Bientôt une averse des plus solides jouissances abat le zéphyr dont ses sens n'étaient qu'émoustillés pendant sa gentille escarmouche. On pourrait croire que la grosse faim de l'écureuil est déjà satisfaite. Non pas: il est, comme on sait, un furieux mangeur. Le premier morceau, très-fort, est déjà avalé, sans que la pâmée Zéphirine se soit doutée de rien; mais pendant qu'on recommence, comme il est bon de savoir quel est le recommandable mortel si libéral d'une délectable ambroisie, la petite comtesse écarte le rideau, sans se dégager retourne son buste vers le vigoureux acteur, avec toute la souplesse d'une taille mignonne, et voit... un gros réjoui, montrant par son sourire un râtelier égal, d'un blanc éblouissant; une face vermeille à barbe bleue... dardant de ses grands yeux noirs les éclairs de la luxure et de la vigueur.

Cependant Zéphirine (aussi nue qu'on peut l'être avec des habits, et ayant encore des sentinelles partout) est un peu confuse, aussi bien d'avoir un témoin que d'en servir. Au reste, le premier pas est fait. Sa position lui impose tant d'égards envers la petite fée! il en coûte si peu de s'accoutumer à des scènes dont la contemplation vaut quelquefois la moitié de la réalité!... Peu bégueule (quoique loin de l'impudence de nos Aphrodites), Zéphirine prend la chose en bonne part, recule assez vers le le fond de l'alcôve pour faire beaucoup d'espace, ce qui détermine aussitôt l'intrépide comtesse à faire face, au lieu de continuer en levrette comme on a débuté.

Pour lors commence entre l'envoyé de madame Durut et la brûlante comtesse l'un des plus vifs assauts qu'ait jamais soutenus cette couche, même après avoir supporté, comme on sait, madame Durut sous le terrible Trottignac. Le fameux déjeuner du bijou d'or s'est déjà répété, coup sur coup, quatre fois, avant qu'il y ait eu un moment où l'on ait pu demander au prodigue pourvoyeur comment il se nomme. Au nom de

Ribaudin, enfin prononcé avec une ronflante basse-taille, un saint respect saisit la comtesse. Quelqu'un du même nom lui fit jadis des choses si surprenantes, que se sentant dans les bras d'un individu de la famille, elle ne peut plus savoir pour combien de temps encore elle en a avant d'être quitte de cette téméraire débridée. Mons Ribaudin semble être fourré là pour la vie. Il cogne, recogne, éjacule, baise et jure; il pille, au delà de la comtesse, les charmes découverts que les jolis doigts de la fée ont cessé d'occuper quand elle a volté. C'est maintenant une paire de larges mains qui les couvre et les agace, toutefois avec l'attention de ne point les blesser... Qui verrait après l'affaire les traces mousseuses qui souillent le bord de ce pauvre lit croirait que dix victimes ont été, coup sur coup, immolées à la même place.

Lecteur, cet athlète gigantesque, ci-devant abbé de l'ordre de Saint-Bernard et neveu d'un digne oncle dont la petite comtesse peut et doit conserver de charmants souvenirs, cet ex-moine, ce Goliath de Lampsaque, était alors capitaine de la garde na-

tionale de Paris. Comment cet immonde avait-il pénétré dans l'hospice sacré des Aphrodites ? C'est ce que peut-être je vous dirai plus tard ; mais portons nos regards ailleurs.

QU'ON ME CHANGE CES TÊTES !

TROISIÈME FRAGMENT.

Certain étranger, arrivant de l'île Bourbon, avait mis pied à terre à Paris, chez madame Durut, qui y fait tenir, comme on sait, un hôtel garni. Le lendemain, ce voyageur fit prier notre amie, madame Durut, de vouloir bien venir elle-même lui parler. Elle eut cette complaisance, et voici quel fut leur entretien:

L'Étranger. — Je suis bien votre serviteur, ma chère dame. Il faut que vous soyez connue dans les quatre parties du monde, car c'est à l'île Bourbon qu'un individu qui habite ce lointain séjour depuis douze ans

a appris le nom et la demeure de l'illustre madame Agathe Durut.

La Durut. — Je n'aurais jamais imaginé, monsieur, que ma renommée se fût envolée si loin. Pourtant, avant que je m'en félicite, il est bon de savoir si c'est du bien ou du mal qu'on se donne la peine de dire de votre servante, au delà des mers.

L'Étranger. — On n'y a fait, devant moi, que votre éloge; et ce qui vous le prouvera, c'est que je viens vous offrir ma confiance pour une affaire du plus grand intérêt, dont peut dépendre le bonheur ou le malheur de ma vie.

La Durut. — Comment pourrai-je...

L'Étranger. — Daignez m'écouter. Vous connaissez, dit-on, tout Paris, et surtout les gens de haut parage?

La Durut. — Tout Paris, c'est beaucoup dire; j'avoue pourtant d'y connaître infiniment de monde...

L'Étranger (avec intérêt). — Et de ce nombre, madame, y aurait-il par hasard quelqu'un du nom de Limefort?

La Durut (avec feu). — Limefort! vous ne pouviez vous adresser mieux. Tous les

Limefort sont de ma connaissance, et de plus, bien particulièrement.

L'Étranger. — Il s'agit pour moi d'avoir un éclaircissement de la plus grande importance avec celui qui se nomme Roch-Balthazar-Marcel.

La Durut (à part). — C'est le marquis. (Moment de silence.)

L'Étranger. — Eh bien! madame?

La Durut (observant et hésitant). — Monsieur,... si vous arrivez dans Paris pour avoir une conversation avec ce galant homme,... une affaire,... quelque procès,... je ne le connais pas...

L'Étranger. — Soyez sans inquiétude. Ce dont j'ai le dessein de l'entretenir n'aura (en soupirant), je crois, pour lui rien que d'agréable.

La Durut. — Eh bien! monsieur, je connais donc votre Roch-Balthazar-Marcel, marquis de Limefort. Le pauvre cher homme! (L'étranger se trouble.) il a dans ce moment-ci bien de l'affliction...

L'Étranger (plus troublé). — Que dites-vous?

La Durut (souriant). — Laissez-moi donc achever,... et bien du plaisir.

L'Étranger (à part). — Ouf! (A madame Durut.) Parlez sans énigme, ma chère Durut.

La Durut. — C'est qu'il avait une femme... (L'étranger tressaille.) Elle vient de mourir.

L'Étranger (à part). — Je respire.

La Durut. — Vous concevez bien qu'avec un bon cœur on éprouve toujours...

L'Étranger (avec crainte). — Il l'aimait beaucoup, apparemment?

La Durut. — Oui, par reconnaissance (*): elle était extrêmement riche.

(*) La marquise de Limefort était une Hollandaise plus âgée que son époux et qui, lorsque les Hollandais commencèrent à se désunir, avait transporté chez nous plus des trois quarts d'une grande fortune réalisée en excellents papiers, en diamants et en ducats. Galante, cette dame avait accroché le marquis, serviteur essentiel, honnête ami, pauvre et méritant un meilleur sort. Elle l'avait épousé, non pour posséder cet homme exclusivement et le convertir en mari fidèle, mais pour jeter sur ses propres fredaines un voile décent. Sur ce pied, le couple vivait dans une union parfaite. Madame de Limefort, d'une pétulance étonnante chez une femme de son pays, abusait un peu trop de son esprit fort, de sa constitution robuste et du genre de vie masculin qu'elle préférait à celui qui sied mieux à son sexe. Au retour d'une partie de chasse fort vive où elle s'était considérablement échauffée (les malins ajoutent : de plusieurs manières), elle eut le malheur de se refroidir. Une fluxion de poitrine survint qui lui fit plier bagage au bout de quatre jours. — Avis à nos aimables folles.

L'Étranger. — Eh bien ?

La Durut. — Eh bien ! monsieur hérite de tout. (Madame Durut remarque que l'étranger apprend cette nouvelle d'un air bien indifférent.)

L'Etranger. — Comment existe-t-il, ce marquis?

La Durut. — Lui! C'est un bon vivant, plein d'honneur, fou de plaisir,... aimant les femmes et fait pour elles. Ah! dame! c'est sur l'article un démon. Buvant sec, toujours le petit mot pour rire, caustique en diable avec les gens qui ne lui plaisent point, généreux comme un roi, depuis qu'il est devenu riche.

L'Etranger. — Riche! je suis fâché qu'il le soit.

La Durut. — Comment, monsieur, vous voudriez donc du mal à un homme que je viens de vous donner pour le meilleur de mes amis ?

L'Etranger (souriant). — Moi! lui vouloir du mal! non pas, madame...

La Durut. — Et cependant son opulence ne vous réjouit pas.

L'Etranger. — C'est mon secret. A bon

compte, voudriez-vous bien me procurer un tête-à-tête avec monsieur de Limefort... chez lui,... chez moi,... comme il voudra?

La Durut (défiante). — Vous allez un peu vite. Quoique fort amie de votre homme, j'avoue que je ne suis pas trop sûre de mettre la main dessus...

L'Etranger. — N'est-ce pas à Paris qu'il habite?

La Durut. — Assurément; mais c'est que tous ses pareils viennent de se mettre à la fichue mode d'aller sur le bords du Rhin (*) joindre l'armée de nos princes émigrés. Quand je dis leur armée, ils n'en ont point, nous le savons; n'importe! ils font semblant d'en avoir une et de vouloir faire des merveilles avec; va-t'en voir s'il viennent! Il s'agit donc de savoir si l'ami Limefort n'a pas donné comme un autre dans cette bosse...

(*) Madame Durut sait très-bien que Limefort a eu le bon sens et l'adresse d'échapper de cette toile d'araignée où tant de nobles moucherons se sont désastreusement empêtrés; mais elle veut avoir le temps de consulter le marquis avant de l'aboucher avec un être auquel elle ne se fie point encore Elle ment pour avoir de la marge et faire tout pour le mieux.

L'Etranger. — Vous me percez le cœur! Informez-vous du moins où l'on peut lui écrire, ou le joindre, cela vaudrait mieux. Oui, j'irai s'il le faut... (Avec tristesse.) J'avais une charmante espérance; d'un mot, vous avez tout gâté!

La Durut. — La! la! ne vous attristez pas trop avant d'être plus au fait. J'ai quelque pressentiment de n'avoir que d'heureuses nouvelles à vous rapporter du message que je vais faire à l'heure même. (Durut se lève.)

L'Etranger (la retenant).— Un moment; j'ai quelque chose encore à vous dire avant de nous séparer. Mais voyez si personne n'est à portée de nous entendre...

La Durut. — Nous avons le salon entre nous, et les gens...

L'Etranger. — N'importe...

La Durut (regardant). — Il n'y a personne... Mais pour plus de sûreté je vais fermer là-bas...

L'Etranger. — C'est bien fait. (Durut va tourner en dedans la clef qui ferme l'antichambre et revient.)

La Durut. — Nous voici bien seuls. (Elle ferme.)

L'Etranger (prend alors une main de la bonne Durut, et, l'apportant sur sa poitrine,... cette main y touche une paire de tétons assez agréables). — Je suis femme...

La Durut (surprise). — Je m'en aperçois.

L'Etrangère (rassise). — Et j'aime le plaisir à la fureur.

La Durut. — C'est pour cela...

L'Etrangère. — Comme on le doit à quelqu'un dont on a la meilleure opinion. Or, ne voulant pas me répandre ici beaucoup avant d'avoir mis en règle quelques objets de fortune et d'autres intérêts ; bien avertie d'ailleurs que l'excellente Agathe est une femme de ressource, discrète, infiniment adroite à servir ses amis, moi, qui veux absolument en être,... (Elle met en même temps une bourse assez lourde dans la main qu'elle vient de prendre à madame Durut)... je la prie, sans rougir et sans crainte de l'offenser, de me procurer un joli homme...

La Durut (souriant). — Cela se peut.

L'Etrangère (avec émotion). — Vous êtes une bonne amie, mais choisissez-le si jeune et si joli que je puisse l'avoir près de

moi sous l'habit de femme et qu'il représente, à s'y méprendre, une fille que j'aurais la fantaisie d'entretenir; car, aussi longtemps que je porterai des culottes, je dois garder de me faire prendre pour un de ces messieurs. (Elle montre ses manchettes.) Lorsque je reprendrai le costume de mon sexe, eh bien! on verra ma semblable; plus d'indécence... Qu'en dis-tu ?

La Durut. — Votre fantaisie exige tout mon intérêt, et votre générosité tous mes services. Cependant, gardez cet or : il ne peut encore m'appartenir. (Elle veut rendre la bourse.)

L'Etrangère (refusant). — Non, non, ma chère, c'est un faible à-compte pour le petit être que tu peux me destiner; ensuite ce sera mon affaire de proposer à cet enfant un arrangement convenable. (Avec feu.) Va, cours! mon essentielle amie; songe que te voilà confidente de tout ce qui m'intéresse le plus au monde, et que tu es devenue l'arbitre de mes destinées. Songe que tu vois une femme brûlante, accoutumée là-bas au plus succulent régime, et qui pourtant, depuis qu'elle a mis le pied sur le vaisseau...

La Durut. — Mais, écoutez-donc, en attendant la demoiselle de compagnie, et même sans préjudice, rien n'empêcherait qu'un beau grand et râblé valet de chambre, écuyer, comme vous l'entendrez...

L'Étrangère.— Fi ! fi donc ! J'ai jusqu'ici (la gorge) de ces grossières jouissances. Je ne reviens pas à Paris pour y reprendre le train de l'île Bourbon : j'ai juré la réforme. Si je me suis courageusement privée de deux nègres qui valaient un million, ce n'est pas pour retomber dans la crapule avec les Pasquins de votre capitale. Il est temps que je devienne sage, ma chère Durut,... à trente-quatre ans...

La Durut. — Qu'est-ce que cela ? J'en ai bien trente-six, moi qui vous parle ! et dame ! Dieu sait que je n'en donne pas ma part aux chiens...

L'Étrangère (souriant). — Ce serait en effet dommage. Cependant j'en aurais tout assez avec ce dont je t'ai priée. Pense seulement que j'en ai le plus urgent besoin.

La Durut.— Avant trois heures, à compter de cet instant, vous serez servie...

L'Étrangère (enchantée). — Tout de bon ?

La Durut. — Et ce sera, je m'en flatte, au delà de votre espoir.

L'Étrangère (avec passion).—Embrasse-moi, ma chère bienfaitrice! (Elles s'embrassent.) Ah! je vois bien que l'on ne m'a rien dit là-bas de toi qui ne soit encore au-dessous de ce que tu mérites!

La Durut. — Vous me gâtez. Adieu, je vole pour vous.

L'Étrangère. — Adieu, mon cœur. (Elles se quittent.)

Quel dommage que le roman ne soit pas notre genre! Comme nous pourrions nous délecter à conter, dans un bon gros volume, les aventures de cette étrangère si brûlante, si aguerrie, qu'on voit déjà n'être pas dans une situation ordinaire! Quelle riche matière pour de ronflantes périodes bien morales, bien oratoires; pour des tableaux d'un beau brun foncé, vivifiés par-ci par-là d'éclairs de scandale et d'indignation! Mais quoique nous allions volontiers terre à terre, étant incapable des sublimes élans de nos modernes inspirés; comme nous ne laissons pas d'embrasser dans nos fragments

profanes un grand nombre d'individus, il nous est impossible de citer à propos de chacun, même en abrégé, tout ce que son histoire particulière peut offrir d'intéressant ou de bizarre. D'après les scènes que nous allons esquisser, quelque amplificateur (qui devinera tout ce que nous n'aurons pas dit) sera bien le maître de traiter notre sujet dans le goût à la mode, c'est-à-dire sous le point de vue des *mœurs* et surtout avec égard à la nécessité de multiplier les feuilles, afin de donner une certaine valeur à son ouvrage. D'ailleurs, en nous copiant, il trouvera moyen de faire encore du neuf, la catastrophe que nous avons à décrire ayant un beau côté *sentimental* qu'il est infiniment aisé de rendre *larmoyant* à mériter tous les suffrages. Ah! nous le répétons, que n'avons-nous un certain *talent* avec lequel ce qui, traité par nous, ne sera que comique et ridicule, serait susceptible de devenir *une belle horreur* bien criminelle, tragique au besoin, et qui pourrait arracher aux lecteurs purs d'admirables déclamations contre la *perversité de cette fin de siècle!* Nous, stérile dans ce genre

si digne d'éloge, nous qui rions sottement et de tout, nous allons nous borner modestement à rapporter, au sujet de l'étrangère, ce qu'il est indispensable de savoir afin de comprendre quelque chose à ce qu'on verra bientôt se passer entre elle, Limefort et les accessoires de leur *imbroglio* principal.

Un adolescent, joli comme l'Amour, fait comme Antinoüs, ardent pour les femmes et soutenant cette passion des plus recommandables moyens de les servir, Limefort, en un mot (d'ailleurs peu riche au temps dont on parle à présent, car il dépendait alors d'un père *avare*, sans entrailles (*), qui ne lui donnait bien juste que de quoi se soutenir dans les mousquetaires), Limefort, dans cette étroite position, se consolait au moyen du travail, lisant, écrivant et culti-

(*) C'est bien ainsi que sont en droit de définir leurs maussades pères ces aimables qui ne peuvent obtenir, à compte du bien qu'ils savent d'avance être le leur, de quoi jouer un jeu d'enfer, entretenir des filles, parier aux courses de chevaux, etc., toutes choses si *nécessaires*, afin que la jeunesse du temps qui court *existe un peu décemment*. (*Note de l'Éditeur*).

vant les arts agréables. Il était très-bon musicien et dessinait avec grâce. A la faveur de ces talents, il était reçu dans plusieurs maisons plus ou moins austères dont les portes ne se fussent point ouvertes (du moins le jour) au simple plumet, et surtout au mousquetaire noir... Au nombre de ses plus intimes connaissances étaient deux dames, mère et fille : la première, étourdie par nature et par ton, poëte assez ridicule, catin surannée qui depuis dix-huit ans ne s'en croyait toujours que dix-huit; la seconde, désirable jouvencelle pleine de sens, peignait avec un vrai talent; elle avait de plus dans le cœur le germe de tous les jolis vices qui sont de la compétence du beau sexe. On pourra juger du degré d'esprit fort et d'impudence de ces Antées (c'était leur mot) quand on saura que la mère trouvait très-bon que mademoiselle Fleur (*), qui se consacrait au genre de l'histoire, étudiât d'après la nature vivante et le nu. Il prit soudain à l'ingénieuse Fleur l'envie de peindre la mort d'Adonis. Ma-

(*) Nom de société.

dame Hanneton (*) goûta d'autant mieux cette idée poétique, qu'elle-même avait eu le projet de chanter cette catastrophe dans un petit poëme, ou tout au moins dans une héroïde.

Comme en fait d'art,

. . . . . Alterius sic
Altera poscit opem res, et conjurat amice (**),

le feu d'une imagination embrasant nécessairement l'imagination voisine, madame Hanneton ne douta plus que du concours de sa propre inspiration et de celle de sa fille il ne résultât deux chefs-d'œuvre. D'ailleurs, la muse s'était soudain frappée d'une double convenance où l'art et la décence trouvaient leurs avantages à la fois. Il était tout simple qu'elle servît de modèle comme Vénus, et l'ami Limefort comme le héros de la déplorable aventure. Il allait être charmant de pouvoir, à l'insu

(*) La mère : son époux, originaire d'Irlande, se nommait ainsi.

(**) « Un talent appelle le secours de l'autre, et plaide à son tour amicalement. » (Version littérale de ce passage de l'*Art poétique* d'Horace.)

(*Note de l'Éditeur.*)

de l'univers, produire d'aussi belles choses entre soi.

Tandis qu'on était possédée de cette folie dans la maison de madame Hanneton, monsieur courait le monde, possédé du goût de la botanique, herborisant par monts et par vaux, ayant plus d'une fois franchi nos frontières, et même les mers, à la piste de quelque espèce qu'il était au désespoir de ne connaître que par les livres.

Sur ce pied, ces dames étaient parfaitement maîtresses de leurs actions.

Madame Hanneton, effet à peu près véreux, mais qui avait encore un peu de cours sur la place des très-jeunes gens (faciles en affaires, comme on sait, et fort économes de protêts), madame Hanneton s'enfermait souvent avec le complaisant Limefort. Il lui aidait, disait-elle, à trouver la rime; mais, au vrai, leurs fréquents apartés n'aboutissaient qu'à perdre la raison. C'est peut-être à cause de cela qu'il n'y avait ni rime ni raison dans les poésies de la chère dame. L'obligeant Limefort eût sans contredit beaucoup mieux aimé l'emploi d'entretenir la palette et de nettoyer les pinceaux de

l'aimable Fleur, à laquelle il accordait bien volontiers l'amoureux hommage qu'un grand œil noir, brûlant, et mille autres charmes semblaient exiger; mais alors il était encore trop jeune mousquetaire pour cesser d'être timide. D'ailleurs, Fleur à dix-sept ans, et maniant les crayons depuis l'enfance, n'avait encore de passion que pour son art. A peine commençait-elle à se sentir piquée d'une espèce de préférence qu'un charmant garçon semblait donner à madame Hanneton, chez qui, sans être artiste, il devait s'aperçevoir qu'il n'existait plus ni belles formes, ni fraîcheur... Cher lecteur, j'allais, sans y faire attention, tomber dans la faute que j'ai dit plus haut vouloir éviter, et je m'embarquais insensiblement sur le courant d'une tortueuse nouvelle. N'ayez pas peur : je ressaute sur le rivage, et vous n'essuierez point la corvée d'un roman.

Le tableau d'*Adonis expirant* eut lieu : madame Hanneton eut la gloire de poser en façon de Vénus. Vous imaginez bien que la jeune artiste eut beaucoup de peine à se garantir de copier ce qu'offrait avec autant

de confiance que d'amour-propre la postiche divinité. Quelques études secrètes, faites sur elle-même avant de se mettre au travail, orientaient bien mieux son talent et lui fournissaient les plus heureuses réminiscences; aussi sa chère mère était-elle dans un complet enchantement. Quant à Limefort, Adonis incomparable, il remplissait l'objet à tourner les têtes ds ces êtres ignés qui, huit heures par jour, s'enivraient du moins scrupuleux étalage de ses formes parfaites. Cependant, quelque intérêt qu'ait madame Hanneton à ne pas perdre un seul moment de ces délectables séances, en dépit de la décence qui commandait encore qu'une mère fût toujours là, parfois un éclair de verve faisait éclore dans le cerveau de la muse quelques vers heureux qui pouvaient prédire l'accouchement prochain d'une tirade tout entière : alors il fallait bien s'arracher malgré soi, courir au secrétaire, s'enfermer avec le génie, de peur que la moindre distraction ne l'effarouchât et ne le fît s'envoler... Ce fut à travers ces conjonctures si favorables à l'espièglerie du sieur Cupidon, que celui-ci se fit un point

d'honneur d'égarer la jeune Dibutade et son trop discret modèle. Séduit le premier, comme de raison, l'ardent Limefort ne pouvait plus rester en place dès qu'il se trouvait tête à tête avec la désirable Fleur. Grandes contestations entre eux d'abord, avant qu'il obtînt qu'elle quittât dans ces heureuses occasions la contrariante palette. Insensiblement ce fut avec moins de peine, bientôt volontiers, bientôt sans qu'il fût besoin de la moindre prière; en un mot, ce fut enfin à qui des deux, *in petto,* soupirerait le plus pour que la maman fût souvent agitée de son démon versificateur... Il résulta de tout ce galant tripotage... un enfant!

On ne pensait plns guère au studieux papa : peut-être était-il aux antipodes. Mais voilà que, sans avoir dit gare, il tombe comme une bombe au milieu de son Parnasse domestique... Un valet effarouché n'ayant pas eu la présence d'esprit de prévenir les muses, elles sont surprises au fort de la plus intéressante situation. Dans le moment, Vénus chatouillait, du bout de ses pendillantes mamelles, le sein

d'albâtre de l'expirant Adonis, cherchant encore à lui souffler dans un divin baiser une flamme nouvelle.

Monsieur Hanneton, gentilhomme assez malappris, nullement poëte, nullement homme du monde, et qui n'a même pas la docile pusillanimité d'un savant, monsieur Hanneton s'avise de prendre la chose de travers. Pour la première fois de sa vie il vient à s'imaginer que son honneur, peut-être, est, même de plus loin, grièvement compromis. Il s'emporte, il jure, il s'égare au point de frapper, comme un autre Diomède, Vénus, qui n'hésite pas à lui jeter au visage des griffes un peu moins douces que les doigts d'une divinité.

Par malheur, Adonis, à travers sa prompte toilette, se trouve atteint de quelques éclaboussures. Mal en prend à l'imprudent Vulcain. On le rosse, et voilà notre Olympe en raccourci devenu le théâtre d'un combat très-vif, mais qui, par bonheur, ne passe pas les bornes du comique, et dont le plus grand inconvénient est que tous les gens du logis en sont témoins...

Les vitres ainsi cassées, et ces têtes, les

plus mauvaises de Paris, ne faisant respectivement rien de ce qui pourrait civiliser la ridicule aventure, elle a bientôt dans le quartier tout l'éclat possible. Pour surcroît, l'état de la coupable Fleur vient enfin à être découvert, et monsieur Hanneton fait la sottise d'intenter un procès, afin que Limefort lave son injure en épousant.

Il arrive de là, d'abord que le pauvre Adonis est mis provisoirement à Saint-Lazare, de la part de monsieur son père, en hâte, le mariage n'étant nullement sortable. L'obstiné botaniste refusant, comme un sot, de raisonnables dédommagements, l'engeance chicanière, pour qu'on soit délivré de lui, s'avise d'une diversion. Il a déjà mis avec esclandre sa femme au couvent : elle s'est pourvue en séparation, pour cause de violence. On la soutiendra. De plus, comme il ne mit de sa vie de l'ordre à rien ; comme, pour courir les champs, il a laissé ses affaires très-embrouillées; comme madame Hanneton les a depuis empirées de son mieux, on éveille les créanciers. Ils se liguent, l'attaquent, mettent le feu aux quatre coins de sa mince fortune, lui ser-

rent le bouton, le forcent à déguerpir enfin. Il pourra désormais herboriser tout à son aise sur la vaste surface de notre boule terraquée.

Pendant que le diable faisait ainsi des siennes chez l'imbécile Hanneton, la pauvre Fleur gémissait prisonnière et cruellement traitée dans la maison paternelle. Quand il fallut en sortir, une sage-femme intrigante la reçut chez elle. Cette commère l'intéressa tout de suite auprès de quelques béates de la paroisse, et se fit à elle-même un certain bien en quêtant des secours pour sa malheureuse pensionnaire, qui à la fin accoucha.

Dans cette conjoncture, madame Secret fait pour le mieux. L'enfant est placé, la mère soignée. Lorsque enfin celle-ci touche à son entier rétablissement, il s'agit d'aviser pour elle aux *ressources*. Madame Secret dit bien un mot en passant de celles que procure infailliblement ce *tant doux péché qui*... Mais au premier mot la convalescente a froncé le sourcil... *Ce n'était donc que par prétérition, et pour mettre mademoiselle en garde contre le piége des plus*

séduisantes épreuves, que la sage-femme avait fait mention de cette *horreur;* cependant *elle est bien aise d'avoir, sans dessein, acquis une preuve du vrai retour à la vertu, de la délicatesse, de la piété que garantit une répugnance ainsi marquée pour ce dont tant de femmes fragiles, une fois qu'elles sont tarées, font volontiers un pis aller. Mieux vaut en effet moins d'aisance, moins de plaisirs, et plus de repos intérieur, plus d'estime de soi-même et de certitude du salut.* Sur ce pied, *c'est la vie religieuse qui convient uniquement* à la nouvelle Madeleine. Bientôt madame Secret a trouvé, *comme par la grâce particulière de Dieu,* certaine communauté *où, pourvu que le passé ne puisse être découvert, on recevra sans dot une personne honnête ruinée par des malheurs, et qui peut être utile par son éducation et son talent.*

A cette offre, l'infortunée Fleur s'enthousiasme. C'est le ciel qui s'explique sans détour ; elle ne saurait voler assez tôt où ses décrets l'appellent : la pieuse clôture sera pour elle le port du bonheur ! Il lui tarde d'arborer la guimpe propice. Ses seuls

jours languissants, malheureux, sont ceux d'un inutile noviciat qui, loin d'éprouver, ne fera qu'enflammer davantage une vocation émanée d'en haut. Elle part; elle est agréée, tondue, guimpée, le plus tôt qu'elle peut; elle prononcera les vœux terribles et solennels. Jésus-Christ n'a pas une plus ardente épouse, ni le directeur une plus vétilleuse, une plus importune pénitente. Pour peu que cela dure, il faudra que mère Conception obtienne toute vive du saint-père un brevet de sainteté.

Mais, hélas! quel besoin a donc cette créature, à peu près céleste, de la funeste intervention d'un père Anaclet? Pourquoi ne prévoit-elle pas les dangers de sa trop fréquente communication avec une grosse figure de cordelier, aux impurs éléments, qui vient vicier l'atmosphère d'amour divin dont l'Esprit saint a fait à cette élue la grâce de l'entourer? Quel malheur! quel sacrilége! A la longue, cet homme, bien terrestre, bien lubrique, joufflu, vermeil, carré, pectoré, musculeux, au lieu d'affermir la dévotion de cette fervente nonne, la corrompt et lui fait enfreindre le plus impor-

tant de ses vœux; la détournant en un mot tout à fait des voies du salut, il la ramène, grand train, sur le penchant rapide qui conduit à coup sûr aux éternels abîmes de l'enfer! Dès lors, mère Conception déteste un état ci-devant chéri. Elle abhorre ses serments et ses chaînes. Son consolant, son infatigable père spirituel meurt, on ne sait à propos de quoi, si ce n'est peut-être des fatigues de la direction fortunée; car plus d'une révérende mère avait part à l'extension abusive de ses onctueux devoirs.

Pour comble de malheur, un noble poupet, épaulé par des douairières de Versailles, à peine sorti du séminaire, frêle, grêle, blême, à la poitrine délicate, vivant de pâte de guimauve et de sirops, succède, contre le vœu du couvent, au personnage le plus essentiel.

On enrage; un désespoir secret s'empare de plusieurs. La révérende mère Conception est la plus outrée; il se prépare une révolution, où se conjure notre héroïne, à la tête: elle souffle l'exaltation dans les cœurs trop lents à s'enthousiasmer d'audace et de liberté. Bref, une belle nuit, le

feu prend aux quatre coins du saint sérail... C'était en province, et même dans une garnison. Aux premiers sons de la cloche, les secours volent de toutes parts... Mais puisque c'est aux Ursulines qu'est arrivé le malheur, chaque jeune officier, sans s'être concerté sur ce point, s'apprête à diriger sa pompe vers de petits foyers particuliers où sans doute un secret incendie, quoiqu'à petit bruit, doit bien faire de plus intéressants ravages. L'ost du Seigneur est bientôt pris d'assaut par cette bouillante jeunesse... O prodige! ô bonheur! la première victime que le désordre général livre au cher Limefort, l'un des héros de l'aventure,... c'est Fleur! c'est mère Conception, qu'il n'aurait garde de reconnaître, mais qui l'a reconnu de dix pas, qui se précipite dans ses bras, qui l'étreint, l'adore, le dévore et le conjure de *l'enlever, s'il ne veut pas qu'à ses yeux elle coure se précipiter dans le plus terrible des brasiers qui consument à l'envi la sainte maison.* S'il hésitait, elle serait assez folle pour exécuter ce dont elle le menace: l'humanité triomphe!

Il vient à bout, non sans peine, d'esca-

moter, à la faveur d'un chapeau d'uniforme et d'un manteau vert, sa conquête déguimpée qu'il emporte, criant que c'est un camarade blessé par la chute d'une poutre et dont l'état exige un prompt secours. Comme en même temps tout se consume et s'écroule autour d'eux, comme chacun pense à soi, ne s'amusant guère à contrarier les autres, mère Conception, dragon impromptu, et nombre d'autres, par différentes ruses, sont arrachées de leur odieuse prison. Un tiers du couvent perd ainsi son clocher; tout le reste est à peu près plus ou moins pollué, ou se désespère de n'avoir aucune part aux bénéfices de cette indulgence plénière. Cette nuit fameuse, cher lecteur, fut pour notre criminelle autant qu'heureuse héroïne l'époque d'un nouveau titre à la maternité.

Cependant le lendemain les têtes sont un peu refroidies: on tâche de rassembler les nonnes dispersées; leurs galants ravisseurs sont en quelque sorte priés de les rendre telles qu'elles se trouveraient. Plusieurs de ces ex-vierges reparaissent d'assez bonne grâce; quelques-unes forcent à ce qu'on les

ramène d'autorité... Mais une surtout, une seule, ne peut se risquer d'y rentrer;... plutôt mourir! C'est mère Conception, c'est celle qui, d'une main scélérate, a porté de sang-froid les flammes dans le grenier à foin! Mille voix publient déjà son crime, mille tourments l'attendent, ou peut-être la mort. « — Eh bien! s'il faut périr, que je périsse libre, dit-elle; je ne me recloître plus! » On sent ce que tant de courage doit donner d'embarras à l'humain, galant mais par trop imprudent recéleur. « — Me sauver, ou m'égorger, ou me voir prendre moi-même cette peine! je ne te laisse que deux jours pour le choix. » — Elle n'a pas d'autre refrain. Cependant le temps s'écoule et les délais se multiplient. Au bout d'un mois, Limefort, clairement averti de l'honneur qu'il a d'être père pour la seconde fois, sent plus douloureusement les épines mêlées à sa couronne de roses, et pourtant il n'a pris encore aucun parti décisif. La nonne commence à le presser, elle craint également ou qu'il ne vienne à perdre la tête, ou qu'il ne médite peut-être quelque trahison. Il en est pourtant bien incapable. Les précautions qu'exige la prudence sont méconnues par

une créature violente, qui les prend tout au moins pour une conduite molle, si elles ne sont pas un indice d'ingratitude et de manque d'attachement.

Une nuit, pendant que Limefort était de service, son amante, sa furie a disparu. Comment? pour aller où ? sans argent! sans hardes! Elle s'est peut-être donné le coup de la mort? ou jetée dans la rivière qui coule sous les fenêtres de sa chambre écartée? Sur tout cela, pas l'ombre d'un éclaircissement pendant treize ans.

Cette cruelle incertitude a causé, sans contredit, à l'honnête ravisseur un chagrin bien vif et de longue durée. Cependant il servait, il voyageait, il était beau; les femmes le distinguaient, s'emparaient de lui, l'occupaient, et sans de grands efforts accumulaient tant de jolis souvenirs sur celui déchirant de mère Conception, si aimable mais si folle et si dangereuse! Avouons qu'au bout de trois ans il n'y pensait plus.

Faut-il ajouter, lecteur, que l'étrangère qui déjà, par les soins de Durut, s'est abouchée avec le marquis de Limefort, c'est notre démon déguimpé, notre Érostrate femelle? Avouez que vous l'aviez deviné.

QUEL JEU DU SORT!

QUATRIÈME FRAGMENT.

La scène est à l'hospice, chez madame Durut.

LE MARQUIS DE LIMEFORT, MADAME DURUT.

Le Marquis (entrant avec humeur). — Bonjour, Durut. Que cinq cent mille diables puissent emporter ton habitant de l'île Bourbon et la mission indéchiffrable dont cet animal s'est chargé ! Je le vis hier pour la troisième fois, et j'en suis encore à savoir ce qu'il me veut.

La Durut. — Te voilà d'une belle colère.

Limefort. — A quoi doit enfin aboutir cet

éternel rabâchage au sujet de mademoiselle Fleur, jadis peintresse, depuis religieuse, ensuite errante, et enfin établie à deux mille lieues d'ici? Elle y a fait fortune, dit-on. Grand bien lui fasse! Je lui ai fait à différentes époques deux enfants? A la bonne heure! je ne disconviens pas d'avoir fait ce qu'il faut pour cela, mais sait-on jamais au juste?

La Durut. — Oui, certes, qu'on est l'en... en... fant de quelqu'un. (Elle a contrefait Brid'oison, dans *la Folle journée.*)

Limefort. — Quelle bizarrerie de prétendre que je dois m'évertuer à chercher cette marmaille! Qui sur la terre pourrait me donner le moindre indice? D'abord, au sujet du premier enfant, né pendant que j'étais en prison à Saint-Lazare, pour me récompenser de l'avoir fait...

La Durut. — Mais parle donc sans t'essouffler mal à propos.

Limefort. — Tu en juges bien à ton aise, mais quand tu sauras tout... Non, c'est pour mon tourment que l'enfer jeta un beau jour sur la terre un être qui devait influer en malheur sur tout le temps de ma vie!

La Durut. — Voilà monsieur veuf, jouissant de quarante bonnes mille livres de rente, à la fleur de son âge, bandant mieux que jamais, et pourtant il faudra qu'on le plaigne!

Limefort. — A tout le moins, sans doute, d'être cocu tout chaud de la part de mademoiselle Violette, avec je ne sais quel bardache que ton Indien m'a dit entretenir sous la forme d'une maîtresse...

La Durut (avec intérêt). — La bonne folie! conte-moi cela, marquis.

Limefort. — La première fois que je vis chez lui ton original protégé, j'avais remarqué certaine jeune personne de la plus séduisante tournure... Je ne savais où diable j'avais vu cette mine-là (*)!

La Durut (finement). — Par ma foi! j'ai cru moi-même avoir vu comme toi cette jolie coquine je ne sais où.

Limefort. — Quoi qu'il en soit, c'est un garçon, et j'en tiens de la part de ce beau

(*) Limefort, qui connaissait très-bien de nom Belamour et l'avait même vu, à la volée, avant d'émigrer, ne pouvait le reconnaître au bout de six mois, le bambin ayant grandi de deux pouces, et l'habit féminin l'exhaussant encore davantage.

fils. Voilà l'enclouure. Pour mes péchés, j'avais mené mon prétendu jockey avec moi, lors de ma première apparition chez ton homme, voulant lui rendre sa visite. Comme mon cabriolet était entré, je ne trouvai pas mauvais que Violette quittât la voiture et montât à l'appartement. Nous devions causer d'affaires secrètes, l'Indien maudit et moi; mademoiselle Béatrix avait donc été renvoyée.

La Durut. — Aïe! aïe! j'entrevois ici du mic mac.

Limefort. — Croirais-tu, ma chère Durut, que dès cette première fois il y eut entre nos subordonnés quelque petite infamie d'essayée? Le soir, Violette croyant m'amuser infiniment, me raconta qu'à la faveur de son costume masculin elle avait donné bien de l'embarras à la maîtresse de notre homme laquelle, après s'être vigoureusement défendue, aurait pourtant fini par céder, si l'on avait eu de quoi pousser à bout l'aventure. Ici, je m'avisai de crier à la fatuité. Pour me prouver qu'on ne m'en fait pas accroire, on me montre deux ou trois poils soigneusement recueillis dans un papier, et

qui devaient être du cru de la donzelle.

La Durut. — Oh bien! dès lors tu en avais sur la tête, mon cher.

Limefort. — Laisse-moi t'achever le récit de ma sottise. Il me vint alors l'imbécile pensée qu'au moyen de mon entreprenant jockey je pourrais tirer à mademoiselle Béatrix les vers du nez, et découvrir ainsi la vérité de plusieurs choses sur lesquelles il me semblait que l'étranger s'enveloppait beaucoup trop dans la conversation. Violette alors d'accepter avec transport la commission, et même d'aller furtivement à la piste, afin de nouer une intrigue en bonne forme avec les *menues joies* du sieur Vandhour (*).

La Durut. — Belle politique! Après?

Limefort. — Au bout de trois jours, et c'était hier soir, ce n'est pas sans étonnement que, des mains de Violette elle-même, je reçois un billet de Vandhour, dont la petite est sans doute bien éloignée de deviner le contenu. L'Indien m'y priait « de ne plus envoyer mon infâme jockey, vu très-distinctement en flagrant délit avec une

(*) Nom supposé que l'étrangère avait pris.

domestique de l'hôtel... » sans nommer qui. Je me compose : « Quelle est donc, Violette, cette domestique avec qui l'on vous a vue tantôt? » Au lieu de conserver de la présence d'esprit, elle se trouble, elle balbutie : « Mais, mon bon ami, c'est avec mademoiselle Béatrix apparemment que je jouais... Ne m'avez-vous pas recommandé... — Assurément, mais vous êtes donc, en qualité d'amant, bien plus avancée dans vos affaires que vous ne me faisiez l'amitié de me le dire? » Le sérieux de mon ton, mon regard observateur, achevaient de déconcerter la fausse innocente. Elle vient à penser que je suis instruit peut-être de tout... Elle tombe à mes genoux,... pleure, sanglote, suffoque. « C'est un malheur... mais c'est uniquement par ta faute... Il s'est trouvé que... que... que mademoiselle Béatrix est un garçon, et... comme je n'étais pas la plus forte... — Coquine! ai-je interrompu, feignant plus de colère que je n'en avais, tu le sus dès le premier jour que c'était un garçon, aux poils, et pourtant tu fus enchantée de la commission que je te donnais! — Bon ami, pardon!

La Durut. — Ainsi, dès cette première fois, mademoiselle Violette avait été baisée, je m'en doute?

Limefort (n'osant nier). — Muette, écrasée, elle est tout à fait à terre, privée de l'usage de ses sens. Je la secours. Je déboutonne tout ce qui peut la gêner; la curiosité me prend de voir le bas de son linge. Il est en effet souillé d'une ample et toute fraîche restitution, qui ne me permet aucun doute sur la nature et la fréquente récidive de ma duperie...

La Durut (très-joyeuse). — Tu ne saurais imaginer combien ton histoire a pour moi de piquant, combien elle m'amuse!

Limefort. — Va te promener au lieu de me plaisanter!

La Durut. — Poursuis.

Limefort. — Il me restait cependant un scrupule : cette si jolie et si féminine créature... que je t'avoue n'avoir pas vue la première fois sans bander, je ne pouvais me persuader qu'elle fût mâle en réalité. Violette, dans son égarement, aurait-elle mieux aimé se confesser d'une bonne fornication que de quelque tribaderie, peut-être, à

laquelle elle attacherait plus de honte? Elle est mieux; je la renferme et cours au même instant chez Vandhour. De fortune, il était sorti. Je demande mademoiselle Béatrix, sous prétexte que je dois faire savoir à son ami quelque chose d'important et que je ne pourrais d'ailleurs repasser de toute la soirée. Je monte, je suis reçu. Galant un moment, bientôt je suis téméraire. On veut faire des façons; je lève alors le masque. » Pas tant de résistance, mon petit ami, dis-je d'un ton fort sec... Il s'agit d'éclaircir... » Hélas! en même temps je sens tout!... La postiche Béatrix perd la tramontane et se croit à sa dernière heure...

La Durut. — Pauvre petit!

Limefort. — Mais admire, Durut, le charme du costume, ou plutôt l'aimant de cet âge équivoque qui sépare notre enfance de l'âge de la puberté. La cuisse du petit drôle est si douce...

La Durut. — Si douce?...

Limefort. — Sa mine est si piquante, je crois même lui voir si bien un faux air de cette Violette que tout de bon j'aime encore comme un fou, quoiqu'elle m'ait attrapé...

La Durut (s'impatientant). — Eh bien? eh bien?

Limefort. — Ma tête en un mot se trouve sitôt montée...

La Durut (interrompant). — Et le reste sans doute en si belle disposition, que tu le mets à la fausse Béatrix?

Limefort. — Ma foi! tu l'as dit. Et cependant, ma chère Durut, je te jure que je ne suis pas *bougre.*

La Durut (ironiquement). — Fi donc! comment le soupçonner?

Limefort. — Tu sais l'horrible dégoût que j'eus toujours pour de semblables vilenies, presque même avec les femmes.

La Durut. — Dégoût que, pourtant, si j'ai bonne mémoire, tu surmontas avec moi-même...

Limefort. — Souviens-toi que tu m'en priais; mais pas avec une douzaine de plus.

La Durut. — Excusez du peu!

Limefort — Quant à cette dernière infamie, je veux dire avec un garçon, jamais cela ne m'était arrivé, je t'en donne ma parole d'honneur.

La Durut. — Et... la donnerais-tu qu'à l'avenir...

Limefort (interrompant). — Ah! que la foudre m'écrase si...

La Durut (le faisant taire). — Chut! ingrat, tu allais outrager le plaisir. Apprenez, s'il vous plaît, monsieur le marquis (qui n'êtes pas un bougre), qu'en fait d'extravagance il ne faut jurer de rien, et qu'il n'y a que les sots qui rompent de gaieté de cœur la moindre corde de leur arc. Çà! de la bonne foi maintenant : comment t'es-tu trouvé de ce caprice?

Limefort. — Tu me railles : n'importe! J'avoue de ne pas m'en repentir, et de le compter au nombre de mes plus piquantes fredaines.

La Durut. — Et voilà que je reconnais l'homme de bon sens, l'Aphrodite, en un mot! (On siffle.) Quelqu'un survient. (Elle ouvre le cabinet où se réfugièrent un jour Loulou et Zoé.) Passe là dedans pour attendre, ou t'en aller si le temps vient à te durer.

Limefort. — Je t'attendrai, ne t'ayant pas dit à moitié ce qui faisait l'objet de ma visite.

La Durut (l'enfermant). — Eh bien, patience!

MADAME DURÙT, VANDHOUR (*).

La Durut (très-haut). — Ah! bonjour, monsieur Vandhour.

Vandhour (d'un ton véhément). — Bonjour, ma chère Durut; je suis dans une fureur!... (Durut lui fait des signes de silence que Vandhour, trop préoccupé, n'interprète pas. Il prend brutalement un siége et se place.) L'enfant que tu m'as procuré est un ange quant à la figure, mais un petit dépravé.

(*) Vandhour : il revient au lecteur le portrait de cet amphibie, qu'il ne convenait pas d'esquisser plus tôt, de peur de gâter la scène d'équivoque, première du troisième fragment de ce numéro. Vandhour, le même que l'étranger, petit en homme, est une assez grande femme, brune de cheveux, mais blanche de peau. Elle est un peu pâle, mais les yeux sont vifs, exigeants, les lèvres fraîches, les dents complètes et blanches, et le mannequin, plus dodu que maigre, aurait de la tournure sous un costume qui ne serait pas le masculin, d'une coupe étrangère, ample à dessein, couleur d'olive et décoré d'un large galon d'or. Le chapeau, retapé à la vieille mode, et la perruque noire à l'anglaise, achèvent de composer l'apparence d'un homme sur le retour. En dépit de tout cela, mademoiselle Fleur d'autrefois, en femme, serait encore digne qu'on fît sa partie avec intérêt. Belamour, au plus bel âge, la fait par devoir, ensuite aussi par besoin, car à seize ans on le mettrait au diable lui-même, s'il montrait un con en belle humeur.

La Durut (avec les mêmes signes). — Calmez-vous, de grâce.

Vandhour (allant son train). — Tu vas être indignée toi-même, quand tu sauras que je l'ai vu... vu de mes deux yeux, qui faisait une chose horrible avec ce petit bandit de jockey introduit chez moi par Limefort.

La Durut (redoublant de signes). — Il faut être bien sûr de son fait avant de porter un jugement. Je gagerais, moi...

Vandhour (plus irrité). — Tu me ferais sauter par la fenêtre! Je ne suis pas sûr, peut-être, que mon faux innocent agissait, que l'infâme petit bardache l'endurait de tout son cœur, et je n'ai pas vu, de plus, qu'après toute cette saloperie, digne des fagots, ils se sont dévorés des plus amoureuses caresses!...

La Durut (continuant ses signes). — Cela devait être bien intéressant, car il n'y a pas au monde un plus joli couple; cependant, je mettrais ma main au feu qu'il y a dans tout ceci du quiproquo. (Durut affecte encore plus de signes.)

Vandhour (avec humeur). — Mais que

signifient donc ces mines et gestes et ces clignotements perpétuels ?

La Durut (lui serrant la main). — Parlons,... pour cause, avec modération (baissant le ton), et plus bas.

Vandhour (moins vivement). — Je ne croyais pas, Durut, que vous fussiez de cette indulgence pour la plus exécrable corruption.

La Durut (avec impatience à son tour). — Oh! si vous le prenez comme cela, si vous ne voulez rien entendre à demi-mot, il faut bien que je m'explique. (Presque bas.) Le jockey de Limefort est une fille... et ce que vous avez vu... était, par conséquent, la chose du monde la plus naturelle...

Vandhour (haut). — Je ne prends pas ainsi le change de l'attitude...

La Durut. — D'une fille en culottes qui ne peut mieux se poser qu'en levrette ?

Vandhour. — Ah! Durut, que m'apprends-tu là?... Me voilà bien plus malheureuse...

La Durut (se hâtant de lui serrer la main et bas). — Malheureux! toujours *malheureux,* vous êtes un homme (Vandhour pa-

raît stupéfait), *homme!* souvenez-vous-en bien, pour un quart d'heure encore.

Vandhour (très-brusquement). — Ah! tant d'équivoque me passe et m'excède à la fin! Quoi qu'il en soit, j'ai le cœur trop gonflé pour pouvoir renfermer ce qui l'oppresse... Durut! le petit ingrat m'est infidèle, il a pu se communiquer à quelque autre qu'à moi!

La Durut (ployant les épaules). — De la jalousie.

Vandhour (versant quelques larmes). — Je sens que j'aurais pu pardonner à ce sale caprice dont je m'étais fait illusion, mais le monstre!... J'égorge la petite scélérate!...

La Durut. — Chut! (A part.) Elle est folle.

Vandhour (s'animant).—M'associer...une drôlesse qui n'a ni beauté formée, ni maturité de vocation et de moyens (*)! C'est

(*) C'est une consolation pour les matrones, que d'imaginer qu'elles doivent, à raison de leur habile expérience et de la multitude de leurs exploits, éclipser ces novices qui n'en sont qu'à l'*a*, *b*, *c*, du métier de catin. Les barbons ont aussi la prétention de se croire plus propres à donner aux connaisseuses des plaisirs dont, à la vérité, ils ne peuvent autant multiplier le procédé que le fait, en se jouant, la brûlante adolescence. Mais la qualité! c'est sur ce point important que s'échafaude l'orgueil risible des presque invalides cardinaux du clergé de Vénus. O folie!

exprès pour désespérer les gens que de pareils avortons se mêlent de foutre,... au lieu de faire des poupées...

Tant de sottise et de ridicule met la bonne Durut hors des gonds; elle ne peut se retenir de marquer par des gestes presque impolis combien cet entretien l'embarrasse et l'obsède. Heureusement, un billet, venu par le tour dont chaque pièce est pourvue, tombe aux pieds de la surintendante et fait diversion.

La Durut. — Vous permettez bien ?...

Vandhour. — Un mot auparavant. Je suis, par malheur, folle du petit gueux qui m'a trahie, et pour m'assurer à jamais sa possession, dût-il m'en coûter le repos... peut-être, hélas! toute ma vie, qu'il pourra fort bien assaisonner de malheur,... je suis décidée à l'épouser.

La Durut (croisant les bras). — A l'épouser, *monsieur* Vandhour?

Vandhour. — Vandhour ! Vandhour! Quitttez, madame Durut, cette affectation qui commence enfin à m'offenser. Oui, je veux épouser, et, qui plus est, rendre maître de toute ma fortune, qui est très-considé-

rable, ce funeste polisson dont vous m'avez fait présent pour que la tête me tournât...

La Durut (sèchement). — A votre aise, madame.

Elle rompt le cachet d'un billet et lit. Vandhour parcourt la chambre avec une pétulante inquiétude. Cependant, en passant en revue, avec distraction, quelques cadres égrillards suspendus aux panneaux de la boiserie, il chante une vieille chanson dont le premier vers est :

Oui vous en ferez la folie.

Durut, sa lecture achevée, prend un air recueilli, vient à Vandhour, le saisit d'une main, et l'amène vers son siége. (Ils sont assis.)

Vandhour. — Oh ! oh ! que signifie toute cette préparation ?

La Durut. — Que le sort prend soin de vous et veut vous épargner d'insignes extravagances. Il éclaire vos pas sur le bord d'un précipice où vous alliez vous jeter de gaieté de cœur... Lisons ensemble cette lettre.

Vandhour (ayant jeté les yeux sur la

feuille). — Lisez vous-même; cela est griffonné à faire peur.

La Durut (lisant). — « Oui, madame, » vous ne pouviez vous adresser mieux pour » savoir ce que sont devenus, après leur » naissance, les deux bâtards de Lucette » Hanneton, de son vivante fille du sieur » Gilles Hanneton, écuyer, et de dame » Nicole Foutin, sa légitime épouse. Ce fut » moi-même qui porta aux Enfants trouvés, » bon jour bonne œuvre, la veille de Noël » 177*, un marmot qu'avait pondu chez » moi ladite Lucette, surnommée Fleur, » déclarant qu'il était des œuvres d'un mar- » quis désigné sous les noms de baptême » de Roch-Balthazar-Marcel... Or, un mar- » quis! puisqu'on ne donnait pas de nom » de famille, il paraît que cette brillante » déclaration était une bourde... »

Vandhour (s'écriant). — Une bourde! On saura bien prouver que c'était la vérité...

La Durut. — Patience donc, et suivons la lettre. (Elle lit.) » Comme je suis de Lor- » raine, l'idée me vint de marquer l'enfant, » avec de la poudre à tirer et de l'eau-de- » vie, d'une croix de mon pays, à deux

» branches, ainsi que vous savez. C'était » sous le bras gauche, près de l'aisselle. » L'enfant fut nommé sur les fonts de » baptême Noël-Bonaventure... » (Cessant de lire.) Je sais déjà maintenant où celui-ci se trouve.

Vandhour (vivement). — Et vous me l'indiquerez ?

La Durut (souriant). — Rien de plus facile, assurément.

Vandhour. — Quel bonheur ! Après ?

La Durut (lisant). — « Quatre ans plus » tard, un jour que par hasard je me ren- » contrai aux Enfants trouvés, on y apporta » une petite fille à peine assez enveloppée » pour ne pas mourir de froid, et ses langes » tenaient avec une épingle cette note : » Mère : Lucette-Fleur Hanneton ; père : » Roch-Balthazar-Marcel, marquis...», sans » autre nom encore. Mais cette fois je ne » sus où prendre la mère. L'enfant avait été » ramassé sur le perron de l'Oratoire, rue » Saint-Honoré... »

Vandhour (la larme à l'œil). — Funeste misère d'alors! O Providence, que ne te dois-je pas aujourd'hui !

La Durut (lisant). — « Si est-il, ma brave
» dame, qu'au reçu de la chère vôtre j'ai
» pris un fiacre et me suis transportée à
» l'hôpital... Ah ! j'avais oublié de vous dire
» que, dans le temps, on nomma la petite :
» Madeleine-Cœur, parce qu'elle était jolie.
» Or, je proposai, comme elle était de même
» père et mère que Noël, qu'on la marquât
» de même ; ce qui fut aussitôt exécuté. Je
» disais donc qu'ayant reçu l'honneur de vos
» lignes, j'ai couru m'informer de ce qu'il
» en était devenu des deux enfants en ques-
» tion. Il se trouve qu'ils sont tous deux
» bien placés, par les soins du loyal et res-
» pectable monsieur Madré, l'un des inspec-
» teurs, qui se fait un plaisir de tirer de
» temps en temps de ce purgatoire quelques
» innocentes créatures pour qui du pain et
» un métier sont le paradis... »

Vandhour (avec impatience). — Que de verbiage! Monsieur Madré aurait bien dû laisser mes enfants où ils étaient. Où les trouver maintenant ? Est-ce tout ?

La Durut (ployant la lettre). — Quelques bavardages encore qui ne signifient rien, et que madame Secret n'a pas trouvé bon de

signer. Eh bien ! madame (car vous l'avez voulu), il ne sert plus à rien de faire semblant, à cause de celui qui nous écoute d'entretenir monsieur Vandhour... (Elle va pour lors ouvrir la porte du cabinet.) Paraissez, marquis !

LES MÊMES, LE MARQUIS DE LIMEFORT.

Lucette (qui n'est plus monsieur Vandhour). — O ciel !

Limefort (d'un air triste). — J'ai tout entendu, Durut. Le destin nous joue donc une pièce sanglante... Violette a cette croix...

La Durut (à Lucette). — Et Béatrix a la pareille, madame. Il est votre fils, le jockey; Violette est sa sœur.

Lucette (criant et se bouchant les yeux.) — L'horreur ! (Elle tombe sans connaissance.) Madame Durut sonne pour Célestine, qui va bientôt survenir. Tout en aidant à donner des secours,

Limefort. — La malheureuse ne sent rien comme une autre... Quelque jour un excès de sensibilité la fera mourir subitement... (Silence).

La Durut. — Ce ne sera rien,... la couleur reparaît, l'œil clignote et va se rouvrir... (Silence.)

Limefort (secourant). — Ces convulsions m'alarment...

La Durut. — Elles annoncent au contraire le retour de la circulation. (Silence.) A bon compte, monsieur le marquis (qui n'êtes probablement pas plus paillard que bougre), vous avez eu votre fille et votre fils.

C'est le moment où Lucette reprenait l'usage de ses sens. Elle est frappée des dernières paroles de madame Durut.

Lucette (repoussant Limefort). — Qu'ai-je entendu? crime sur crime! Ote-toi, monstre! ou plutôt (elle montre un poignard), viens, que je t'apprenne comment on lave tant d'infamie, et suis mon exemple!... Vois!...

Madame Durut et Limefort sont assez heureux pour prévenir le coup dont la délirante Lucette essayait de se frapper. Limefort arrache et jette au loin le poignard, qui va tomber aux pieds de Célestine comme celle-ci mettait le pied dans le salon.

Célestine, d'abord assez effrayée pour qu'elle ait jeté un cri très-vif, s'est bientôt non-seulement rassurée, mais fort divertie des bizarres et ridicules chances qui ont plongé jusqu'au cou dans l'inceste le père, la mère et les deux enfants. De l'humeur dont elle est, tout ce *culetage* fortuit lui semble la plus drôle de chose du monde. Les anciens amants eux-mêmes (quoiqu'il n'existe plus entre eux, surtout du côté de Limefort, l'ombre de quelque sympathie) finissent par se sourire, se familiarisent avec l'idée de leur étrange position et conviennent qu'ils doivent remercier le destin *d'avoir tout fait pour le mieux à leur égard.*

Maintenant Lucette n'a plus besoin de soutenir sa métamorphose. Grâce aux ressources de l'hospice, elle est au bout d'une heure dans le complet costume d'une femme. Elle y paraît avec avantage, et même un peu plus désirable encore.

Cependant on est convenu de passer réunis le reste de cette mémorable journée. D'abord on a fait entrer le jockey Violette, qui était quelque part à garder le cabriolet de Limefort. Violette, au premier moment,

ne reconnaît pas sous la nouvelle forme que sa mère a prise le rébarbatif et courroucé Vandhour. La petite jouit donc sans trouble des premières caresses que lui prodigue une tendre et vive inconnue la nommant *sa chère fille* et lui ordonnant d'embrasser sous le nom de *père* celui que mille fois l'aimable enfant a baisé sous le nom d'amant. A bon compte, elle ne sait pas trop ce que signifie cette scène extraordinaire.

Tandis que les choses se passaient ainsi dans l'hospice, une voiture volait vers Paris pour amener Belamour-Béatrix. On l'enlève, et le pauvre petit avait craint, au premier moment, de se voir privé de son aimable poste et rejeté dans l'obscurité du service domestique. Pendant le trajet, il s'en était peu fallu qu'il n'essayât de s'enfuir à travers la campagne; mais il avait pourtant préféré de se confier au destin. Était-il d'ailleurs si malheureux dans son état de premier camillon, et ne retrouverait-il pas, dans tous les cas, sa protectrice, la charmante Célestine ? Il est arrivé, son étonnement est moins grand que celui de Violette, quand

il retrouve sous des habits convenables sa bienfaitrice, sa compagne de lit, monsieur Vandhour. Il n'est frappé que de l'indulgence qu'on lui témoigne, quand il se croyait assez mal dans les papiers du faux Indien et dans ceux du violateur Limefort, quoique celui-ci se fût vengé de manière à ne plus pouvoir garder rancune. Loin de là, c'est à qui le caressera davantage: les noms touchants de *père*, de *mère*, de *fils*, de *fille*, de *frère*, de *sœur*, voltigent de bouche en bouche, se confondant avec les plus tendres baisers.

A la suite de cette effusion de sentiments on confie les jeunes gens à Célestine, afin qu'elle fasse revêtir à chacun l'habit qui lui convient. La friponne profite de cette occasion pour s'amuser un moment: elle va se payer de ses soins par la satisfaction d'un libertin caprice. C'est chez elle, Violette et Belamour y sont déshabillés et mis insensiblement en état de pure nature. Chemin faisant elle leur a défini, d'une façon burlesque, quels nouveaux rapports allaient exister entre eux. D'abord les bons enfants s'en désolent; ils trouveraient si doux de demeurer

étrangers par le sang à leur petit courant! Mais Célestine, accommodante casuiste, a bientôt fait lever les scrupules; bien plus, elle les engage fort à *s'avoir*, en dépit de la fraternité, toutes les fois qu'ils pourraient se permettre cette joie, et, pour casser la glace tout de suite, elle fait de son genou une lice sur laquelle l'ardent Belamour est soudain obligé de rompre une lance avec la divine petite sœur. « Voilà, dit-elle, la plus douce et la moins chimérique de toutes les reconnaissances. » Quatre glaces font écho, répétant non le reproche, mais l'éloge de leur joli crime. Cependant l'ordonnatrice s'est tellement embrasée elle-même à ce spectacle qu'il lui convient de faire appeler Fringante pour la suppléer à la toilette ordonnée. Célestine alors va, toujours courant, supplier Alfonse (qui de fortune est dans l'hospice) de jouer pour elle, à grands flots, de la pompe foulante, afin d'éteindre le feu dont son sang est dévoré. Fringante, à son tour, ne viendrait point à bout de sa commission, si elle gardait ensemble les petits enragés, qui, craignant peut-être de se trouver pour la dernière fois en bonne for-

tune, songent bien plus à se raccrocher qu'à se vêtir. Fringante, dont on brave l'autorité, n'a que le moyen de séparer les rebelles. Violette est brusquement jetée dans un cabinet et sous clef, tandis que l'habilleuse, pour mater un boute-joie mutin qui ne veut pas se laisser emprisonner dans le caleçon, va lui faire courir sur elle-même une vigoureuse poste. O Belamour, que cette indocilité vous fait honneur! Avec d'aussi brillantes dispositions, quel haut degré de gloire ne devez-vous pas atteindre dans votre carrière fortunée!

Ce n'est plus en camillons, mais en enfants de bon lieu que le joli couple reparaîtra pour dîner en famille.

Pendant qu'il était occupé comme on l'a vu, la mère avait la pénible franchise de confier à Limefort les détails du temps qui sépara l'époque du couvent incendié de celle des couches, enfin suivies d'un départ pour un autre hémisphère. — Voici son aveu:

« L'ex-nonne, errant au sortir de la garnison d'où elle avait disparu, se joignit par circonstance à de mauvais comédiens am-

bulants, et s'aida pendant six mois de toutes les ressources que comporte la profession d'histrionne. Alors ce n'étaient pas les heures sacrifiées au public écoutant qui rapportaient le plus à l'inhabile actrice, mal payée, quelquefois sifflée dans la salle : c'était dans son taudis qu'elle recueillait des éloges flatteurs et faisait de passables recettes. Hélas! avant d'avoir songé à faire quelque épargne, elle se vit à ce degré d'embonpoint avec lequel on ne peut plus représenter sur la scène une vierge, sans causer un fou rire aux spectateurs. Il fallut donc se séquestrer et renoncer aux appointements par mois qu'un pauvre diable de directeur ne pouvait conserver à sa pensionnaire inutile. Elle se traîna furtivement jusqu'à Paris, où son genre de peindre n'était pas de nature à lui procurer le pain quotidien. Elle se vit donc réduite à vivre du travail d'une main légère et douce qui, la nuit, sous l'épais feuillage de certaines allées, distribuait des plaisirs imparfaits mais sans danger, pis aller clandestin des avares, des honteux et des pusillanimes.

A travers l'infinité de connaissances qu'on

ébauche à ce métier, un marin très-subalterne, bizarre dans ses goûts et familier avec les antipodes, avait pris la beauté nocturne en affection pour des bontés particulières qu'il avait su la persuader d'avoir pour lui. Par quelle route, grand Dieu! la fortune devait-elle arriver enfin à notre actuelle héroïne ! Mais attendons, le moment heureux n'est pas encore venu. Monsieur Rodolphe était une pratique; cependant, sans en avertir, il fit une absence si fort à contre-temps, que sa malheureuse amie, au moment des couches, manqua de tout et faillit périr de misère. Son épuisement, qui ne lui permettait pas de nourrir, la força de faire exposer sa malheureuse progéniture. On sait comme cela lui réussit. Le ciel enfin eut pitié de Lucette: l'amoureux pilotin était de retour de Brest, où l'on avait liquidé son article dans certains comptes de part au produit des prises. Il cherchait sa complaisante amie; elle se traîne, faible encore, vers leur rendez-vous accoutumé. Les voilà réunis, tous deux plus riches, car si le marin avait en caisse de quoi commencer quelques spéculations de commerce, la raccrocheuse avait

recouvré de précieux moyens de renouer le sien, qui n'exigeait ni grandes avances, ni d'aller chercher si loin *bout de monde*. Rodolphe, épris et remis dans le droit chemin, proposa de s'embarquer : on y consentit. Ces amants se convenaient tous deux, avaient de l'activité, de la conduite et du courage. Le sort les soutint dans les dangers et fit réussir toutes leurs entreprises. Sans songer au mariage, ils demeurèrent inséparables, et finirent par être fort riches.

Après beaucoup d'années de cette libre intimité, Rodolphe allait s'éteindre. Allemand transplanté dès l'enfance et parvenu de mousse, il ne connaissait aucun parent. Il laissa tous ses biens à sa compagne, qui se trouva, sans s'en douter, héritière de près de huit cent mille livres. »

Pour ne plus revenir à ces gens-là (de qui nous avons sans doute beaucoup trop longuement entretenu le lecteur), disons que trois mois après les reconnaissances que nous avons racontées Limefort et Lucette, à cause de leurs enfants, qui leur donnaient les plus belles espérances, se marièrent en-

fin (*). Bien en prit surtout au marquis, vu la barbarie qu'on exeree maintenant contre cette pauvre noblesse française, menacée de ne pas conserver un écu ni un chou de ses biens, s'ils demeurent irrévocablement sous la dent enragée d'un peuple de brigands assassins qui se disent *souverains, égaux et libres.*

(*) « Toutes vérités ne sont pas bonnes à dire, » va peut-être objecter quelque marquis, jetant le gant pour l'honneur de ses pairs. A quoi bon, en relevant ce sot mariage avec une *manipulatrice* des Tuileries, dégrader un galant homme pour qui vous nous aviez d'abord inspiré quelque estime? — Pas un mot à vous répliquer, pointilleux seigneur, pourvu que vous n'ayez vous-même ni agioté, ni prêté sur gage, ni fait banqueroute, ni disséminé de faux billets ou filé la carte, comme l'ont fait de nos jours tant d'illustres que nous ne nommerons point, plus titrés encore que l'honnête libertin dont la dérogance vous courrouce.

FIN DU NUMÉRO SEPT

NUMÉRO HUIT.

—

AH ! QU'ON EST FOU !
C'EST DE BONNE HEURE.
ON JOUE DE SON RESTE.
VAUT-IL MIEUX ÊTRE SAGE ?

—

AH! QU'ON EST FOU!

PREMIER FRAGMENT.

Sir Henry, cet Anglais si mélancolique, si sottement idolâtre d'une femme de cire, et contre le ridicule duquel on sait qu'il se prépare une si bizarre mystification, cet extravagant, disons-nous, n'est pas un personnage fort désirable. N'importe, la petite comtesse de Mottenfeu se trouvait offensée de ce que ce voisin n'avait pas eu la moindre idée de lui demander ses faveurs; un homme qui la croit enfin magicienne sempiternelle, et l'arbitre de ce qui l'intéresse le plus au monde, c'est-à-dire du retour de sa chère Zéphirine à la vie!

La comtesse, folle à sa manière, disait un jour à Célestine: « Si ce bande-à-l'aise, qui

trouve pourtant très-doux de lasser parfois la menotte d'une camillonne à le branler (*) et que j'ai bien pris la peine de branler moi-même, ne se met pas à son devoir ; s'il ne se propose pas de mêler à nos sublimes éléments les siens, de l'espèce la plus crasse (c'est du moins ce qu'il doit imaginer), je déploie enfin toute la rigueur de mon espièglerie, et lui fais payer cher le prodige qu'il attend de mon pouvoir ! »

En réponse, Célestine, faisant violence à son amour-propre, avait raconté l'impertinence que peu de jours auparavant le baronet lui avait faite.

« Oh ! s'il est de cette force en balourdise et en grossièreté, belle Célestine, avait riposté madame de Mottenfeu, je ne dois m'étonner de rien, moi qui n'ai ni ta jeunesse, ni tes formes, ni ta fraîcheur. Mais c'est une raison de plus pour que je persécute sans pitié le sot Anglais, puisque j'ai l'occasion sous la main. J'englobe donc ton injure dans la mienne, et le pisse-froid (plus

(*) Entre amies aussi intimes que ces interlocutrices, il n'y a point de façon, et chaque chose est tout uniment nommée.

fait pour les morts que pour les vivants) trouvera, je te le jure, à qui parler, lorsque nous jouerons notre pièce. »

Cette maligne conversation se tenait le troisième jour de la neuvaine ridicule où, si l'on s'en souvient (*), la comtesse faisait découler, de chez le baronet, cette essence de vie nécessaire, disait-elle, au plein succès du miraculeux enchantement.

Nous avons dit que la neuvaine allait finir; que Zéphirine avait été secrètement introduite dans l'hospice, que d'ailleurs il n'y avait plus un moment à perdre, à moins qu'on ne la laissât accoucher,... et ce pendant, à cette époque, le baronet n'avait encore rien proposé à sa bienfaitrice. Hélas! le pauvre diable en avait peut-être bien assez, après la contribution quotidienne qu'on exigeait de lui. A la bonne heure! mais il semblait à la vaine petite comtesse que l'Anglais, s'il était né galant, aurait choisi de fournir cette contribution par un procédé moins étrange, moins factice, plus flatteur pour une femme, et que, sauf à réa-

(*) Voyez page 24 du précédent numéro.

liser dans une fiole, il devait, à bon compte, s'électriser ailleurs.

« N'est-ce pas, Célestine, qu'un Français aurait cette galanterie ? » Célestine, rancunière un peu contre le baronet, n'avait pas manqué de répondre : « Assurément. » En conséquence, tout le temps qui suivit ce menaçant entretien fut employé à combiner comment on pourrait le mieux tourmenter notre maniaque. Le dénoûment de la mystification devait avoir lieu le surlendemain du jour où Zéphirine était arrivée, où la comtesse encore avec elle avait fait un déjeuner voluptueux, suivi de si vigoureuses prouesses avec dom Ribaudin, ci-devant moine, devenu capitaine des grenadiers de la garde nationale (*).

Deux jours après, au jardin anglais, à la brune.

CÉLESTINE, SIR HENRY.

Sir Henry (en marchant). — .... En un mot, belle Célestine, j'étais heureux dans

(*) Voyez page 38 du précédent numéro.

mon malheur; mais depuis que j'ai fait cette funeste connaissance, j'éprouve tous les chagrins, tous les déchirements imaginables. Aussi, j'ai pris mon parti, bien convaincu que la prétendue magicienne n'est qu'une fourbe, cruelle autant qu'audacieuse; bien persuadé que nul miracle ne peut rendre la vie à l'être qu'il a plu au sort d'en priver. Je m'éloigne, et dès demain je sors de ces lieux, où je me flattais pourtant d'avoir trouvé le degré de consolation et de jouissance auquel il m'était encore permis d'aspirer. (Il est ému jusqu'aux larmes.)

Célestine. — Tu ferais une insigne folie, mon cher Henry; sois bien certain que la colère de Nécrarque (*) te poursuivrait partout. Au moment même où il s'agit d'éprouver la réalité de sa toute-puissance, elle la signalerait sur toi par tous les fléaux familiers à son art, dont, moi, je ne doute pas.

Sir Henry (avec vivacité). — Désabusez-vous, mademoiselle; cette femme nous jouait, vous et moi. Sans cela, m'éviterait-

(*) Nécrarque : nom que la comtesse se donnait dans la comédie. Il dérive du grec et signifie : Qui règne sur les morts.

elle, comme elle fait depuis ce matin, après être venue troubler sur la fin de la nuit le plus doux sommeil, sous prétexte d'avancer cette burlesque opération à laquelle j'ai eu la sottise de me soumettre pendant neuf jours?

Célestine. — Tout à l'heure je vous expliquerai cette conduite...

Sir Henry (s'animant davantage). — Et la prestidigitatrice n'aurait-elle de plus loin « annoncé qu'un nœud qu'elle ne pouvait deviner encore, mais qu'elle se croyait à peu près sûr de trancher dès qu'elle l'aurait découvert, arrêtait court le succès de ses enchantements? » Quelle pitoyable défaite! quelle maladroite justification de sa conduite à mon égard, qui dès lors n'est plus qu'une insultante raillerie!...

Ces derniers mots ont été dits au tournant d'un sentier tortueux du bosquet. En même temps, une lettre qui semble s'élancer d'elle-même hors d'une touffe de feuillage tombe aux pieds de sir Henry. Il ne fait pas encore assez obscur pour que l'Anglais ne puisse la lire. A la vue des caractères de la suscription, il pousse un cri d'étonnement.

Célestine (feignant elle-même une extrême surprise). — Que vous arrive-t-il donc?

Sir Henry (tremblant, mais ne pouvant s'empêcher de baiser plusieurs fois la lettre). — C'est d'elle! oui, Célestine, c'est une divinité!) Il lit tout bas, se trouble, paraît d'abord accablé, et bientôt au désespoir.)

Célestine. — Puis-je voir cette lettre?

Sir Henry (la lui donnant). — Lisez.) Il sanglote, la tête appuyée contre un jeune arbre dont le tronc partage l'agitation extrême du baronet.)

Célestine (hésitant). — Je ne sais trop pourtant si l'on peut se fier à ce qui vient de chez messieurs les morts. Mais la curiosité de mon sexe... (Elle prend la feuille, en affectant toutes les précautions et la légèreté de tact imaginables.) Certes, on n'apprend pas dans l'autre monde à bien peindre, si l'on s'y sert d'aussi joli papier que chez nous. (Elle lit avec quelque difficulté.)
» Ingrat! ne t'en prends qu'à toi-même, si les
» bienfaisants efforts de notre souveraine ne
» peuvent rompre les liens qui me retiennent

» où je suis. Toi seul, par de matérielles et
» trop fréquentes communications avec des
» êtres étrangers à ta Zéphirine (*), as dé-
» tourné la direction de notre aimant. Tan-
» dis que, depuis que je suis évoquée, je
» t'ai cherché sans cesse, tu semblais me
» repousser; ton intermittente passion s'est
» trop encrassée des ordures de la brutale
» humanité, pour que notre amalgame ait
» pu demeurer facile... » (S'interrompant).
Le style des enfers est diablement mystique.
(Elle poursuit.) « Ce n'est donc plus à moi
» de remonter dans le séjour d'exil où tu
» t'es ménagé de grossiers dédommage-
» ments. Si tu veux qu'une nouvelle exis-
» tence nous réunisse encore, c'est à toi de
» te dépouiller de tes éléments impurs.

(*) On avait arraché au baronet l'aveu d'avoir, en différents lieux, satisfait les mêmes caprices qu'on sait le distraire dans son séjour actuel, mais le tout en dirigeant constamment ses intentions vers l'adorée momie. Il avait même essayé, par occasion, en Italie, d'un culte absolument étranger et qui lui devait sembler devoir caractériser encore mieux son excessive passion pour l'objet si tendrement regretté. Mais cette grossière erreur ne l'avait séduit qu'un moment : pouvait-elle gangrener un cœur susceptible d'amour véritable, dont l'immuable base est la simple nature, sans aucune modification ?

„ Viens alors confondre avec ce qui reste
„ de mon être l'immatériel résidu du tien.
„ Ose, ou renonce à m'agiter et à me faire
„ éprouver dans le paisible Élysée les seules
„ disgrâces auxquelles mon entéléchie soit
„ demeurée sujette, jusqu'à ce que toi, qui
„ fais partie de moi-même, cesses de respi-
„ rer. „ Ouf! la proposition est saugrenue... En tout cas, mon cher Henry, tu vois qu'il n'y a pas de la faute de qui tu sais. J'espère que maintenant tu ne lui refuses plus justice ;... mais fais-moi donc l'honneur de m'écouter... (Elle va le tirailler et veut l'arracher à son arbre).

Sir Henry. — Laissez-moi, mademoiselle... Vous êtes aussi l'une des causes de mon irréparable malheur.

Célestine. — Bien obligée! Monsieur s'en prend à moi!... Il est joli, celui-là !

Sir Henry. — Pardonnez à ma franchise,... à ma douleur...

Célestine (feignant du courroux).—Tenez donc: reprenez votre beau présent de l'enfer... et gouvernez-vous désormais comme bon vous semblera. Je vous donne le bonsoir... (Elle fait quelques pas.)

Sir Henry (vivement). — Belle Célestine, un mot, de grâce!

Célestine. — Que me voulez-vous? (Elle s'arrête.)

Sir Henry (avec expression). — Je ne sais... J'ai la tête perdue... Si j'avais pu du moins entretenir un moment de ce qui m'arrive... celle...

Célestine (revenant). — Celle que vous n'osez nommer, tant vous avez honte, sans doute, de l'avoir si follement outragée... Eh bien?...

Sir Henry. — Si par votre entremise il y avait moyen...

Célestine (avec quelque amitié). — Pourquoi n'être qu'un fou, qui ne souffrez pas qu'on vous parle, et qui vous mettez d'avance en travers de tout ce qu'on pourrait essayer pour vous servir dans votre inimaginable position?

Sir Henry. — Eh bien! j'ai mille torts; je les confesse, je m'en repens. Un remède à présent?

Célestine. — Je vous l'aurais fourni: c'était mon objet quand nous avons commencé cette promenade.

Sir Henry. — Je vais vous écouter comme une amie, comme la protectrice de mon plus cher intérêt. (Il lui baise la main avec sentiment.)

Célestine. — Tu sauras donc, mon pauvre Henry, que Nécrarque, si mal à propos accusée, fait au contraire tout pour le mieux à ton égard. Mais elle-même, hélas! n'existe pas impunément sur cette petite boule. Condamnée à mille sortes de malheurs malgré ses étonnants priviléges, accordés par la nature ou acquis par son art sublime, Nécrarque, un jour de chaque lune, dès que pointe le crépuscule du jour, se fond, perd la forme plus ou moins agréable qu'il lui avait plu de revêtir, et devient... ce qu'il est naturel que soit une femme qui vit depuis tant de siècles. Dans cet état, elle est privée de ses immenses pouvoirs jusqu'à la nuit. Il s'agit alors pour elle de savoir si la force des talismans dont elle a grand soin de se surcharger dans ces sortes de crises ne cessera pas de prévaloir sur l'ordre naturel qui veut qu'enfin s'eteigne notre *débile flammèche*... C'est ainsi que Nécrarque nomme certaine *âme physique*

qu'elle prétend commune aux animaux quelconques qui ont ici-bas le droit de respirer...

Sir Henry. — Ce système est aussi le mien, et sans doute le seul raisonnable dont on puisse emprunter quelque idée sur la nature de notre être...

Célestine. — Laissons les commentaires. Sur le pied de douze à treize fois par an, notre fée risque de finir. C'est aujourd'hui l'un de ces jours dangereux, c'est pour cela que si matin elle est venue troubler ton sommeil, voulant remplir une dernière formalité, nécessaire au complément de ses incantations, dont la chance sera décidée cette nuit...

Sir Henry. — Quel choix! Pourquoi mettre de la sorte au hasard d'un événement personnel et qui peut être funeste celui d'où dépend infailliblement ma félicité suprême ou la mort?

Célestine. — Parce que le moment où elle renaît, toujours probable pour elle dans la proportion d'un sommeil ordinaire avec le réveil, parce que ce moment, dis-je, est celui où elle jouit de toute sa puissance au plus éminent degré...

Sir Henry. — Qu'entends-je! J'étais donc complétement injuste?

Célestine. — Et même absurde, comme le sont, sans exception, messieurs les esprits forts, les païens, les soi-disant philosophes, qui ont l'orgueil de vouloir circonscrire ce qu'ils ne peuvent comprendre dans les bornes étroites de leur crédulité.

Le lecteur intelligent ne peut se méprendre *au pourquoi* de cette scène. Il est évident qu'avant de frapper les grands ceups il s'agit de pousser au dernier degré de crédulité l'imagination égarée de cet homme à peu près fou, dont on a résolu de rire au sein de la plus badine société. C'est pour ajouter à l'égarement du baronet que Célestine a joué le rôle d'indiscrète confidente du côté faible de notre magicienne. Pour mettre le comble à l'imagination, Célestine a conduit, comme par hasard, l'Anglais tout près du pavillon où loge la comtesse. Pour lors c'est fort naturellement que, l'appartement étant au rez-de-chaussée, une femme (un être curieux par conséquent) regarde à travers une croisée dont le rideau n'est pas exactement tiré. A peine

un coup d'œil jeté, notre friponne recule avec une feinte frayeur et se jette contre sir Henry, de l'air d'être vivement frappée...

— Approchez-vous, lui dit-elle en tremblant, et contemplez ce que je viens de voir.

L'Anglais obéit et voit, couchée sur une espèce de lit de repos, l'affreuse figure d'une femme aux trois quarts nue, décharnée, ridée (*)... Le squelette vivant est coiffé d'une espèce de bonnet en pain de sucre, surchargé d'espèces d'hiéroglyphes de diverses couleurs. Une manière de scapulaire ou d'étole passée autour du cou rassemble (entre deux peaux jaunâtres, en forme de sac, restes de vieux tétons) sept plaques triangulaires de métal. Aux bras, aux jambes, sont des bracelets formés avec des plaques à peu près semblables. Devant ce hideux objet est une table sur laquelle on voit ouvert un immense in-folio : d'un côté sont quelques fioles, d'un verre noir,

(*) C'est, en un mot, une mendiante des environs, presque centenaire, qui joue pour quelques écus ce personnage, et doit représenter Nécrarque dans l'état de crise dont Célestine a parlé.

de l'autre, une tête de mort. Le tout est faiblement éclairé d'une lampe à l'antique.

Sir Henry, parfaitement dupe, est plus repoussé qu'étonné de cette vision dégoûtante et sinistre. Il ne peut pas cependant s'en arracher. Il a tout le temps de voir différents mouvements que fait l'épouvantable vieille, comme il arrive pendant un demi-sommeil agité de songes laborieux. A peu près au bout de cinq minutes, l'objet affreux se met sur son séant, se touche de la tête aux pieds et débouche une fiole. Aussitôt une épaisse vapeur se répand dans la pièce; à travers ce nuage, le lumignon de la lampe n'est plus aperçu que comme un point de lugubre rougeur. La vieille est presque inperceptible. On croit pourtant lui voir avaler l'une des fioles. Peu à peu la lampe s'est éteinte. Sans aucun intervalle on entend la voix de la comtesse, qui, venant en deux sauts ouvrir la croisée, dit, avec un soupir de contentement : « C'est encore moi! »

Dès que la lumière avait fini, Célestine et sir Henry s'étaient éloignés de quelques pas. Il est inutile de dire que, dans ce mo-

ment aussi, le lit de repos (qui est une machine approchant de celles qu'on a vues mille fois aux grands danseurs dans leurs pantomimes) a escamoté la vieille et substitué madame de Mottenfeu. La vapeur qui se dissipe par la fenêtre ouverte répand aux environs une odeur qui n'a rien que d'agréable (*). Quelque bruit qu'on fait aux environs (car bien du monde a le mot pour se réunir ce soir-là dans l'hospice, et déjà des couples folâtres se sont dispersés pour escarmoucher dans les boudoirs des bosquets), ce bruit, disons-nous, a chassé Célestine et sir Henry devers le logement de ce dernier.

Le premier objet qui frappe leurs yeux quand ils rentrent dans le salon, c'est une bouteille posée au pied de la châsse de

(*) J'entends les plus sensés des fous qui liront ces sottises me dire : Ces moyens ne sont pas fort subtils. — D'accord ; mais qu'on demande à messieurs les martinistes, mesméristes, illuminés, maçons égyptiens, etc., si les leurs sont beaucoup plus fins. Quand il s'agit de mystifier des gens de bonne étoffe, les trois quarts de l'ouvrage sont faits d'avance dans leur cervelle creuse ; avec un peu de jargon et d'adresse, le mystificateur a bientôt fait le reste, car au bout du compte qui que ce soit n'est sorcier. N'importe, on voudra sans fin lire dans l'avenir, vivre des siècles, faire de l'or, etc., etc.

Zéphirine, sur un carreau de velours à glands d'or, permanent, propice aux fréquentes génuflexions du baronet. Au col de la bouteille (qu'il a ramassée) se lit une bande de papier : *La voiture, pour venir me rejoindre.*

Quelque épris et persuadé que soit l'Anglais de la réalité de tout ce qui lui arrive, il ne mesure pas sans un premier mouvement d'horreur la profondeur du précipice dans lequel il lui semble ordonné qu'il s'élance, car, tout net, il s'agissait de *mourir à tout événement.* C'est jouer gros jeu sans doute. Célestine, affectant un air froid, lui en fait l'observation, sans toutefois rien conseiller ni pour ni contre. Ce moment cruel, où la nature doit être aux prises avec une extravagante passion, est le point de vengeance que la petite comtesse avait en vue. La neutralité perfide de Célestine aggrave encore la perplexité de l'Anglais, en ajoutant à son irrésolution. Pendant que Célestine parle à mots coupés, ne perdant pas une des variations de la physionomie du combattu baronet, il tient, lui, la bouteille, tête basse et les yeux en-dessous, stu-

pidement fixés sur les traits charmants de la postiche Zéphirine.

Célestine s'est tue; sir Henry, qui semble revenir enfin à lui-même après une profonde absorption, soupire et dit avec fermeté : » Je pars! » Une voix faible riposte aussitôt : » Je t'attends! » Alors sir Henry décoiffe courageusement la bouteille et boit à longs traits. Déjà Célestine, qui a feint d'être excessivement épouvantée du prodige, a jeté un cri perçant et s'est enfuie; son rôle finissait à ce coup de théâtre. La bouteille contenait une raisonnable dose de certain vieux vin de Hongrie, fort agréable à sir Henry; ce breuvage est mêlé d'un puissant narcotique qui va bientôt plonger le déterminé baronet dans un léthargique sommeil.

C'EST DE BONNE HEURE.

DEUXIÈME FRAGMENT.

Dans l'un des cabinets du jardin anglais.

ZAIRE, LE COMMANDEUR.

Zaïre (*) (donnant au commandeur un fougueux baiser, après une seconde accolade dans laquelle ils demeurent agencés

(*) Zaïre de Fortconnin : dix-sept ans, chef-d'œuvre en miniature. Brune assassine, ayant tout le coloris et la fermeté de la plus fraîche adolescence. Traits chiffonnés, enchanteurs, auxquels un heureux accord et de grands yeux volcaniques donnent un air de perfection très-bien soutenu par les formes merveilleuses du reste de la personne. Zaïre est la nièce de certaine Eulalie, ci-devant abbesse d'un couvent de Bernardines, et qu'on connaîtra si l'on a lu *Mon Noviciat, ou les Joies de Lolotte*, très-instructif et surtout très-véridique ouvrage.

de manière qu'il ne tient qu'à eux de procéder sans interruption à une nouvelle jouissance). — L'heureuse reconnaissance, mon cher Francheville! Qui nous aurait dit, il y a huit ans, que la morveuse avec qui tu jouais comme avec une poupée dans son couvent te devrait aujourd'hui ce délicieux quart d'heure?

Le Commandeur (*). — Tu veux dire : qui aurait pu deviner que ce petit ange, si contrarié, serait la bienfaitrice à qui je dois

(*) Le commandeur de Lardemotte, de Malte, ci-devant chevalier de Francheville, l'un des personnages principaux de ce *Noviciat* (*) qu'on vient de citer. Le commandeur atteint à peine sa vingt-septième année; il est parfaitement beau, bien fait, libertin, à proportion de la vogue que doit avoir dans le monde un aussi surprenant mérite. Il a pourtant le malheur d'avoir l'un des plus effrayants boute-joie de l'ordre; n'importe! ce défaut ne l'empêche pas de s'accrocher à des novices à peine formées, qui, par bonheur, ont, du temps qui court, une intrépidité dont ne se piquaient pas autrefois les plus aguerries professes. Ce sont peut-être les anciens succès de Francheville avec Lolotte qui l'ont rendu sans pitié pour la fragilité d'organes des précoces Lais, telles que celle dont il a dans le moment la joie d'être possesseur.

(*) En voyant reparaître dans ce livre des personnages du *Noviciat* et du *Diable au corps*, on ne peut s'empêcher de remarquer que le grand Balzac aussi s'est plu à faire circuler les mêmes héros dans les diverses parties de la *Comédie humaine*.

(Note de l'Éditeur.)

ce moment, l'un des plus heureux de ma vie?

Zaïre (avec un ardent baiser).— Comme il est galant! L'y voilà pourtant, ce formidable engin à la vue duquel je jetais les hauts cris lorsque tu me le montrais, par l'ordre de ma tante, comme un instrument de supplice, quand on avait à me reprocher quelque petit tort! Voilà donc l'emploi si doux de cette respectable *discipline* qu'Eulalie faisait semblant d'endurer par pénitence, lorsqu'elle s'avouait coupable de quelque péché... Vous étiez de grands hypocrites et de francs vauriens!

Le Commandeur. — Que veux-tu? C'est ainsi, ma petite amie, que l'on élève la jeunesse, au couvent surtout. Cependant ce petit conte et la peur qu'on te faisait n'étaient qu'afin que nous fussions plus à notre aise et pussions nous ébattre, toi présente, presque en t'édifiant. Tu sais maintenant comment passait son temps la brûlante Eulalie, lorsque nous disparaissions derrière le rideau de cette alcôve, et procédions à ce prétendu châtiment qui faisait en effet pousser à ta tante tant d'équivoques

soupirs dont tu avais l'enfance d'être touchée jusqu'aux larmes.

Zaïre. — Ah! mon cher! si j'avais su! j'aurais tout culbuté, tout brisé dans l'appartement et je t'aurais bien forcé de me châtier tout de bon, au lieu de t'en tenir à la menace.

Le Commandeur (souriant). — A neuf ans, friponne!

Zaïre (gaiement). — Il me semble, mon bon ami, que je n'en serais pas morte... Mais, parlons-en encore... Qui nous aurait dit qu'un jour... (Le baiser dont elle coupe cette phrase rend au commandeur tous ses feux... Il recommence à limer.) Ah! oui... oui... mon toutou... (Elle seconde.) Donnons-nous-en bien, pendant que nous y sommes. Réalisons de plus en plus ce brûlant sacrifice que t'a déjà offert ma brûlante imagination depuis que j'ai appris quel encens peut être agréable à ce dieu qui me pénètre, et dont tu me faisais autrefois un épouvantail.

Ce petit bavardage n'a pas empêché Zaïre de jouer des hanches à ravir. Ces douceurs ont encore excité l'ardeur de l'amoureux

agent;... ils sont bien près de la sublime crise... Alors...

Le Commandeur (s'écrie). — Ah! Zaïre! quel talent à ton âge!

Zaïre (après un baiser mordant). — Dieu du plaisir! achève de me former... Tiens... tiens... ha! foutre! (Des coups de reins terribles.) Me trouveras-tu digne assez d'un maître tel que toi?...

Le Commandeur (hors de lui). — O ravissement! modère-toi, ma petite reine... (Ils ralentissent.)

Zaïre. — Oui, filons-nous le suprême bonheur, foutons en dieux...

Ils ne peuvent plus proférer que des accents confus, mille fois plus éloquents que les plus beaux tours de force de l'esprit académique. Le filet de la sublime volupté les a lentement enveloppés, emportés enfin hors de la sphère des mortels pour les faire jouir d'un avant-goût des délices surhumaines.

Après quelques moments de ce calme silencieux qui n'est pas la moins exquise manière de jouir...

Le Commandeur. — Mais par quel ha-

sard, ma chère petite, te trouves-tu dans Paris, et parmi nous, ce qui me surprend bien davantage, quand tu n'es point mariée, et n'as pas l'âge requis pour qu'une célibataire soit admise à nos mystérieuses cérémonies (*)?

Zaïre. — Je n'aurais pas le temps, mon cœur, de te faire ici mon roman... (En parlant, Zaïre dégagée s'occupe encore du superbe boute-joie, toujours très-éveillé; dans sa distraction, elle le traite si bien qu'il ne pourra guère s'endormir. Ce geste, pendant le discours que pourra tenir la comtesse, est fort du goût de l'archi-libertin commandeur.)

Le Commandeur. — Jette, en gros, un lopin à mon avide curiosité. J'apprendrai les détails chez toi, où sans doute tu voudras bien me permettre de te faire ma cour?

Zaïre. — Permettre! je te l'ordonne. Tu trouveras même bon que, dès ce moment, je t'inscrive au nombre de mes plus essen-

(*) Il fallait qu'une demoiselle eût vingt et un ans et fût autorisée par un proche parent, membre de la société, tout au moins par un dignitaire, aussi de la famille.

tiels serviteurs... et le monsieur aussi... (A ces mots, elle abaisse un chaud baiser sur le couronnement de sa fière amusette.)

Le Commandeur (à lui-même). — Y a-t-il rien d'aimable comme cet enfant-là !...

Ils se baisent. Un bras mutuellement passé sur l'épaule et les bouches à deux doigts l'une de l'autre,

Zaïre (poursuit). — Pour de bonnes raisons, disait-on, la sœur Incarnation (*) était rentrée dans le monde; ce couvent se trouvait fort compromis, grâce à tes folies et à celles de ma chère tante; car votre bon exemple avait été généralement suivi. Eulalie (**) elle-même n'avait guère pu se soustraire aux suites inévitables que devaient avoir tant de scandales. Mais ayant du caractère et sachant qu'une jolie femme peut

(*) Ce fut sous ce nom que le chevalier de Francheville (le commandeur écoutant) prit le voile dans une communauté dont l'abbesse était alors folle de lui. Ils se brouillèrent. Les détails de ces amours et de la rupture se trouvent dans l'histoire, plus vraie qu'exemplaire, qui a pour titre : *Mon Noviciat, ou les Joies de Lolotte.*

(**) L'abbesse, une de nos dames aphrodites aussi, se nomme Eulalie; mais plusieurs personnes peuvent porter le même nom. L'ordre avait de même une madame et une demoiselle de Fortconnin qui n'étaient pas parentes.

tout lorsqu'elle est prête à se trousser en faveur de qui peut la servir, elle intrigua puissamment. Bientôt elle obtint une meilleure abbaye. Je l'y suivis. A douze ans, elle cessa de me traiter en morveuse. Je fus son enfant gâtée. Dès qu'elle me jugea propre au doigt de cour, je le faisais : on me le rendait, et de reste ; mais à seize ans, je n'avais pas encore eu la félicité de voir de près un homme. J'avais tout au plus deviné, mais très-confusément, que s'il y avait entre vous et nous quelque différence, ce devait être par cet instrument de supplice duquel tu m'avais fait peur, et qui valait apparemment à votre sexe l'attribut commun d'avoir le droit du plus fort.

Le Commandeur. — Serviteur au calembour.

Zaïre (gaiement). — L'observation n'est pas juste, car il me semble que ce que je tiens est incontestablement le *droit de l'homme.* (Un baiser.) On pressait pour que je prisse enfin le voile. Cependant, une belle nuit, mon merveilleux frère, en faveur de qui la passion de ma mère était de me déshériter, se fracassa la tête en versant

avec un wisky des plus extravagants où il avait la sottise de se laisser conduire par sa coquine au retour de certaine orgie (*). Me voilà donc fille unique. Ma méchante mère survécut peu de temps à la perte d'un ingrat dont elle s'était crue exclusivement aimée, et qui l'avait mise dans le cas d'éprouver tous les genres de repentir quand l'illusion de leur débauche se serait évanouie. Monsieur de la Gaudissonnière, un ex-fermier du haut vol et mon plus proche parent, se trouva devenir mon tuteur. Habile en affaires, il est tout au moins aussi débauché. J'allais être retirée du couvent. On me cherchait un mari. Ma tante, qui pense à certains égards le mieux du monde, voulut préalablement me mettre au fait du pour et du contre de ce fameux sacrement qu'on croit être l'indispensable vernis d'une femme; paradoxe à tout moment démenti, qui pourtant, depuis tant de siècles, ne cesse de faire des dupes... Il paraît à ton état, mon cher, que cet avis est aussi le tien?

Le Commandeur. — Sans doute, puisque sans frère ni sœur, et le dernier de ma race,

(*) Cette catastrophe est réellement arrivée.

je n'ai pas voulu quitter Malte, et me suis engagé par des vœux...

Zaïre (agitant gaiement le boute-joie).— Dont tu observes bien surtout le vœu de chasteté. (Elle lui jette vivement un baiser, pour le consoler de cette épigramme.)

Le Commandeur. — On fait bien de m'apaiser. J'écoute.

Zaïre. — Tout bien considéré, je ne me sentis nullement capable de supporter le joug du mariage. « Dans ce cas, me dit ma bonne tante, il convient que tu t'empares de ton tuteur. Fais qu'il t'aime. Une fois que tu l'auras subjugué (je t'aiderai pour cela de mon expérience et de mes conseils), il ne pourra t'empêcher d'être ta maîtresse.»

Le Commandeur. — On ne peut mieux raisonner.

Zaïre. — La Gaudissonnière m'eut à peine vue, que la tête lui tourna. Pour couper court, je te dirai que, d'après l'excellente politique de ma peu scrupuleuse tante, j'ai fait à mon tuteur, un bout de temps convenable, l'intéressé sacrifice de mes premières grosses faveurs, au prix que je serais désormais parfaitement libre; que,

chez lui, je serais tout à fait chez moi ; que j'aurais pleine jouissance du principal de mes biens, Fortconnin et ses dépendances, et qu'il administrerait tout le reste à mon profit, plutôt comme intendant que comme tuteur.

Le Commandeur. — Voilà qui s'appelle un pucelage bien placé.

Zaïre. — Vraiment, il fit bien de le prendre tout chaud au sortir de la grille, car j'avais déjà dans la tête que le premier coureur de cachet, ou coiffeur, ou... que le premier porte-culotte, en un mot, m'apprît ce qu'il y avait de différence entre des jeux de nonnes et ceux dont le monde fournit les solides moyens. Bref, mon arrangement avec La Gaudissonnière dure depuis près d'une année. Parfaitement honnête homme, il est incapable de me faire tort d'une pistole, et compte avec moi de clerc à maître. Assez bien de figure, assez aimable pour ne me causer aucune répugnance, il est d'ailleurs si blasé, que bien rarement il me prie de quelque complaisance pour certain petit nain de vit (*) dont à peine j'ai l'hon-

(*) Léger écart qu'on prie le lecteur de pardonner à la

neur de m'apercevoir. Sur ce pied, je suis parfaitement heureuse. Ma liste est admirable, tant en hommes qu'en femmes, car j'aime aussi ces dernières avec fureur...

Le Commandeur (se récriant). — Tudieu! quelle luronne! Mais comment enfin as-tu percé jusque dans notre sanctuaire?

Zaïre. — Sans l'ombre d'une difficulté. J'ai pour ma meilleure amie la marquise de Mélembert (*), ta Lolotte, fripon. Elle jouit dans l'ordre de la plus haute considération. Comme on s'y est un peu relâché maintenant sur la rigueur des anciens statuts, elle a obtenu, tout d'une voix, des dispenses que sollicitait d'ailleurs l'aperçu de l'extrême utilité dont je pouvais devenir parmi vous. Depuis un mois, je suis affiliée. Mes amis me flattent qu'on me nommera membre, et peut-être dignitaire, à la pre-

familiarité de l'entretien. D'ailleurs, on assure que Mademoiselle Zaïre est de la meilleure compagnie.

(*) On suppose que nos lecteurs ont lu ou lisent *les Joies de Lolotte*. On y voit que madame de Mélembert, épouse d'un robin, n'est point marquise; mais Mélembert était un marquisat. Elle est veuve et fille d'un marquis. Elle a donc voulu se donner un titre. Était-on, sans cela, *quelque chose dans le monde* avant la Révolution?

mière promotion. Je n'ai contre moi que les *jeudis*, dont je n'ai pu encore me résoudre à mériter les suffrages.

Le Commandeur. — Oh bien! je veux te recommander pour cet objet à Culigny; c'est mon intime.

Zaïre. — A la bonne heure! Mais c'est qu'il y a des formalités baroques... sur lesquelles je n'ai pas encore pris tout à fait mon parti... Parlons d'autre chose. Sais-tu que ma tante faillit mourir de chagrin quand tu couchas sur le carreau son fier champion, monsieur Rolandin, qui croyait au moins te forcer à épouser une catin de sœur (*), s'il ne te faisait mordre la poussière?

Le Commandeur. — Je me suis toujours douté qu'Eulalie m'avait suscité cette querelle.

Zaïre. — Je t'en réponds, et qu'elle avait payé le voyage, et qu'elle avait promis une

(*) Quand même on n'aurait aucune connaissance du roman auquel se rapporte ce fait, il est toujours bon de le conserver, afin que le lecteur sache quels sentiments peuvent succéder dans le cœur des femmes à cette fièvre qu'on nomme amour, et quelles peuvent être, au contraire, les simples vertus de celles qui n'ont que du tempérament.

forte somme au Rolandin pour fuir, après une victoire dont le fanfaron ne paraissait pas douter...

Le Commandeur. — Le bon petit cœur de femme.

Zaïre. — J'ai su tout cela, moi, car on ne se gênait pas devant une morveuse de dix à onze ans que j'avais alors. Mais je dois ajouter, pour l'honneur de ma tante, que bientôt, détestant le crime de sa passion, et maudissant le vil escroc qui l'avait si violemment aigrie contre toi, elle ne cessa de gémir, de te regretter...

Le Commandeur. — Parce qu'elle n'avait plus personne...

Zaïre. — Tu te trompes: elle avait ses laquais. Surtout elle se creusait la tête pour deviner où tu pouvais t'être retiré après ton victorieux combat.

Le Commandeur. — Voulait-elle m'adresser quelque nouveau *Sacrogorgon ?* J'étais tout uniment à Malte. Depuis bien longtemps j'ai reparu dans Paris. Je voulus d'abord y épouser la veuve de mon très-cher oncle, ta bonne amie, madame de Mélembert, riche de mes dépouilles, car

sans son fichu mariage j'aurais hérité de tout le bien dont son vilain époux l'a mise en possession; elle me refusa cruellement.

Zaïre. — Je sais qu'elle a le mariage en horreur.

Le Commandeur. — Au surplus, elle n'a cessé d'avoir à mon égard des procédés admirables. Je suis certain qu'elle me fit toucher, chaque année, plus de la moitié de son revenu.

Zaïre. — C'est ce qu'elle ne m'a jamais dit (*); mais je lui connais l'âme la plus généreuse, et souvent elle m'assure que, sans t'accorder maintenant aucun sentiment de préférence, elle te conserve pourtant une éternelle tendresse.

Le Commandeur. — Je ne suis à Paris que depuis hier, et j'ai volé à son hôtel, mais elle est à la campagne.

Zaïre. — Je la crois de retour pour se trouver ici ce soir... Et tu viens, je gage, de ce maudit pays du Rhin ?

(*) Ce trait seul établirait la différence qu'il y a entre la passionnément amoureuse abbesse, tante de celle qui parle, et la simple libertine Lolotte, madame de Mélembert.

Le Commandeur. — Je l'avoue. Absent de Paris depuis un siècle, je ne suis pas au courant, et vais y avoir tout à fait l'air d'un débarqué du coche.

Zaïre. — Si cela se pouvait, tu serais à la mode. Les gens de l'autre monde tiennent le haut bout à présent. D'ailleurs, moins on a de manières et moins on a de dangers à courir. Ta seule coiffure donnerait peut-être de l'humeur à quelques sans-culottes. Il serait possible que, pour ce crime de lèse-nation, on te coupe le cou fort proprement. Mais est-il vrai, mon cœur, que par là-bas il règne un désordre épouvantable? Ici, on crie terriblement au scandale contre vous.

Le Commandeur. — Les scandaleux vous le rendent bien; partant, quittes. Cependant la sphère où je me suis fixé n'est point celle contre laquelle on murmure à juste titre. Attaché, dans les premiers instants de la Révolution, à ceux des Bourbons qui sont les protecteurs héréditaires de ma province, je les suivis des premiers à Worms, et n'ai plus quitté cette respectacle famille, premier fanal autour duquel commença de se former un rassemblement d'abord composé

de vrais chevaliers. Bientôt, nombre d'ambitieux, d'aventuriers, d'étourdis et de gens dont les périls de l'intérieur éprouvaient trop le courage équivoque, vinrent se joindre à ces fidèles serviteurs; mais l'asile des Condés n'a pas cessé d'être ce qu'il fut dès les premiers jours, c'est-à-dire la source des bienfaits et de cette affabilité noble qui leur donne encore plus de prix.

Zaïre. — Mon père servit autrefois les Condés; j'aime à t'entendre faire leur éloge.

Le Commandeur. — Dès que, non loin de là, certain météore s'éleva promptement au-dessus de l'horizon, les gobe-mouches ne manquèrent pas de le prendre pour un nouveau soleil. Alors, on vit s'ébranler et défiler à petit bruit tous les valets de la faveur. Aussitôt, l'intrigue dressa ses tréteaux alentour du nouveau phénomène. Ce fut à qui aurait l'honneur de le voir de plus près; bientôt, à qui se fixerait au centre des prétendus honneurs, grandeurs et richesses. Tel fut, de bonne heure, étouffé dans la cohue et foulé aux pieds; tel autre, en attendant les grandes faveurs de l'idole, eut la douceur de fouiller dans ses poches. Le

prestige a peu duré ; déjà l'édifice de carton menace ruine, et chaque jour le feu prenant quelque part, le temps et les soins suffisent à peine à l'éteindre. Que de fous auront enfin un pied de nez et ne sauront où cacher leur honte, où déplorer la plus sotte bévue dont l'orgueil et l'égoïsme aient pu donner le funeste conseil ! Assez heureux pour m'être fait de mon attachement pour les Condés un intérêt personnel, j'avais vu, sans être tenté, un essaim d'extravagants et d'ingrats prendre l'essor. Content près de mes chevaleresques et modestes bienfaiteurs, j'ai préféré leur obscurité volontaire, leur frugalité, leurs fatigues, à la Cocagne éphémère des théories de Coblentz. Il est vrai que depuis longtemps je suis désabusé sur le chapitre de l'émigration, la plus impolitique sottise par laquelle le diable peut nous induire à servir nos ennemis ; mais je tiens par le cœur à mes héros, vraiment contrariés par le destin. Ils luttent contre ses coups avec tant de courage que, même certain de périr avec eux, je ne me résoudrais point à m'en séparer.

Zaïre. — Te voici cependant à Paris, d'où j'espère que tu ne sortiras plus.

Le Commandeur. — Tu t'abuses, mon amour. Dès que j'aurai mis en règle quelques affaires qui m'y amènent, au péril de ma vie, je rejoindrai mes chers Condés. Je gagerais tout ce que je possède qu'en vain essayera-t-on, comme on le publie, de dissoudre la masse des infortunés émigrés: nos Bourbons, nos bienfaiteurs, nos amis, demeureront encore entourés d'une élite qui ne voudra pas plus renoncer à leur mauvaise fortune qu'eux-mêmes ne voudraient abandonner ceux qui s'y seraient attachés...

Dans ce moment, un pétard fort bruyant éclate. C'est l'avertissement de se réunir.

Aussitôt le gouverneur est debout, mais Zaïre, qui le tient toujours par le *gouvernail*, le force à se rasseoir, et, l'enfourchant, elle exige encore quelques minutes d'audience... — « Dépêchons, dépêchons ! » dit en s'agitant sur lui comme un démon cette brûlante héroïne. Elle baise, elle mord, elle rit, chatouille et jure tour à tour. Leur poste est aussi bientôt courue...

Ils se rajustent, volent, et sont pourtant à peu près les derniers arrivés à la rotonde, lieu du rendez-vous général.

ON JOUE DE SON RESTE.

TROISIÈME FRAGMENT.

Le correspondant initié qui s'était chargé de nous fournir de suite des matériaux pour ces intéressants mélanges, vient de nous prévenir qu'il se préparait pour l'ordre une espèce de révolution qui ne tarderait pas à se manifester et briserait probablement la riante chaîne dont tant de brûlants individus sont liés encore. Nous voilà donc dans le cas de craindre de ne pouvoir remplir l'objet que nous nous étions proposé d'abord, de pousser, avec le temps, jusqu'à cinquante ou soixante cahiers la collection des faits et gestes des Aphrodites; ou s'il nous convient de borner, peut-être même

dès maintenant, notre spéculation, il n'est plus à propos d'entrer dans de longs détails descriptifs de lieux communs et de cérémonies dont nous ne pourrions plus fournir les applications. Ce sera donc très-sommairement que nous parlerons tout à l'heure de la grande rotonde et de ce qui doit s'y passer de grave relativement à l'ordre vénérable, avant qu'on procède à la *résurrection* de Zéphirine, dont il est convenu que seront suivies ces jours-ci les importantes délibérations pour lesquelles on a convoqué l'assemblée générale. Mais si nos aperçus sont justes, le schisme sera court; les Aphrodites qui survivront en état de corps à la dissolution de l'actuelle fraternité ne tarderont pas de s'établir quelque part, où certains de leurs plus recommandables personnages leur ménagent un sûr et riant asile. L'essaim pour lors épuré, de moins en moins mystique, moins opulent sans doute, mais plus libre; moins accablé de cérémonies, mais plus amusé, fournira sur nouveaux frais une ample matière à la curiosité des amateurs et présentera surtout des exemples plus séduisants, plus fa-

ciles à suivre, dès qu'on se sera dépouillé, comme on se le propose, de ce cynisme qui compose bien plus le délire d'une secte de maniaques enfiévrés que la voluptueuse ivresse d'une sociéte d'épicuriens aimables.

La grande rotonde est une espèce de temple sans aucune décoration apparente au dehors. Un corridor de neuf pieds de large, flanqué de deux petites nefs proportionnées, conduit, par une double file de douze colonnes, du péristyle, fort simple, à l'entrée principale. On se trouve alors dans une enceinte vaste, formée d'un cercle de vingt-quatre colonnes de la plus belle proportion composite; distantes de centre à centre de neuf pieds, elles supportent l'entablement convenable, que couronne une élégante balustrade. Derrière les colonnes isolées tourne un espace large de neuf pieds dans œuvre, des plinthes des bases au mur. Ce trottoir donne accès dans différentes pièces. Nous aurions eu plus d'une occasion de parler de leurs objets variés, mais si près d'être forcé à nous interrompre, nous devons épargner au lecteur la

sécheresse de ces détails. La coupole hardie qui couronne cet important édifice est tellement ordonnée qu'elle représente le dôme d'un berceau d'arbres fort élevés, dont les branches jetées avec art se bornent irrégulièrement à quelque distance du point de centre, pour former une ouverture vague et fermée de vitrages. Le feuillage est aussi partout crevassé, de manière à laisser à la lumière beaucoup d'accès, ce qui fait que l'édifice est aussi bien éclairé que s'il était construit au milieu de quelque place élaguée dans une forêt véritable. Ici l'art du peintre trompe tout à fait l'œil à cet égard, de sorte que d'abord on est tenté de se croire en plein air. Les colonnes sont censées élevées sur un haut socle, relativement à la hauteur de la salle, tandis que leurs bases sont de niveau avec le trottoir.

Contre le socle, à l'intérieur, sont adossés des rangs de gradins concentriques, en amphithéâtre, et fixes, coupés en quatre endroits, pour qu'on puisse descendre et se distribuer dans les gradins. L'espace du milieu, qui se trouve être une plate-forme de soixante pieds de diamètre, suffit aux plus

nombreuses assemblées, lorsqu'il s'agit de danses et de cérémonies qui exigent du développement; ce qui se passe alors dans cet intérieur est parfaitement vu des gradins et des trottoirs qui le dominent. Au besoin on se resserre sur le centre par des cercles de banquettes mobiles.

Au moment dont nous rendons compte, il s'agit d'une séance à peu près semblable à celle d'une académie. Autour d'une table circulaire placée au centre sont assises douze personnes, six dames et six cavaliers. Ce sont les dignitaires.

A quelque distance de ce cercle sont, sur des siéges ou debout, environ cent Aphrodites, qui veulent bien ici observer plus de recueillement et de silence que parfois on n'en accorde au grave tripot des Quarante (*). C'est que chez les Aphrodites chacun a l'intérêt de son unique passion; c'est que tout ce qui s'y traite a pour objet ce qui convient à tous; c'est que personne n'y pérore en vue de faire briller, à tort ou

(*) Messieurs les étrangers sont prévenus que *les Quarante* veulent dire l'Académie française, à qui trop souvent le beau sexe et les aimables étourdis manquent de respect dans leur auguste sanctuaire.

à travers, comme au Louvre, ce qu'il a d'esprit, au hasard de beaucoup ennuyer une multitude bigarrée de jaloux, de froids ou de légers auditeurs.

Monsieur de Saint-Longin, orateur perpétuel, ouvre la séance par différentes annonces. Il apprend à l'assemblée:

1° La mort glorieuse de madame de Conbanal (doyenne des vieilles), expirée dans les bras d'un huitième carme, essayé ce jour fatal sur un certain lit électrique (*) dont elle jouissait depuis quelques mois. C'était pour se faire servir sur ce bizarre, mais dangereux autel du plaisir, qu'elle venait de rassembler à sa terre vingt-quatre des plus renforcés ex-moines qu'on avait pu recruter pour elle sur le pavé de Paris, et de la part desquels, grâce à la vivifiante machine, elle avait lieu d'espérer une bien riche récolte de jouissances. Elle venait au contraire d'y trouver la mort; mais tel est l'esprit de l'ordre que, loin d'accorder un triste regret à ce trépas, à peu près violent,

(*) Imitation en petit du fameux lit du docteur Graham dont parle, presque dès le début, certaine édition de la *Chronique scandaleuse*. Que n'est-elle toute composée d'articles aussi intéressants !

on en témoigna son admiration par un applaudissement bruyant et général.

2° La nouvelle d'un autre deuil fit aussitôt parodie, et fut aussitôt honorée de riants applaudissements. Il s'agissait d'un âne mort enfin de vieillesse. Ce respectable animal appartenait à la petite comtesse de Mottenfeu, à notre prétendue magicienne. Jadis, elle l'avait violé, c'est-à-dire qu'elle en avait arraché les dernières faveurs (*). Le grison n'était à cette époque qu'un obscur commensal dans l'écurie de certaine marquise, très-amie de la petite comtesse. En vain cette dernière, après sa passade, avait-elle offert de l'âne à bonne fortune un prix fou, jamais la marquise ne voulut le céder. Ces dames furent même longtemps assez en froid à cause de lui. Mais la propriétaire, sur le point de mourir, et désabusée pour lors des vanités de ce monde, légua le baudet à la comtesse. Celle-ci, re-

(*) Permets, ô grand Voltaire! que pour un moment ce galimatias prenne par le bras ton intrépide *Pucelle*, afin de résister au choc redoutable du courroux des rigoristes et des Zolles. Ce difficile arrangement de la comtesse avec le baudet est décrit à la fin de la première partie du *Diable au corps*. On renvoie donc, pour les détails, à cet ouvrage.

connaissante envers le quadrupède qu'avait anobli son caprice, l'a fait exister de la manière la plus agréable jusqu'au dernier instant, quoique depuis longtemps il ne fût plus bon à rien. La petite folle avait absolument voulu se donner le ridicule de faire mettre feu son âne sur le tapis à la séance que nous décrivons.

3° L'on publia les retraites volontaires de mesdames de Vaginasse, de Confourbu, de la Babinière et de Foutenun. Ces dames, charitablement averties qu'il était question de les déclarer invalides, avaient généreusement envoyé leur démission.

4° On lut des avis par lesquels messieurs de Bondoncourt et de Molengin (*) étaient priés de retirer leurs fonds et leurs personnes, l'ordre féminin ayant témoigné que leur adoption, forcée dans le temps par la faveur, n'avait été justifiée par aucun service agréable, loin de là!

5° On lut une circulaire qui signifiait à messieurs de Fornicault, Baudard (frère du directeur de madame de Montchaud), Loup-

(*) Frère cadet du vicomte cité dans le *Diable au corps* : il chassait de race.

garou, Paillardin, Conami et quelques autres, que, malgré leurs talents et le zèle avec lequel l'ordre ne disconvenait pas d'avoir été servi de leur part, on les remboursait (*), et les priait de s'exclure, le parti sans-culotte, qu'ils avaient embrassé dans les troubles, ne permettant pas qu'ils fussent désormais regardés comme frères parmi de vrais Français qui se piquaient du plus pur royalisme. L'orateur fit à ce sujet un court et délicat éloge de dom Ribaudin, cet officier national déjà cité, ce surprenant tapeur qui, sous une forme détestée, déguisait les plus nobles sentiments: « Ce nouveau frère Jean des Entommeures, ce nouveau père Jean du *Compère Mathieu*, disait l'orateur, est du petit nombre de ces hommes périlleusement courageux qui se sont mêlés aux ennemis de la cause royale

(*) Chaque membre, lors de sa réception, faisait à l'ordre un don selon sa fortune. Il déposait en outre dix mille livres pour lui-même, et cinq mille pour la dame, car les dames ne payaient rien. L'ordre tenait compte de l'intérêt de ces fonds sur le pied de cinq pour cent. Ce revenu demeurait à la caisse, au compte de la dépense de chacun. L'ordre héritait de ces capitaux, à moins qu'il n'eût rejeté quelqu'un de ces espèces d'actionnaires, que pour lors il remboursait exactement de dix mille livres. Le contingent féminin n'était jamais rendu.

exprès, afin de la mieux servir, afin de découvrir les secrets ressorts de l'infernale machine et de pouvoir combiner avec connaissance de cause les moyens de la briser.»
On apprenait en un mot que dom Ribaudin, lorsqu'il était encore étranger à l'ordre, l'avait prévenu d'un complot affreux, machiné par de perfides membres jacobins, en secret, et andrins la plupart. Ceux-ci, sans doute, avaient eu vent du projet de les retrancher de l'heureuse liste des Aphrodites. Dom Ribaudin soutenait une si belle façon de penser de si puissants moyens de faire honneur à la fraternité, la force de son caractère et de son bras promettait d'ailleurs un appui si solide, qu'il n'est pas étonnant que, malgré son effrayant uniforme, on l'eût d'emblée affilié. C'était à cette faveur qu'il avait dû l'accès libre dont il jouissait déjà dans l'hospice, et le bonheur de faire faire à l'*écureuil* de la petite sorcière le déjeuner glouton dont nous avons enrichi notre galerie de tableaux lubriques.

6° L'occasion était belle pour prendre en considération le travail du mitigé Culigny, concernant les *rétroactifs*. Il avait frappé,

dans un mémoire plein de force, les abus de cette vicieuse superfétation de l'ordre. Il démontrait que vingt-huit frères, presque tous démocrates, manquant tous d'amabilité, stériles, ne devaient pas être ménagés, quand un nombre vingt fois plus grand (dont le beau sexe outragé faisait partie) était réellement déshonoré par ces vilains (*). La lecture de cet excellent mémoire dura douze minutes; il était fortifié de quatre-vingt-quinze signatures provisoires. Toutes les personnes présentes qui n'avaient pas encore signé crièrent unanimement leur approbation. Il fut arrêté, au bruit des applaudissements les plus vifs: 1° Que les vingt-huit excréments de l'ordre seraient remboursés et biffés des registres; 2° que le local particulièrement affecté à messieurs les *jeudis* demeurerait fermé jusqu'à nouvel ordre; que par conséquent le prétendu service fixé par les statuts au jour du grand Jupiter serait suspendu et n'aurait lieu désormais qu'autant que les femmes daigneraient y concourir; 3° Culigny

(*) Au manuscrit il y avait : *Villettes* : on a cru devoir rectifier cette erreur. *(Le Correcteur d'épreuves)*

fut prié de présider à cet objet de police et d'inspecter les frères de ce bord, de même que la grosse présidente de Confessu aurait l'inspection des sœurs, puisque malheureusement il y en avait beaucoup, et même de fort aimables, qui donnaient dans ce travers.

Célestine, à qui convenait encore mieux l'emploi qu'on venait de confier à madame de Confessu (*), ne pouvait en être gratifiée, vu celui bien plus important de première essayeuse, qui l'occupait beaucoup, et dont elle s'acquittait avec la plus grande distinction.

7° Comme lors de la précédente assemblée on avait recueilli les suffrages pour différentes promotions, l'orateur annonça qu'il allait déclarer la grande-maîtresse et

(*) Chacun des trois enfants qu'avait faits madame la comtesse avait failli lui coûter la vie. Ses deux meilleures amies sages, susceptibles d'un grand amour, avaient péri de la vérole, après avoir favorisé deux héros de roman contre lesquels elle avait fait, pendant six jours, la plus vertueuse résistance. On peut à moins se frapper l'imagination. Madame de Confessu jura qu'on ne lui ferait plus d'enfant. Mais à tout hasard elle céda, par amour-propre, aux *jeudis*, ensorcelés pour elle à cause d'une mappemonde unique, dont la Vénus Callipyge elle-même aurait pu concevoir du dépit.

le grand-maître donnés à l'ordre, la première par les frères, le second par les sœurs : c'est l'invariable usage. « Grande-maîtresse, cria-t-il, la belle Eulalie, madame la baronne de Wakifuth, à la majorité de 137 voix contre 26, partagées entre mesdames de Fièremotte et de Bandamoi ; grand-maître tout d'une voix, sans exception,... l'illustre dom Martin-Christophe Ribaudin de la Couleuvrine, ci-devant très-vénérable abbé de l'ordre de Cîteaux, actuellement militaire... », acheva l'orateur en baissant le ton, comme s'il eût craint de dire une sottise.

Le cas était unique ; Ribaudin était un intrus (*). Presque coup sur coup affilié, novice, profès, franchissant à grands sauts toutes les barrières dont les grades étaient séparés, tout à coup il se plaçait fièrement sur le trône des Aphrodites ! Quelques prétentieux frères pouvaient bien en murmurer tout bas, mais les sœurs marquaient leur satisfaction avec ivresse. L'élévation de

(*) Et dans la prélature aussi, car il était né de parents très-obscurs et n'eût été toute sa vie qu'un moinillon, sans les prodigieux titres de noblesse naturelle dont le bizarre destin l'avait gratifié.

Ribaudin était leur glorieux ouvrage. Certaines actives cabaleuses avaient habilement accaparé les voix : les perfections multipliées du personnage avaient fait le reste. Que ne peut pas, sur l'excessive sensibilité d'un sexe fin appréciateur du mérite, la réunion d'une âme élevée, d'un imperturbable courage et d'une santé rayonnante, joints aux beautés d'une stature gigantesque, carrée, musculeuse, le tout couronné, par l'heureux hasard, d'un boute-joie de dix pouces neuf lignes, brûlant, infatigable, auquel plus des trois quarts des votantes avaient d'avance quelque obligation !

A la suite de cet important travail, il y eut récréation pendant une heure. Je laisse ici libre carrière à l'imagination du lecteur.

Un grand concert rassemble de nouveau les assistants dans la rotonde. Comme on ne peut guère avoir la sensibilité raffinée des organes du plaisir de l'amour sans avoir aussi la passion de la musique, celle-ci fut avidement écoutée. Des frères, des sœurs qui chantaient ou jouaient des instruments avec un talent rival de celui des

virtuoses de profession, recueillirent un juste tribut d'admiration et de caresses. Plus d'un éclair lancé de l'orchestre avait allumé des feux qu'il fallut courir éteindre au boudoir.

A neuf heures, réunis encore, on vit l'entrée des couples qui passaient ce jour-là de la classe des affiliés à celle des profès (*). Zaïre, à son grand étonnement, était du nombre. On l'avait en vain cherchée partout pendant qn'elle était si solitairement occupée avec le commandeur de Lardemotte. Pour ajouter au piquant de la faveur de son adoption impromptu (c'était surtout hors de règle), on n'avait point voulu la prévenir. Mais dès qu'elle avait reparu dans la rotonde, on s'était emparé d'elle, et tout de suite, en lui apprenant la flatteuse promotion, on lui avait imposé le devoir de faire gagner les couronnes (**) au parrain que le

(*) On affiliait un à un, mais on n'engageait jamais que deux à deux. Chaque individu d'un couple de profès était respectivement pendant un an parrain et marraine. Des soins approchant de ceux du sigisbéisme d'Italie étaient attachés à cette particulière affinité.

(**) Il était de règle que pendant trois heures, entre parrain et marraine, on fît ce qu'on pouvait! Le nombre des couronnes rendait compte de ce qui s'était passé. On

sort venait de lui donner en partage. C'était le beau, l'aimable, le surprenant Plantamour (*)! Pendant trois heures, qui s'écoulèrent pour eux comme les moments d'un agréable songe, l'Adonis, sans aucun tour de force, mérita d'être onze fois couronné. Onze fois : quel honneur et pour lui-même et pour celle qui l'avait secondé si bien!

Le parrain fit aussitôt après son entrée dans le temple, avec une espèce de tiare presque ridicule par sa hauteur, que mesurait de ses regards, encore humides de volupté, Zaïre, involontairement fière de son ouvrage. Le plus décoré à leur suite n'avait pas plus de huit couronnes. C'était le ci-devant abbé de Conaise, dépossédé de ses bénéfices et d'une jolie place à la cour, mais qui se croyait à peu près dédommagé,

avait une assez mince opinion du nouveau profès qui n'était pas sept fois couronné. Qui n'avait pu atteindre la cinquième couronne était remis ; ce nombre était de rigueur. Après un second essai de même malheureux, le frère était exclu de la profession et restait désormais simple affilié. Nul moyen de fraude : un incorruptible dignitaire, à portée, ne délivrait chaque couronne qu'après s'être bien assuré qu'on venait de la gagner légitimement.

(*) Voyez ce qui est dit de lui aux deux dernières pages du numéro 4.

puisqu'il avait eu le bonheur de percer chez les Aphrodites. Sa marraine était la délicieuse duchesse de Troumutin, la plus vive, la plus folle, la plus magique étrangère qui se soit jamais francisée parmi nous.

Deux couples encore avaient atteint l'ordinaire recommandation des sept couronnes; on ne les nomme point, ne devant jamais figurer dans cette expirante histoire. Un arrogant capitaine de dragons, en dépit de son beau nom de Boutdefer, n'avait pu gagner que six couronnes dans les bras de la charmante Pinejoie; celle-ci, distraite, soucieuse, murmure contre le sort qui l'avait si mal partagée. Quant au quadragénaire baron de Fiersec, portant ses cinq couronnes bien juste, il marchait la tête haute, avec une suffisance dont on eût à peine absous l'héroïque Plantamour. Comme la marraine du baron n'était que madame de Chaudevoie, médiocrement jolie, mais archiluxurieuse, et qui, en considération de ses infatigables travaux, était enfin parvenue à l'honneur d'être reçue professe, le fat de Fiersec semblait rejeter sur elle l'exiguïté de ses preuves et dire aux

gens : « Je n'ai pas voulu me donner la peine d'en faire plus. »

Un étrange et risible événement avait fait demeurer en arrière un sixième couple, qu'on s'étonna d'abord de ne point revoir. Deux désignés qui s'étaient accrochés avec la plus vive ardeur venaient d'amasser quatre couronnes. Ils n'avaient pas encore l'avantage de se connaître. S'étant, par malheur, interrogés pendant un entr'acte, il se découvre que l'un est le neveu, l'autre la veuve d'un opulent avare mort en lui laissant un testament équivoque qui met les gens dont nous parlons dans le cas de soutenir un procès très-animé pour la succession. Soudain la haine glace chez eux le désir et les rallume de fureur. Ils se séparent après une longue kyrielle de reproches, d'injures et de menaces. Cette rixe ayant causé quelque embarras, madame Durut, de peur que les projets pour ce jour de plaisir n'en souffrissent, avait pris sur elle de renvoyer de l'hospice les scandaleux plaideurs; ils dérogeaient aux qualités requises : le parfait désintéressement et l'union des cœurs jurée, dès qu'on avait

ensemble les plus légers rapports d'Aphrodites.

Les choses s'étaient bien différemment passées entre les futurs grand-maître et grande-maîtresse qui ne s'étaient aussi jamais vus. On les avait mis, sans affectation, ensemble pour tout le temps de la séance, où ils ne devaient ni entendre parler d'eux, ni gêner par leur présence l'impression que leur exaltation déclarée pouvait causer parmi les assistants. Ribaudin, qui, non plus qu'Eulalie, n'était pas grand causeur, avait préféré le mettre et le remettre sans cesse à cette rare beauté. Quand on vint les rappeler, ils en étaient, sans y avoir mis de prétention, à leur douzième passade. On eut quelque peine à les faire revenir sitôt dans la rotonde, éprouvant mutuellement qu'ils auraient bien encore quelque chose à se dire.

Cependant notre Samson ne fut pas fâché, dans sa position imprévue, de sentir qu'il lui restait encore une petite portion de sa poudre à tirer, puisqu'il se voyait salué par cinq nouvelles professes auxquelles il croyait devoir une accolade plus galante que le

simple baiser (*) d'obligation. L'indomptable les eut toutes, à commencer par la brûlante Zaïre, qui, par parenthèse, ne s'en était pas mal donné ce jour-là.

Ribaudin trouva cette jouissance, quoique enfantine, si hors de pair, qu'en lui décochant le jet de son onction si embrasante il la nomma, selon son droit, seconde assistante, ayant déjà disposé de la première place *in petto*.

De son côté, la grande-maîtresse n'avait pas plus d'envie de faire les choses mesquinement. Elle s'était donc retirée dans un boudoir pour y recevoir l'hommage d'étiquette que lui devaient les nouveaux profès : s'ils tenaient de ne pas se borner à la stricte règle, elle les attendait de pied ferme...

Plantamour, l'admirable Plantamour, qui n'avait jamais eu la félicité de posséder

(*) Il était commun aux deux sexes sur les yeux et la bouche. Ensuite chaque profès baisait les boutons du sein de la grande-maîtresse, et, ployant les genoux, rendait plus bas le même hommage. Ce dernier baiser était dévolu seul au grand-maître qui, pour épargner aux dames l'humilité de la génuflexion, s'élevait volontiers à leur portée. On conçoit qu'en pareil cas la galanterie du particulier peut se piquer d'acquitter par quelque agréable supplément la dette du dignitaire.

notre divine Eulalie, ne reçut pas l'éclair de son baiser sans se sentir soudain renaître; il la renversa pétulamment sur la fouteuse (*) et la servit encore en homme capable de gagner bien des couronnes. Son prétendu devoir accompli, le fortuné profès refusa de se retirer, mais il se cacha, jurant que si ses collègues manquaient à s'acquitter de même qu'il venait de le faire, il payerait pour tous. L'excellente Eulalie sourit de ce défi, bien loin de s'en offenser.

Chaque couronné parut à son tour; aucun n'osa franchir les bornes de la stérile étiquette. A mesure que l'un de ces écloppés se retirait, le fougueux Plantamour s'élançait hors de sa retraite et dédommageait l'honorable baronne. Le seul Fiersec eut l'audace de tenter un effort... Mais ce présomptueux échoua d'autant plus désagréablement, que, comme il abusait un peu de l'excessive complaisance de la grande-maîtresse, celle-ci vint à lui dire : « Eh! monsieur, qui vous en priait? » A ce trait, le niché Plantamour ne put réprimer un fol éclat de rire, dont Fiersec fut, pour le

(*) On se souvient que c'est un meuble de boudoir.

coup, tout à fait nullifié. Dans sa mauvaise humeur, il articula faiblement quelques expressions un peu légères; mais Plantamour avait bien un autre souci:... c'était de venger à l'instant la céleste Eulalie. Sans tenir compte du mortifié baron, il vint, à sa barbe, brûler un encens réel et copieux sur le charmant autel que l'avantageux n'avait enfumé qu'à peine. Ce dernier ne jugea pas à propos d'attendre la fin de la réparation. Eulalie, enfin seule avec l'étonnant Plantamour, se mit, contre son usage, en frais d'éloges, et lui fit compliment pour payer si bien de la sorte, à vue, les dettes de tout le monde. « Il s'agirait, lui dit-il galamment, d'acquitter avec vous l'univers, qu'un seul de vos regards me mettrait en état d'y suffire! » Un baiser d'Eulalie et quelques moelleux mouvements dont elle était, comme on sait, singulièrement avare, furent la récompense de ces douceurs.

La grande-maîtresse enfin, inspirée de même que l'avait éte le reconnaissant grand-maître, nomme Plantamour son premier assistant (*), en consommant avec lui le

(*) Le grand-maître avait deux assistantes; la grande-

dernier de leurs brûlants sacrifices. Elle voulut encore ajouter à son bienfait une riche épingle de col, que l'heureux Plantamour, n'ayant pu refuser malgré sa résistance, jura du moins de porter le reste de sa vie pour l'amour de celle qu'il faisait le vœu d'adorer jusqu'au dernier soupir.

Un banquet somptueux, et surtout exquis, rappela de nouveau dans la rotonde les frères et sœurs (*) et occupa jusqu'à deux

maîtresse deux assistants. Ces quatre dignitaires étaient les seconds personnages de l'ordre et jouissaient de bien des prérogatives dont il n'est plus temps d'entretenir nos lecteurs.

(*) On observera qu'indépendamment des préliminaires voluptueux auxquels les simples déclarations des promus donnaient lieu, il y avait encore à leur sujet, lors de l'entrée en exercice, une assemblée bien autrement solennelle. Elle était fixée au premier vendredi de mai. C'est alors seulement que les dignitaires de l'année courante cessaient leurs fonctions et rentraient dans la foule. Cependant ils conservaient, avec quelques attributions flatteuses, le cygne d'émail, entouré d'une couronne imitant le myrte mêlé de roses, décoration qui se portait avec un ruban vert liséré de ponceau, par les retirés en petit ordre; par les dignitaires effectifs, au col ; par les seuls grand-maître et grande-maîtresse, en grand cordon. Ces derniers, exclusivement, étaient ornés encore : la grande-maîtresse, du signe de la planète de Vénus, brodé en argent sur un fond de satin ou paillon vert clair; le grand-maître, du signe de la planète de Mars, brodé sur un fond de satin ou paillon ponceau. Autour de ces deux plaques, d'ailleurs égales, brillait

heures du matin, moment fixé pour le dénoûment des mystifications du baronet et pour la résurrection prétendue de son adorée Zéphirine.

une riche auréole, à huit pointes, de rayons de diamants, de rubis et d'émeraudes, placée sur le cœur. Le bijou d'ordre de la grande-maîtresse et celui du grand-maître étaient aussi les seuls enrichis.

VAUT-IL MIEUX ÊTRE SAGE?

QUATRIÈME FRAGMENT.

Dès que le prétendu suicidé sir Henry avait éprouvé l'effet de cette terrible potion qui devait l'anéantir pour quelques heures, un des Esculapes de l'hospice, vêtu en magicien, s'était établi auprès de lui. Au plus fort du sommeil, on avait emmaillotté le pauvre baronet en façon de trépassé, ne montrant à nu que le bas du visage, afin de pouvoir respirer; tout le reste était enveloppé de larges bandes de fine toile qui, le serrant de toutes parts, collaient les mains aux cuisses, réunissaient les jambes et les pieds, mais laissaient à dessein une maligne lacune à l'endroit de certain objet... sujet

aux variations, et qui, toutefois, ne joue pas un rôle brillant chez les gens accablés de sommeil ou transis de peur. Les yeux, dont il s'agissait surtout d'interdire totalement l'usage à sir Henry jusqu'à nouvel ordre, étaient moelleusement bouchés d'un petit coussinet dont on lui avait ceint la tête. Dans ce mortuaire et gênant costume, notre homme (encaissé à peu près comme la momie adorée, mais avec moins de façons) avait été descendu dans le souterrain de la grande rotonde, au parquet de laquelle il y avait pour lors un trou circulaire de douze pieds de diamètre, entouré de garde-fous. Dans cette occasion, le souterrain dont nous parlons, et qui a vingt pieds de profondeur, est décoré en caverne infernale, construite en apparence de blocs de rochers irrégulièrement entassés, et dont la voûte, à l'endroit où elle était crevée, semble menacer d'écraser dans son inévitable chute ce qui peut se trouver perpendiculairement au-dessous. Plusieurs arcades inégales forment le pourtour et fournissent autant de sombres entrées. Une mousse sèche et d'une triste couleur se mêle à des touffes de

ronces et même à des arbustes résineux, pour tapisser les murs lugubres de la coupole de cet horrible séjour.

C'est là que, perclus dans son sépulcre, l'extravagant baronet se trouve couché sur le dos, ne pouvant rien voir, mais très-bien entendre, lorsque enfin il s'éveillera.

Vers une heure du matin, il donne quelques signes de vie. L'Esculape lui porte à l'instant sous le nez des esprits volatils qui doivent achever de dissiper les vapeurs causées par le breuvage; et tout aussitôt l'assemblée, par un moyen muet dont on est convenu, se trouve avertie que le divertissement de la *résurrection* peut commencer.

Nul doute que la première idée du patient, quand il se trouve si gêné, ne soit: « Oui, c'est tout de bon, je suis mort. » L'horreur des ténèbres,... le silence,... achèvent de l'en persuader... Cependant son compte ne se trouve point encore à ce trépas si courageusement affronté... Qu'est-il donc? où est-il? et pourquoi n'a-t-il pas déjà retrouvé celle qui lui a donné là-haut un rendez-vous si positif? Pendant que ces

pensées l'agitent, il entend en l'air l'entretien suivant :

Une Voix (*). — Tu dis, John, que c'est ce même fou qui promenait par l'Europe cette châsse dans laquelle était l'effigie d'une belle femme ?

John (parlant du nez et prononçant comme ceux qui ont un chancre au palais). — Oui, milord, c'est lui; c'est ce sir Henry Harisson, dont on se moquait si fort à Rome du temps où nous y étions, le même qu'un jeune Français se flattait d'avoir fait cocu récemment à Paris, avec l'original très-vivant de la copie inanimée, objet de tant d'amour et de regrets. J'ai reconnu cette figure d'homme tout de suite. Braquez d'ici votre lorgnette, milord, et prenez bien garde de tomber dans le trou...

Milord (feignant une extrême attention). — Tu as, ma foi ! raison : c'est lui !... c'est notre baronet en personne ! Encore un extravagant de plus parmi nous. Mais

(*) Ces postiches morts vont parler anglais ; mais comme probablement la plupart de nos lecteurs seront Français, nous allons traduire cette scène dans notre langue.

il n'est point défiguré !... Quel genre de mort a-t-il donc choisi?...

John. — Le poison, dans du vieux vin de Hongrie.

Milord (soupirant). — Il a été mieux avisé que moi, qui me suis si gauchement brûlé la cervelle et me vois condamné, pour tous les siècles, à repousser la beauté par ma tragique laideur, tandis que l'heureux état où je me trouvais au moment du trépas me force à brûler de la soif des faveurs du beau sexe...

John. — Détournez ces idées, milord.

Milord (avec douleur). — O ma petite Cléophile! je me suis tué pour toi par jalousie, la rage dans le cœur, mais le désir autre part! Tandis que tu me cocufies du matin au soir dans Paris, je bande vainement chez les morts, poursuivant, sans jamais en atteindre aucune, des vierges folles suicidées à leur manière, qui fuient dès que je parais à leurs yeux avec mon crâne démoli, sanglant et privé d'un œil... Que Lucifer confonde l'amour et toutes celles qui l'inspirent, aussi bien sur terre que dans les enfers!

John. — La, la, milord, calmez-vous.

Milord. — Tu en parles bien à ton aise, heureux coquin! Mort de la vérole sublimée, que tu cherchas dans les coulisses du boulevard, afin de rejoindre ton maître par un détour, parce que tu n'avais pas eu le courage de prendre comme lui le plus court chemin, ici du moins tu peux t'en donner à cœur-joie; rongé de toutes les vilenies qu'on ramasse en barbotant dans les cons ulcérés, distillant de ton bec-à-corbin cramoisi la verte et corrosive essence du virus, tu t'assortis ici, sans crainte de pis, avec des damnés du peuple et de la cour aussi maléficiés que toi. Tu jouis dans l'ordure, et moi j'enrage dans le sentiment, et nous en voilà, chacun dans notre genre, pour une toute petite éternité!

John. — J'avoue, mon cher maître, que pour un empire je ne retournerais pas là-haut, dussé-je y être aussi beau garçon et aussi riche que vous l'étiez de votre vivant. Je ne conçois pas, par exemple, comment cette superbe créature qui fixe en ce moment l'attention de tout l'empire souterrain a pu se résoudre à subir l'épreuve des en-

chantements de Nécrarque. On ne sait par quel micmac, tandis que l'angélique Zéphirine faisait des efforts pour remonter, son imbécile d'adorateur s'est si fort pressé de descendre. Il y a du malentendu dans tout ceci.

Milord. — Idiot! ne te souviendras-tu jamais que Nécrarque et ses adeptes du même genre, qui ont le secret d'agiter la nature jusque même parmi nous, sont en horreur à toute la hiérarchie infernale et n'entreprennent rien sans éprouver de la part de celle-ci les plus contrariantes oppositions?

John. — J'ai fait aussi peu de cas de ces bruits que des fables dont on nous berçait sur la terre.

Milord. — Ici, mon pauvre John, on ne plaisante point; tu verras aujourd'hui, dans toute sa force et sa fureur, la guerre des enchanteurs de la terre avec les esprits chargés de la police des enfers. Evoquer les ombres, leur enlever la douceur du repos, seul bien de celles à qui leur jugement l'a permis, c'est déjà mortifier bien sensiblement nos puissances souterraines; mais

prétendre arracher tout à fait de leur domaine l'être qui y est descendu, c'est mettre le comble à l'outrage, et Bandamort, dont la béatitude consiste à éteindre ici-bas les feux de toutes les beautés de sa caste décédées en état d'amoureuses, l'ardent Bandamort a la rage dans le cœur, se voyant menacé de restituer peut-être Zéphirine, la perle de ses houris et la plus délicieuse de ses jouissances. D'énormes paris sont ouverts. Les uns prétendent que Nécrarque, en dépit de son immense pouvoir, aura du dessous dans cette affaire; par contre, les esprits envieux du trop favorisé Bandamort penchent à croire que l'infatigable Nécrarque sera la plus forte. Il faut voir l'événement.

John. — Goddem! voilà bien du tintamarre à propos de rien! car ces gens-là, s'ils retournent là-haut, n'y jetteront pas un beau coton. On assure d'abord que le bijou de noces de la belle morte fut tout désorganisé quand on l'embauma, et que d'ailleurs on ne pourra jamais réparer l'énorme brèche par où l'on arracha les parties sujettes à la corruption, avec lesquelles il était

impossible de la conserver et qui sont absolument détruites.

Milord. — Qu'à cela ne tienne: on a réuni ici tout cela dans le meilleur état possible; si Bandamort est vaincu, il ne dépendra pas de lui de démolir l'admirable ouvrage de Conifex (*). Mais c'est en faveur du malheureux Henry lui-même que tout l'art de la magie ne pourra plus rien, puisque son pauvre engin est mort tout simplement, sans aucune dégradation, après avoir été inconsidérément dépouillé de sa dernière étincelle électrique. Regarde en quel honteux état voilà sa tripe inutile, exprès livrée à la risée des enfers. Qu'il remonte là-haut ou qu'il reste parmi nous, le pauvre diable est éteint dans cet endroit-là pour l'infinité des siècles...

Vers la fin de cette insidieuse conversation, dont l'infortuné baronet n'a pas perdu une syllabe, il a été fort incommodé du bruit qu'ont fait autour de lui des gens qui semblaient arranger des bûches... Un coup de

(*) On supposait apparemment au baronet assez d'intelligence pour se représenter, d'après cette conversation, un Conifex, raccommodeur de moules, et un Bandamort, habile à y couler.

tonnerre terrible part, à faire trembler la caverne... « Fuyez, profanes! » crie alors une voix dont le timbre et la gravité forcent à la terreur... La même voix, qui semble être descendue dans le caveau, continue avec moins d'éclat : « Esclaves, hâtez-vous! Je n'ai plus qu'une minute. Allumez le bûcher : c'en est fait si Nécrarque survient avant que leur dépouille mortelle soit consumée! » (On agit. Le baronet sent qu'on le soulève... La voix continue:) « Non, détruisons d'abord les éléments matériels de celle-ci! » On entend alors

Zéphirine (articulant faiblement). — Barbare! l'oseras-tu?... Est-ce là le prix de tant de sacrifices arrachés...

La Voix (avec véhémence). — Tu m'abandonnais... brûle, perfide: je te condamne au néant. Esprits, qui m'êtes soumis, obéissez!

Le baronet entend alors comme la chute de la caisse de sa chère momie sur une pile de bois, qui en serait même un peu dérangée. Il entend pétiller comme des brins de fagots qui commenceraient à s'allumer. « Forcez le feu! » crie la voix. Alors du pa-

pier et de la paille dont on irrite la peu considérable flamme en la soufflant font un bruit qui semble à l'Anglais être celui d'un violent et subit embrasement. On a entendu par-ci par-là quelques gémissements. Ce sont ceux de la victime Zéphirine. Il ne peut plus douter que ce ne soit de sa part quand elle a crié deux fois, avec sentiment : « Adieu donc, sir Henry, adieu pour l'éternité ! » Quant à lui, comme à son tour on le déplace et l'élève, il commence à beugler de toute sa force... Peut-être l'outrance de cette épreuve le ferait-elle expirer, si soudain il ne se faisait en l'air (relativement au patient enfoncé de vingt pieds), c'est-à-dire s'il ne se faisait au niveau du sol de la rotonde un fort grand bruit d'applaudissements et de cris de joie mêlés de : « Vive Nécrarque !... Ils sont sauvés ! Vive, vive Nécrarque ! » C'est toute la société joyeuse qui a la complaisance de se prêter à ce nouveau coup de théâtre.

Pour lors, tout près de l'oreille du juché baronet, qui s'attend à chaque seconde à sentir l'ardeur du bûcher sur lequel il se croit étendu, la grosse voix de Bandamort,

car quel autre pourrait-ce être que ce mauvais génie ? Bandamort, disons-nous, profère d'un son étouffé: « Puissances du ciel ! Nécrarque ! et l'on m'abandonne... Serai-je donc vaincu ?... » De l'eau versée à grands flots, et qui fait mugir les matières enflammées, distrait le pauvre baronet d'autant plus désagréablement, qu'il reçoit sa bonne part de cet afficieux déluge. Mais si la fraîcheur du fluide ranime ses esprits près de l'abandonner, il est au moral encore bien mieux ravivé quand il reconnaît la voix de sa prétendue protectrice, qui, supposée fondre dans le souterrain, prononce avec une emphatique vigueur... « C'est moi! (Le tonnerre qui gronde sourdement accompagne ses paroles.) Tu te flattais donc, esprit impur, de balancer mon suprême pouvoir ?... Tu vas apprendre à connaître Nécrarque! »

A ces mots commence un fracas horrible : la foudre fait retentir de ses éclats le souterrain ; dans le haut, on applaudit avec tumulte, en exaltant le pouvoir de Nécrarque. Un bruit affreux d'esprits (apparemment), hurlant et traînant après eux des

chaînes, annonce le châtiment de l'audacieux Bandamort.

« Ministres de mes vengeances, poursuit la fée du ton du triomphe, chargez de fers cet esprit rebelle, en attendant que j'ordonne de son sort. » Tandis que le bruit qui se fait semble confirmer qu'on exécute cet arrêt, la fée polissonne, et plus qu'espiègle en ce moment, s'est portée, jambe de çà, jambe de là, au-dessus de la face du mystifié sir Henry, et l'arrosant de sa brûlante urine (*), elle articule d'un ton mystique : « Loin de mon protégé les funestes influences des maléfices, et que cette eau lustrale le purge du venin de tous les enchantements du perfide Bandamort ! » Puis elle détache le bandeau funèbre dont les yeux du compissé (**) baronet étaient bouchés...

(*) Chez plus d'un peuple, les déjections des souverains pontifes jouent un grand rôle dans les cérémonies du culte ; mais il serait ridicule de citer doctement dans un ouvrage tel que celui-ci. L'urine (et pis encore) n'est pas non plus dédaignée de ces sages qui se disent alchimistes, et font... (à coup sûr, comme on sait) de l'or.

(**) Tu m'as tout compissé, puissance abominable ! fait ouïr sur le théâtre Scarron, qui ne fut guère plus burlesque dans son genre que notre auteur dans le sien.

(Note de l'Éditeur.)

Il voit pour lors la fée remonter sur une espèce de nuage. Il est frappé de l'horreur qui l'entoure,... il frémit à la vue de cette affreuse caverne, dont les murs et la voûte croûlante sont faiblement éclairés par quelques rares lampions à l'esprit-de-vin ; il mesure toute l'étendue de ses périls, voyant autour de lui les pièces de ce bûcher dans lequel apparemment il devait être réduit en cendres. Cependant il remonte lui-même insensiblement avec sa caisse vers cette ouverture lumineuse par laquelle la toute-puissante Nécrarque a pris son essor... A mesure que l'angle visuel s'élargit pour le baronet, la scène change et s'embellit. Alors se développe à ses regards l'imposante architecture de la rotonde; il y voit circuler la plus brillante jeunesse des deux sexes, élevant les mains et la voix vers la fée, qui semble planer au-dessus d'eux dans son nuage. Cette foule d'êtres charmants est revêtue par-dessus ses habits de longues draperies blanches de gaze ou de mousseline, descendant du haut de la tête, où elles sont fixées par des couronnes de fleurs : c'est ainsi qu'on a eu l'intention de repré-

senter un ravissant essaim d'ombres heureuses. Elles ont l'air aussi de prêter à l'ascension du baronet le plus obligeant intérêt et de lui témoigner toute la joie qu'inspire à de belles âmes la délivrance d'un innocent opprimé. C'est du moins ainsi que l'Anglais, dans la crise qui l'égare, interprète les ris et les mouvements convulsifs qu'occasionne dans le temple la ridicule apparition d'un sot, emmaillotté, la face mouillée d'une ablution qui fume encore, mais du reste transi dans ses langes humides.

Dès qu'il est au niveau de la plate-forme (d'où les garde-fous ont déjà disparu), l'ouverture se referme, et la caisse sépulcrale se trouve reposer sur une estrade exhaussée de quelques marches, qui ne ressemblerait pas mal à un petit catafalque, si le tapis de velours qui le recouvre était noir et bordé de cierges, au lieu d'être vert et garni, le long des marches, de deux rangs de coussins de satin lilas. Cependant notre prétendu mort (qui n'est pas encore trop sûr de ne l'être pas, et qui du moins se croit tout de bon au sombre séjour, où du Ténare il

vient apparemment de passer dans l'Élysée), sir Henry, disons-nous, cherche des yeux, parmi la troupe folâtre, sa chère Zéphirine, et ne jouit point encore du bonheur de la revoir. Mais il doit préalablement avoir un moment d'entretien avec Nécrarque qui descend en sa faveur de son char aérien. Elle est vêtue à la grecque, du plus fin linon blanc, parsemé de paillons et bordé de riches franges d'or. Un plastron carré, rayonnant de pierres précieuses, décore son buste; sur sa tête elle porte une toque de déesse, où brillent sept étoiles de diamants surmontées d'un panache de fleurs. La troupe des ombres heureuses trace autour d'elle, à quelques pas, un demi-cercle dans lequel se sont avancées seulement deux nymphes; à ses côtés et par derrière, deux petits êtres masculins, en guise de pages (ce sont des camillons de l'hospice), supportent de loin l'immense queue d'une mante verte richement brodée d'or.

« Eh bien! sir Henry, dit alors la fée d'un ton naturel et gai, sans déroger à la dignité, nous nous retrouvons encore... » Le pauvre diable, interdit, ne sait que répli-

quer. « Rassure-toi, poursuit-elle; tes malheurs touchaient à leur comble; mon art t'en a délivré. Ta Zéphirine te sera rendue; mais parle : où veux-tu désormais fixer avec elle ton séjour ? Tu te trouves parmi les ombres, tu peux y demeurer; mais je ne pourrais m'occuper de tes intérêts avec assez de suite pour que tu fusses constamment garanti des maléfices qu'essayerait sur toi le vindicatif et frustré Bandamort, dont la punition ne peut être éternelle. Veux-tu plutôt que, te donnant une nouvelle preuve de mon pouvoir infini, je te replace sur la terre ? Mais Zéphirine alors pourrait ne plus vouloir t'y accompagner. Renoncer à la félicité de l'Élysée, se soumettre à souffrir, sur nouveaux frais, la rigueur des grossiers éléments qui ravageront en peu d'années la beauté contre laquelle au contraire le temps ne peut plus rien ici-bas, c'est un sacrifice dont il est inouï qu'une amante ait été capable. Eurydice elle-même, à moitié chemin, se ravisa. Parle, sir Henry, que choisis-tu? — Hélas! répliqua en grelottant le pauvre baronet, s'il se pouvait, grande fée, que préalablement je fusse déli-

vré de ces enveloppes où j'étouffe ; si l'on daignait essuyer cette eau salée qui s'insinue dans mes yeux et me fait craindre d'ouvrir la bouche, il me serait plus facile de répondre à votre aimable invitation. » D'un signe alors Nécrarque permit que le déconfit sir Henry recouvrât l'usage de ses membres. Il fut essuyé, lavé, séché, non sans divertir extrêmement les espiègles témoins de sa froide toilette. Il est enfin affublé d'une simarre fourrée et coiffé d'un ridicule bonnet qui lui donne tout à fait l'air d'un échappé des Petites-Maisons. Un soin non moins essentiel que celui de la purification venait d'être pris par certain maître des cérémonies (le docteur-magicien) qui n'avait cessé de se tenir à portée. Cet homme avait fait avaler au baronet un petit verre d'on ne sait quelle liqueur, verte, odorante, suave, exquise, mais d'une force à peine supportable. N'est-il pas tout simple que dans l'autre monde on ait d'autres liqueurs que nos huiles et nos crèmes de Phalsbourg ? Une vivifiante chaleur fut en vain le prompt effet de ce merveilleux breuvage; elle ne faisait encore du bien qu'à l'estomac,

et cependant le baronet continuait de chercher des yeux, dans la foule, l'objet adoré pour lequel il avait consenti à courir tant de hasards et subi de si cruelles épreuves... „ Je te comprends, dit au baronet la fausse Nécrarque, riant sous cape, de même que le troupeau malin qui l'entourait, tu demandes Zéphirine. Mais le charme qui doit te remettre en possession de cette beauté ne s'accomplit point encore ;... ton aimant est mort... Il n'est pas de mon pouvoir de le ressusciter seule. Cependant Phallarque (*) est mon amie, je vais l'invoquer, et j'aurais lieu de tout espérer si, parmi ces ombres aimables, il en était d'assez généreuses pour lui offrir, à ton intention, le sacrifice ordinaire par lequel on implore sa faveur... — Nous!... nous!... nous!... crient aussitôt, de différents côtés, douze couples, qui s'avancent et viennent se ranger sur des piles de coussins distribués autour de l'estrade... Alors sur un fauteuil, qui a remplacé la caisse disparue, on porte sir

(*) Phallarque : du grec, c'est, en français, reine, ou surintendante des boute-joie, comme Conifex pour l'autre département.

Henry, de nouveau surpris par cette cérémonie dont il ne sait quel doit être le dénoûment. Ensuite, les deux acolytes de Nécrarque viennent, en souriant à peu près épigrammatiquement, attacher de leurs jolis doigts douze brins de soie verte au refrogné bigarreau de l'engin du baronet.

Qu'il a de honte de faire, au milieu d'un public si nombreux, la plus ridicule figure! A l'autre extrémité des brins tiennent douze anneaux d'ivoire de fort calibre, à travers chacun desquels une ombre masculine passe son vigoureux boute-joie, qui tout aussitôt se plante chez une beauté de moitié dans le délicieux holocauste. Ces sacrificateurs volontaires et pénétrés d'une sainte ferveur sont: messieurs de Beauguindal, de Durengin, de Longvit, de Fièrepine, de Foutenville, de Beaudard, de Vitaimé, de Poussafond, de Piniange, les comte, vicomte et chevalier de Limefort (*), sur mesdames de Cognefort, de Fièremotte, de la Rigolière, de Polimont, de Troumutin, de Mignonval, de L'An-

(*) On se souvient que l'ordre en possède six.

douillée, de Conchaud, de L'Enginière, de Vadouze, de Fraissillon et de Mottefine, la plupart déjà connues du lecteur. En même temps, Nécrarque agite en l'air sa longue baguette, élevant ses regards vers le ciel et marmottant des paroles, tandis que le reste de l'assemblée, un genou en terre, rit, s'embrasse, ou fait d'autres agaceries, ou parodie tout de bon le sacrifice solennel, le tout selon le degré de zèle ou de folie dont chacun se trouve inspiré.

C'est pour le coup que l'émerveillé sir Henry ne doute plus d'être un fortuné citoyen de l'Élysée. Or, quand il vient de prendre le plus terrible stimulant que puisse fournir l'art chimique; quand sous ses yeux se passe la plus pétulante mêlée où la fougue des désirs puisse prêter son fard aux belles formes, à la fraîcheur, aux grâces de la jeunesse; quand l'air qu'il respire est embrasé des soupirs et des accents d'un cercle qui sacrifie si passionnément autour de lui, peut-il ne pas renaître tout entier, et Phallarque aura-t-elle été sourde à des sollicitations si pressantes? L'œil de sir Henry s'allume, son visage se colore, son cœur

palpite, et son médiocre aimant enfin ne fut jamais aussi glorieusement ressuscité!...

Tout le monde se lève aussitôt; la voûte feuillée du temple retentit de nouveaux applaudissements; les noms de Nécrarque et de Phallarque sont célébrés à grands cris; un peloton s'avance, s'entr'ouvre, et laisse voir enfin à l'éperdu baronet sa chère, sa belle et, pour comble de bonheur, sa très-existante Zéphirine...

Peigne qui pourra le délicieux instant dont jouit alors un homme dont tout le ridicule n'eut pour cause que son excessive sensibilité! Qui vit sa joie, qui vit avec quelle crainte mêlée d'extravagants transports il interrogea de sa main tremblante, guidée par Nécrarque, le cœur de celle dont il pleura si longtemps le malheur d'être séparé; qui fut sensible en un mot, lui pardonna soudain toute sa bizarrerie. La petite comtesse elle-même, attendrie jusqu'au fond de l'âme, se reprocha de n'avoir envisagé que du côté ridicule un mortel extraordinaire qu'il convenait au contraire de beaucoup estimer.

Cependant il fallait encore entretenir

pendant quelques instants l'honorable erreur du baronet, et tirer un dernier parti de la tortueuse manœuvre.

Déjà la pauvre Zéphirine était douloureusement avertie que son fatal moment arrivait. Elle n'avait plus que quelques instants pour achever son rôle. Voici ce que, pour sa dernière scène, on lui avait dicté: « O sublime bienfaitrice, dit-elle en tombant avec précaution aux pieds de la prétendue libératrice, définissez-moi donc mon état! Examinez-moi! D'où vient cette enflure? d'où vient que je souffre un si cruel déchirement? Se pourrait-il que, mille fois victime des transports du tyrannique Bandamort, je portasse dans mes flancs... — Rassure-toi, ma fille, interrompit avec bonté la rusée magicienne; il est vrai que tu touches au moment d'être mère; mais tu n'as rien à te reprocher. La faute en est à moi seule: sachant par quels terribles ennemis j'allais être contrariée à ton sujet, et combien était douteux le succès du prodige de te rappeler sur la terre, j'ai voulu fortifier tes principes de vie, ou plutôt les suppléer par des principes absolument

sympathiques, empruntés de celui qui n'était qu'une moitié de toi-même survivant à celle qui ne respirait plus. Me défiant trop de la supériorité de notre art, j'ai fait la bévue d'outrer la force de mes enchantements, et cette essence dérobée que j'ai fait pénétrer dans les ruines de ton individu matériel, au lieu de s'y subordonner à la marche lente de la nature, a précipité le développement de la fécondité: nouveau prodige qui me prouve qu'au bout de cinquante siècles d'expériences il me restait encore quelque chose à savoir! Dans un moment tu seras mère; mais, encore une fois, rassure-toi, Zéphirine: tu n'as outragé ni la nature ni l'amour, et surtout l'exécrable Bandamort, pour qui je suis de moitié dans ta bien juste haine, n'offensa jamais que l'ombre de cette belle dont le fortuné sir Henry va retrouver la très-réelle possession. » Zéphirine alors s'abaissant jusqu'aux pieds de la consolante fée, l'ébahi baronet crut machinalement devoir imiter ce religieux transport de respect et de reconnaissance...

Il était temps que finît cette scène magico-burlesque. Les trois quarts des assistants,

bien loin de se contraindre, pouvaient tout gâter par quelque subite explosion de fou rire.

La déesse elle-même avait failli dix fois éclater. Mais par bonheur Zéphirine, que ses mouches émoustillaient de plus en plus vivement, faisait diversion. Elle inspirait un intérêt général: on oublia le reste pour faire des vœux en sa faveur. Elle disparut. Quant au baronet, que l'on retenait sous le prétexte de le féliciter de son heureuse fortune, le topique vert l'avait tellement allumé et presque enfiévré que (son bienfait devenant inutile vu la position de sa moitié chérie), l'Esculape crut à propos d'opposer à cet effet violent celui d'une collation légère, suivie d'un calmant qui ne manquerait pas d'amener un assoupissement naturel bien différent de celui qui avait favorisé la prétendue descente du patient au royaume des ombres, sir Henry n'ayant pas encore une idée, ne sachant s'il était esprit ou corps, s'il avait éprouvé quelque chose, si tout ce dont il se souvenait était réel, ou n'était pas plutôt un de ces songes pendant lequels on se dit: Je dors. Dans cet état sir

Henry fit tout ce qu'on voulut, suivit longtemps dans les ténèbres l'Esculape et deux ombres qui le soutenaient sous les bras, réfléchit, n'osa reparler de Zéphirine, soupa, but et dormit. Mais tout cela s'était passé dans un local absolument inconnu. N'importe: il ne lui en coûtait plus rien de passer d'illusion en illusion, de prodige en prodige.

Le lendemain, ce ne fut pas un prestige quand on le conduisit refait, sain de corps et d'esprit, à certain petit pavillon qu'il reconnut pour sa demeure ordinaire, et dans lequel, à la même place que ci-devant occupait la châsse lugubre, était un beau lit où respirait la chère Zéphirine, entourée de madame Durut, de Célestine, d'une garde et d'une nourrice donnant ses soins à un marmot tout à fait bien venu. C'est pour le coup que notre homme faillit devenir encore plus fou que la veille, et qu'il fit jouir le petit nombre qui se trouvait là de la vraiment excellente comédie. Mais l'état de la ressuscitée ne permettait pas que cette scène durât plus d'un moment; on conduisit l'émerveillé, riant, pleurant et déli-

rant baronet dans une pièce un peu reculée, où, veillé de près par Célestine et madame Durut, il put donner un libre cours à ses extravagances.

Il est inutile d'apprendre au lecteur comment finit pour l'assemblée de la rotonde une fête dont la farce infernale de la résurrection était le dernier acte. Chacun retourna chez soi, riche de plus ou moins de plaisir et de gloire. Heureux en pareil cas celui qui ne s'est pas piqué de voir tout à fait le fond du sac!

A bon compte, le délicat sir Henry tint exactement toutes les paroles qu'il avait données, et fit même encore au delà, surtout en faveur de la belle Célestine, pour laquelle il n'avait rien promis d'abord. Certain d'avoir été mystifié, jamais il n'en a fait à Zéphirine une question dont elle pût être humiliée : il l'aime, il la possède, il chérit l'enfant auquel elle a donné le jour; il a fait de la petite comtesse une véritable amie, et ne l'a pas un instant boudée pour avoir été si méchamment compissé par elle dans l'infernal caveau.

Loin de là; peu de temps après cet excès

de sa toute-puissance magique, elle se trouva gratifiée d'un superbe service complet en argenterie, du dernier goût, que jamais le noble sir Henry n'a voulu convenir d'avoir fait porter chez elle. De tels procédés et toute la conduite de cet homme singulier demandent bien grâce sans doute pour ce que sa passion lui a fait montrer de ridicule folie.

FIN DU NUMÉRO HUIT ET DERNIER

POST-FACE DES ÉDITEURS.

—

Dès la fin de 1791, les Aphrodites de Paris et de la province se préparaient à se dissoudre. Quantité d'individus des deux sexes s'étaient d'avance expatriés. De ce nombre le prince Edmond, que des circonstances infiniment heureuses avaient rappelé dans son pays, et la nouvelle grande-maîtresse Eulalie, qui, par des circonstances inutiles à déduire, se trouvait dans le cas d'accepter enfin, sans manquer à la délicatesse, le riche

legs que le malheureux comte de Scheimpfreich lui avait destiné; cette dame, disons-nous, et le prince, s'étaient passionnément occupés de préparer à ceux des Aphrodites qui étaient dignes de survivre à la fraternité de Paris, un asile en pays étranger et les moyens de placer avec avantage ce que l'ordre conserverait encore de richesses, après que tous les confrères (soit volontairement dégagés, soit congédiés) seraient remboursés. Les comptes scrupuleusement apurés par des frères financiers d'une probité à toute épreuve, l'ordre survivant se trouva riche encore de 4,558,923 livres que des frères banquiers trouvèrent moyen de faire sortir adroitement du royaume. L'industrieux M. du Bossage s'était chargé, de plus loin, de dénaturer en fait de constructions tout ce qui caractériserait l'ordre et

ses divers objets, de même que de faire parvenir à sa nouvelle destination tous les détails transportables de décoration et d'ornement. Comme presque rien n'était réel que les machines, surtout difficiles à renouveler en pays étranger, l'entreprise du transport était moins difficile que minutieuse ; son utilité infinie l'emportait d'ailleurs sur toute espèce de considération. Madame Durut, Célestine, Fringante et quelques camillons des deux sexes suivirent à la file les fréquents envois, où Ribaudin signala dans la conduite secrète de cette partie de l'opération son excellente tête, sa présence d'esprit, sa vigueur de caractère, et justifia parfaitement l'honneur imprévu qu'on lui avait fait en se rangeant unanimement sous sa loi. Quand tout l'ordre fut écoulé, corps et biens, sa feue Révérence sortit la dernière ; elle

porte aujourd'hui le nom de Martin fort, et continue à prouver qu'on peu être de très-nouvelle noblesse, avoi porté par système un uniforme odieux avoir même précédemment été moine sans être, comme certains dédaigneu le pensent, un homme vil, parce qu l'on n'aurait pas été fait pour monte dans les carrosses du Roi.

La journée funeste du 10 août 179 suivit de bien près le départ de l'hé roïque Martinfort. Plusieurs Aphro dites réformés périrent dans cette ba garre; un plus grand nombre d'eu encore, dont même quelques dames subirent les horreurs du 3 septembr suivant; mais, par bonheur, nul frère nulle sœur, de ceux et celles que no cahiers ont fait connaître, ne furen du nombre des victimes. En général aucun de nos acteurs n'a mal tourné sinon le pauvre Trottignac. Son mau

vais ton, quelques propos indiscrets en faveur de cette liberté qui promet tant aux gens sans élévation d'ame et sans fortune, ayant déplu, sur les bords du Rhin, à quelques fougueux émigrés, envieux d'ailleurs du sort d'un pied plat, étalon de quatre jolies femmes, ces messieurs, disons-nous, se persuadèrent que l'écuyer Trottignac était un *propagant*. En conséquence, ils le jetèrent, pour le laver, dans le fleuve: il s'y noya. On les blâma fort. Tant de zèle était diamétralement au rebours des vues d'union et d'humanité qu'avaient les chefs de l'émigration, et dont ils n'ont cessé de recommander l'observation à leurs nobles cohortes. Mais il y avait bien d'autres abus, on n'y remédiait point, et Trottignac, à bon compte, était *ad patres* pour la plus grande gloire de la contre-révolution.

Les Aphrodites, rénovés, ont maintenant, dans un pays que nous ne pouvons nommer, un asile délicieux, des statuts épurés et des sujets d'élite. On nous a flatté d'une prochaine concession de matériaux pour la suite de notre histoire, ou plutôt pour une histoire tout à fait nouvelle. Nous comptons d'autant plus sur la solidité de cet engagement, que M. Visard, notre ami particulier, conserve, en partage avec un homme de lettres du pays, aussi de nos amis, son précieux emploi d'historiographe.

FIN.

TABLE

DES NUMÉROS SEPT ET HUIT.

—

NUMÉRO SEPT.

Croyez-vous à la magie ? 3
Il y a des revenants. 20
Qu'on me change ces têtes ! 40
Quel jeu du sort ! 69

NUMÉRO HUIT.

Ah ! qu'on est fou ! 102
C'est de bonne heure. 119
On joue de son reste. 138
Vaut-il mieux être sage ? 162
Post-face des Éditeurs. 191

1/2 350.